



Contes choisis

Guy de Maupassant

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

A LA LIBRAIRIE ILLUSTRÉE

7, RUE DU CROISSANT, y tais enfant. J'ai continué, et je continuerai sans doute tant que. je vivrai, et tant qu'il y aura un

UELLE singulière idée j'ai

~L--~ eue vraiment, ce soir-là, de

ehoisir pour, reine M~e Perle.

k Je vais tous les ans faire les Rois

cnez mon vieil ami Chantal. Mon

père, dont il était le plus intime

camarade, m'y conduisait quand j'é-- Chantal en ce monde. Les Chantal, d'ailleurs, ont une existence singulière; ils vivent à Paris comme s'ils habitaient Grasse, Yvetot ou Pont-à-Mousson.

Ils possèdent, auprès de l'Observatoire, une mai-son dans un petit jardin. Ils sont chez eux, là, comme en province. De Paris, du vrai Paris, ils ne connaissent rien, ils ne soupçonnent rien; ils sont si loin, si loin! Parfois,' cependant, ils y font un voyage, un long voyage. M'~ Chantal va aux grandes provisions, comme on dit dans la famille. Voici comment on va aux grandes provisions.

M"~ Perle, qui a les clefs des armoires de cuisine (car les armoires au linge sont administrées par la maîtresse elle-même), Mile Perle prévient que le sucre touche à sa fin, que les conserves

sont épuisé-sées, qu'il ne reste plus grand'chose au fond du sac a café..

Ainsi mise en garde contre la famine. M^{me} Chan-tal passe l'inspection des restes, en prenant des notes sur un calepin. Puis, quand elle a inscrit beaucoup de chinres, elle -se livre d'abord a de longs calculs et ensuite à de longues discussions avec MUc Perle. On finit cependant par se mettre d'accord et par fixer les quantités de chaque chose dont on se pour-voira pour trois.mois sucre, riz, pruneaux, café, confitures; boîtes de petits pois, de haricots, de ho-mard, poissons salés où fumés, etc., etc. Après quoi, on arrête le jour des achats et on s'en va, en fiacre, dans un fiacre à galerie, che~ un épicier considérable qui habite au delà des ponts, dans les quartiers neufs.

Mme Chantal et M^{me} Perle font ce voyage ensemble, mystérieusement, et reviennent à l'heure du diner, exténuées, bien qu'émues encore, et cahotées dans le coupé, dont le toit est couvert de paquets et de sacs, comme une voiture de déménagement.

Pour les Chantal, toute la partie de Paris située de l'autre côté de la Seine constitue les quartiers neufs, quartiers habités par une population singu-lière, bruyante, peu honorable, qui passe les jours en dissipations, les nuits en fêtes, et qui jette l'ar-gent par les~fenêtres. De temps en temps cependant, on mène les jeunes filles au théâtre, à l'Opéra-- Comique ou aux Français, quand la pièce est recom-mandée par le journal que lit M. Chantai.

Les jeunes filles ont aujourd'hui dix-neuf et dix-sept ans; ce sont deux belles filles, grandes et frai-ches, très bien élevées, trop bien élevées, si bien élevées qu'elles passent inaperçues comme

deux jolies poupées. Jamais l'idée ne me viendrait de faire attention ou de faire la cour aux demoiselles Chan-tal c'est à peine si on ose leur parler, tant on les sent immaculées; on a presque peur d'être inconvenant en les saluant. Quant au père, c'est un charmant homme, très instruit, très ouvert, très cordial, mais qui aime avant tout le repos, le calme, la tranquillité, et qui a certainement contribué à momifier ainsi sa famille pour vivre à son gré, dans une stagnante immobilité. Il lit beaucoup, cause volontiers, et s'attendrit facilement. L'absence de contacts, de coudolements et de heurts a rendu très sensible et délicat son épiderme moral. La moindre chose l'émeut, l'agite et le fait souffrir.

Les Chantal ont des relations cependant, mais des relations restreintes, choisies avec soin dans le voisinage. Ils échangent aussi deux ou trois visites par an avec des parents qui habitent au loin.

Quant à moi, je vais dîner chez eux le 15 août et le jour des Rois. Cela fait partie de mes devoirs comme la communion de Pâques pour les catholiques.

Le 15 août, on invite quelques amis, mais aux Rois, je suis le seul convive étranger.

Donc, cette année, comme les autres années, j'ai été dîner chez les Chantal pour fêter l'Epiphanie. Selon la coutume, j'embrassai M. Chantai, M^{lle} Chantal et M^{lle} Perle, et je fis un grand salut à M^{lles} Louise et Pauline.

On m'interrogea sur mille choses, sur les événements du boulevard, sur la politique, sur ce qu'on pensait dans le public des affaires du Tonkin, et sur nos représentants.

Mme Chantal, une grosse dame, dont toutes les idées me font Feuet d'être carrées à la façon des pierres de taille, avait coutume d'émettre cette phrase comme conclusion à toute discussion politique « Tout cela est de la mauvaise graine pour plus tard »). Pour-quoi me suis-je toujours imaginé que les idées de fi CONTES CHOISIS Mme Chantal sont carrées? Je n'en sais rien; mais tout ce qu'elle dit prend cette forme dans mon esprit un carré, un gros carré avec quatre angles symétriques. Il y a d'autres personnes dont les idées me semblent toujours rondes et roulantes comme des cerceaux. Dès qu'elles ont commencé une phrase sur quoique chose, ça route, ça va, ça sort par dix, vingt, cinquante idées rondes, des grandes et des petites que je vois courir l'une derrière l'autre, jusqu'au bout de l'horizon. D'autres personnes aussi ont des idées pointues. Enfin, cela importe peu. On se mit à table comme toujours, et le dîner s'acheva sans qu'on eût dit rien à retenir.

Au dessert, on apporta le gâteau des Rois. Or, chaque année, M. Chantal était roi. Était-ce l'effet d'un hasard continu ou d'une convention familiale, je n'en sais rien, mais il trouvait infailliblement la fève dans sa part de pâtisserie, et il proclamait reine Mme Chantal. Aussi fus-je stupéfait en sentant dans une bouchée de brioche quelque chose de très dur qui faillit me casser une dent. J'ôtai doucement cet objet de ma bouche et j'aperçus une petite poupée de porcelaine, pas plus grosse qu'un haricot. La surprise me fit dire « Ah' » On me regarda, et Chantal s'écria en battant des mains « C'est Gaston. C'est Gaston. Vive le roi! vive te roi! ») Tout le monde reprit en chœur « Vive te ,roi »-)

MADemoiselle FEULE 7 Et je rougis jusqu'aux oreilles, comme on rougit souvent, sans raison, dans les situations un

peu sottes. Je demeurais les yeux baissés~ tenant entre deux doigts ce grain de faïence, m'efforçant de rire et ne sachant que faire ni que dire, lorsque Chantal reprit « Maintenant, il faut choisir une reine.)) Alors je fus atterré. En une seconde, mille pensées, mille suppositions me traversèrent l'esprit. Voulait-on me faire désigner une des demoiselles Chantal? Était-ce la un moyen de me faire dire celle que je préférais? Était-ce une douce, légère, insensible poussée des parents vers un mariage possible? L'idée de mariage rôde sans cesse dans toutes les maisons à grandes filles et prend toutes les formes, tous les déguisements, tous les moyens. Une peur atroce de me compromettre m'envahit, et aussi une extrême timidité, devant l'attitude si obstinément correcte et fermée .de M'~s Louise et Pauline. Élire l'une d'elles au détriment de l'autre, me sembla aussi difficile que de choisir entre deux gouttes d'eau; et puis, la crainte de m'aventurer dans une histoire où je serais conduit au mariage malgré moi, tout doucement, par des procédés aussi discrets, aussi inaperçus et aussi calmes que cette royauté insignifiante, me troublait horriblement.

Mais tout. à coup, j'eus une inspiration, et je tendis à M~c Perle la poupée symbolique. Tout le monde fut d'abord surpris, puis on apprécia sans doute ma délicatesse et ma discrétion, car on applaudit avec furie. On criait « Vive la reine! vive la reine)) Quant à elle, la pauvre vieille fille, elle avait perdu toute contenance; elle tremblait, effarée, et balbutiait « Mais non. mais non.pas moi. je vous en prie. pas moi. je vous en prie.)) Alors, pour la première fois de ma vie, je regardai M"e Perle, et je me demandai ce qu'elle était. J'étais habitué à la voir dans cette maison, comme on voit les vieux fauteuils de tapisserie sur lesquels on s'assied depuis son enfance sans y avoir jamais pris garde. Un

jour, on ne sait pourquoi, parce qu'un rayon de soleil tombe sur le siège, on se dit tout à coup « Tiens, mais il est fort curieux, ce meuble »); et on découvre que le bois a été travaillé par un artiste, et que l'étoffe est remarquable. Jamais je n'avais pris garde à M^o Perle.

Elle faisait partie de la famille Chantal, voilà tout; mais comment? A quel titre? – C'était une grande personne maigre qui s'efforçait de rester inaperçue, mais qui n'était pas insignifiante. On l'a traité ami-calement, mieux qu'une femme de charge, moins bien qu'une parente. Je saisisais tout à coup, maintenant, une quantité de nuances dont je ne m'étais point soucié jusqu'ici! Mme Chantal disait <(Perle »)). Les jeunes filles « M^e Perle », et Chantal ne l'appelait que Mademoiselle, d'un air plus révérend peut-être.

Je me mis à la regarder. – Quel âge avait-elle? Quarante ans? Oui, quarante ans. Elle n'était pas vieille, cette fille, elle se vieillissait. Je fus soudain frappé par cette remarque. Elle se coiffait, s'habillait, se parait ridiculement, et, malgré tout, elle n'était point ridicule, tant elle portait en elle de grâce simple, naturelle, de grâce voilée, cachée avec soin. Quelle drôle de créature, vraiment! Comment ne l'avais-je jamais mieux observée? Elle se coiffait d'une façon grotesque, avec de petits frisons vieillots tout à fait farces; et, sous cette chevelure à la Vierge conservée, envoyait un grand front calme, coupé par deux rides profondes, deux rides de longues tristesses, puis deux yeux bleus, larges et doux, si timides, si craintifs, si humbles, deux beaux yeux bleus restés si naïfs, pleins d'étonnements de fillette, de sensations jeunes et aussi de chagrins qui avaient passé dedans, en les attendrissant, sans les troubler. Tout le visage était fin et discret, un de ces vi-

sages qui se sont éteints sans avoir été usés, ou fanés par les fatigues ou les grandes émotions de la vie.

Quelle jolie bouche! et quelles jolies dents! Mais on eût dit qu'elle n'osait pas sourire! jO CONTES CHIOISIS Et, brusquement, je la comparai à Mme Chantal Certes, M~e Perle était mieux, cent fois mieux, plus fine, plus noble, plus fière.

J'étais stupéfait de mes observations. On versait du champagne. Je tendis mon verre à la reine, en portant sa santé avec un compliment bien tourné. Elle eut envie, je m'en aperçus, de se cacher langure dans sa serviette; puis, comme elle trempait ses lèvres dans le vin clair, tout le monde cria « La reine boit » Elle devint alors toute rouge et s'étrang!a. On riait; mais je vis bien qu'on l'aimait beaucoup dans la maison.

IU Dès que le diner fut fini, Chantal me prit par le bras. C'était l'heure de son cigare, heure sacrée. Quand il était seul, il allait le fumer dans la rue; quand il avait quelqu'un à diner, on montait au billard, et il jouait en fu-mant. Ce soir-là on avait même fait du feu dans le billard, à cause des Rois; et mon vieil ami prit sa queue, une queue très fine qu'il frota de blanc avec grand soin, puis il dit A toi, mon garçon!

Car il me tutoyait, bien que j'eusse vingt-cinq ans, mais il m'avait vu tout enfant.

Je commençai donc la partie; je ~is quelques carambolages; j'en man-quai quelques autres; mais comme la 1 pensée de M'ie Per!e me rôdait dans la tête, je demandai tout à coup Dites donc, monsieur Chantal, est-ce que M"" Per!e est votre parente ? Il cessa de jouer, trM étonné, et me regarda. Comment, tu ne sais pas? tu ne connais pas l'histoire de M""Perle?

Mais non.

Ton père ne te l'a jamais racontée ? 2 Mais non.

Tiens, tiens, que c'est drôle ah par exemple, que c'est drôle Oh mais, c'est toute une aventure! H se tut, puis reprit Et si tu savais comme c'est singulier que tu me demandes ça aujourd'hui, un jour des Rois! Pourquoi?

Ah pourquoi Écoute. Voilà de cela quarante et un ans, quarante et un ans aujourd'hui même, jour de l'Épiphanie. Nous habitions alors Roüy-le-- Tors, sur les remparts mais il faut d'abord t'expli-quer la maison pour que tu comprennes bien. Roüy est bâti sur une côte, ou plutôt sur un mamelon qui domine un grand pays de prairies. Nous avions là une maison avec un beau jardin suspendu, sou-tenu en l'air par les vieux murs de défense. Donc la maison était dans la ville, dans la rue, tandis que le jardin dominait la plaine. Il y avait aussi une porte de sortie de ce jardin sur la campagne, au bout d'un escalier secret qui descendait dans l'épaisseur des murs, comme on en trouve dans les romans. Une route passait devant cette porte qui était munie d'une grosse cloche, car les paysans, pour éviter !c grand tour, apportaient par là leurs provisions. Tu vois bien les lieux, n'est-ce pas? Or, cette année-là, aux Rois, il neigeait depuis une semaine. On eut dit la fin du monde. Quand nous allions aux remparts regarder la plaine, ça nous faisait froid dans l'âme, cet immense pays blanc, tout blanc, glacé, et qui luisait comme du vernis. On eût dit que le bon Dieu avait empaqueté la terre pour l'envoyer au grenier des vieux mondes. Je t'assure que c'était bien triste.

Nous demeurions en famille à ce moment-là, et nombreux, très nombreux mon père, ma mère, mon oncle et ma tante, mes

deux frères et mes quatre cousines; c'étaient de jolies fillettes; j'ai épousé la dernière. De tout ce monde-là, nous ne sommes plus que trois survivants ma femme, moi et ma belle-sœur qui habite Marseille. Sacristi, comme ça s'égrène, une famille ça ma fait trembler quand j'y pense! Moi, j'avais quinze ans, puisque j'en ai cinquante-six.

Donc, nous allions fêter les Rois, et nous étions très gais, très gais Tout le monde attendait le dîner dans le salon, quand mon frère aîné, Jacques, se mit à dire « Il y a un chien qui hurle dans la plaine depuis dix minutes ça doit être une pauvre bête perdue. ~) JI n'avait pas fini de parler, que la cloche du jardin tinta. Elle avait un gros son de cloche d'église qui faisait penser aux morts. Tout le monde en frissonna. Mon père appela le domestique et lui dit d'aller voir. On attendit en grand silence; nous pensions à la neige qui couvrait toute la terre. Quand l'homme revint, il affirma qu'il n'avait rien vu. Le chien hur-lait toujours, sans cesse, et sa voix ne changeait pas de place.

On se mit à table; mais nous étions un peu émus, surtout les jeunes. Ça alla bien jusqu'au rôti, puis voilà que la cloche se remet à sonner, trois fois de suite, trois grands coups, longs, qui ont vibré jusqu'au bout de nos doigts et qui nous ont coupé le souffle, tout net. Nous restions à nous regarder, la fourchette en l'air, écoutant toujours, et saisis d'une espèce de peur surnaturelle.

Ma mère enfin parla « C'est étonnant qu'on ait attendu si longtemps pour revenir; n'allez pas seul, Baptiste; un de ces messieurs va vous accompa-gner.)) Mon oncle François se leva. C'était une espèce d'hercule, très fier de sa force et qui ne craignait rien au monde. Mon père lui dit « Prends un fusil. On ne sait pas

ce que ça peut être.)) Mais mon oncle ne prit qu'une canne et sortit aussitôt avec le domestique.

MADemoiselle FEULE Nous autres, nous demeurâmes frémissants de terreur et d'angoisse, sans manger, sans parler. Mon père essaya de nous rassurer « Vous allez voir, dit-il, que ce sera quelque mendiant ou quelque passant perdu dans la neige. Après ,avoir sonné une première fois, voyant qu'on n'ouvrait pas tout de suite, il a tenté de retrouver son chemin, puis, n'ayant pu y parvenir, il est revenu à notre porte. » L'absence de mon oncle nous parut durer une heure. Il revint enfin, furieux, jurant « Rien, nom de nom, c'est un farceur Rien que ce maudit chien qui hurle, à cent mètres des murs. Si j'avais pris un fusil, je l'aurais tué pour le faire taire. » On se remit à dîner, mais tout le monde demeura anxieux; on sentait bien que,ce n'était pas uni, qu'il allait se passer quelque, chose, que la cloche, tout à l'heure, sonnerait encore.

Et elle sonna, juste au moment où l'on coupait le gâteau des Rois. Tous les hommes se levèrent en-semble. Mon oncle François, qui avait bu du champagne, affirma qu'il allait LE massacrer, avec tant de fureur, que ma mère et ma tante se jetèrent sur lui pour l'empêcher. Mon père, bien que très calme et un peu impotent (il traînait la jambe depuis qu'il se l'était cassée en tombant de cheval), déclara a son tour qu'il voulait savoir ce que c'était, et qu'il irait. Mes frères, âgés de dix-huit et de vingt ans, coururent CONTES CHOÛTS rent chercher leurs fusils; et comme on ne faisait guère attention à moi, je m'emparai d'une carabine de jardin et je me disposai aussi à accompagnerpédition.

Elle partit aussitôt..Mon père et mon oncle marchaient devant,;avec Baptiste,' qui portait une lanterne.,Mes

frères; Jacques et Paul suivaient,,et je venais derrière, maigre les supplications de ma mère, qui demeurait avec sa sœur et mes cousines sur le seuil, de la maison.

La neige s'était remis à tomber depuis une heure; et les arbres en: étaient chargés. Les sapins pliaient sous ce lourd vêtement livide, pareils à des pyra-mides Manches, à d'énormes pains de sucre; et on apercevait à peine, à, travers le rideau gris des flocons, rnenus et pressés, les arbustes plus légers, tout pâles dans l'ombre.. Elle tombait si épaisse, la neige, qu'on y voyait tout juste à dix pas. Mais la lanterne jetait une grande. clarté devant nous. Quand on commença à descendre par l'escalier tournant creusé dans la muraille, j'eus peur, vraiment. Il me sembla qu'on marchait derrière moi; qu'on allait, me saisir par les épaules et m'emporter; et j'eus envie de retourner mais comme il fallatt retraverser tout le jardin, je n'osai pas. J'entendis qu'on ouvrait la porte sur la plaine puis mon oncle se remit à jurer «Nom d'un nom, il est reparti Si j'aperçois

MADemoiselle PERLE i7 seulement son ombre, je ne le rate pas, ce c.là.)) C'était sinistre de voir la plaine, ou plutôt, de la sentir devant soi, car on ne la voyait pas; on ne voyait qu'un voile de neige sans iin, en haut, en bas, en face, à droite, à gauche, partout.

Mon oncle reprit « Tiens, revoilà le chien qui hurle; je vas lui apprendre comment je tire, moi. Ça sera toujours ça de gagné. »

Mais mon père, qui était bon, reprit « Il vaut mieux l'aller chercher, ce pauvre animal qui crie la faim. Il aboie au secours, ce misérable; il appelle comme un homme en détresse. Allons-y.))-- Et on se mit en route à travers ce rideau, à tra-vers cette tom-

bée épaisse, continue, à travers cette mousse qui emplissait la nuit et l'air, qui remuait, flottait, tombait et glaçait la chair en fondant, la glaçait comme elle l'aurait brûlée, par une douleur vive et rapide sur la peau, à chaque toucher des s petits flocons blancs.

Nous enfoncions jusqu'aux genoux dans cette pâte molle et froide; et il fallait lever très haut la jambe pour marcher. A mesure que nous avancions, la voix du. chien devenait plus claire, plus forte. Mon oncle cria « Le voici » On s'arrêta pour l'observer, comme on doit faire en face d'un ennemi qu'on rencontre dans la nuit.

Je ne voyais rien, moi; alors, je rejoignis les autres, et je l'aperçus; il était effrayant et fantas-tique à voir, ce chien, un gros chien noir, un chien de berger à grands poils et à tête de loup, dressé sur ses quatre pattes, tout au bout de la longue traînée de lumière que faisait la lanterne sur la neige. Il ne bougeait pas il s'était tu et il nous regardait. Mon onde dit « C'est singulier, il n'avance ni ne recule. J'ai bien envie de lui flanquer un coup de fusil. »

Mon père reprit d'une voix ferme « Non, il faut le prendre. »

Alors mon frère Jacques ajouta « Mais il n'est pas seul. Il y a quelque chose à côte de lui. » Il y avait quelque chose derrière lui, en effet, quelque chose de gris, d'impossible à distinguer. On se remit en marche avec précaution.

En nous voyant approcher, le chien s'assit sur son derrière. Il n'avait pas Pair méchant. H semblait plutôt content d'avoir réussi à attirer des gens. Mon père alla droit à lui et le caressa. Le chien lui lécha les mains; et on reconnut qu'il était attaché à la roue

d'une petite voiture, d'une sorte de voiture joujou enveloppée tout entière dans trois ou quatre couvertures de laine. On enleva ces linges avec soin, et comme Baptiste approchait sa lanterne de la porte de cette carriole qui ressemblait à une niche rou-lante, on aperçut dedans un petit enfant qui dormait. Nous fûmes tellement stupéfaits que nous ne pou-vions dire un mot. Mon père se remit le premier, et comme il était de grand cœur, et d'âme un peu exaltée, il étendit la main sur le toit de la voiture et i! dit « Pauvre abandonné, tu seras des nôtres! » » Et il ordonna à mon frère Jacques de rouler devant nous notre trouvaille.

Mon père reprit, pensant tout haut « Quelque enfant d'amour dont la pauvre mère est venue sonner à.ma porte en cette nuit de l'Epiphanie, en souvenir de l'Enfant-Dieu. »

Il s'arrêta de nouveau, et, de toute sa force, il cria quatre fois à travers la nuit vers les quatre coins du ciel « Nous l'avons recueilli! » Puis, posant la main sur l'épaule de son frère, il murmura « Si tu avais tiré sur le chien, François?. »

Mon oncle ne répondit pas, mais il fit, dans l'ombre, un grand signe de croix, car il était très religieux, malgré ses airs fanfarons.

On avait détaché le chien, qui nous suivait.

Ah par exemple, ce qui fut gentil à voir, c'est la rentrée à la maison. On eut d'abord beaucoup de mal à monter la voiture par l'escalier des remparts; on y parvint cependant et on la roula jusque dans le vestibule.

Comme maman était drôle, contente et effarée! Et mes quatre petites cousines (la plus jeune avait six ans), elles ressemblaient à quatre poules autour d'un nid. On. retira. enfin de sa voiture l'en-

fant qui dormait toujours. C'était une, fille, âgée de six semaines environ. Et on trouva dans ses langes dix mille francs en or, oui, dix mille francs! que papa plaça pour lui faire une dot. Ce n'était donc pas une n o cnmm ae pauvres.. mais peut-être l'enfant de quel-que noble avec une petite bourgeoise de la ville.

ou encore. Nous avons fait mille suppositions et on n'a jamais rien su.

mais là, jamais rien. ja-mais rien. Le chien lui-même ne fut reconnu par personne. Il était étranger au pays. Dans tous les cas, celui ou celle qui était venu sonner trois fois à nôtre porte connaissait bien mes parents, pour les avoir choisis ainsi.

Voilà donc comment MHo Perle entra, à l'âge de six semaines, dans)a maison Chantal.

On ne la nomma que plus tard M"o Perle, d'ail-leurs. On la fit baptiser d'abord « Marie, Simonne, Oaire,)) Claire devant lui servir. de nom de famille. Je vous assure que ce fut une drôle de rentrée dans

Donc, l'enfant fut adoptée, et élevée dans la famille. Elle grandit; des années passèrent. Elle était gentille, douce, obéissante. Tout le monde l'aimait et on l'aurait abominablement gâtée si ma mère ne l'eût empêché.

Ma mère étaitune femme d'ordre et de hiérarchie. Elle consentait à traiter la petite Claire comme, ses propres fils, mais elle tenait cependant à ce que la distance qui nous séparait fût bien marquée, et la situation bien établie.

Aussi, dès que l'enfant put comprendre, elle lui fit connaître son histoire et fit pénétrer tout douce-ment, même tendrement

dans l'esprit de la petite, qu'elle était pour les Chantal une fille adoptive, recueillie, mais en somme une étrangère.

Claire comprit cette situation avec une singulière intelligence, avec un instinct surprenant; et elle sut prendre et garder la place qui lui était laissée, avec

la salle a manger avec cette mioche réveil--

lée qui regardait autour d'elle ces gens et

ces lumières, de ses yeux vagues, bleus et

troubles.

On se remit à table et le gâteau fut par--

,7 tagé. J'étais roi; et je pris pour reine

Mi'e Perle, comme vous, tout à l'heure.

Elle ne se douta guère, ce jour-là, de

l'honneur qu'on lui faisait. tant de tact, de grâce et de gentillesse, qu'elle tou-chait mon père à le faire pleurer.

Ma mère elle-même fut tellement émue par la reconnaissance passionnée et le dévouement un peu craintif de cette mignonne et tendre créature, qu'elle se mit à l'appeler « Ma fille ». Parfois, quand la petite avait fait quelque chose de bon, de délicat, ma mère relevait ses lunettes sur son front, ce qui indiquait toujours une émotion chez elle et elle répé-tait « Mais c'est une perle, une vraie perle, cette enfant » Ce nom en resta à la petite Claire qui devint et demeura pour nous M"e Perle. M. Chantal se tut. Il était assis sur le billard, les pieds ballants, et il maniait une boule de la main gauche, tandis que de la droite il tripotait un linge qui ser-

vait à effacer les points sur le tableau d'ar-doise et que nous appelions « le linge à craie ». Un peu rouge, la voix sourde, il parlait pour lui main-tenant, parti dans ses souvenirs, allant doucement, à travers les choses anciennes et les vieux événements qui se réveillaient dans sa pensée, comme on va, en se promenant, dans les vieux jardins de famille où l'on fut élevé, et où chaque arbre, chaque chemin, chaque plante, les houx pointus, les lauriers qui sentent bon, les ifs dont la graine rouge et grasse s'écrase entre les doigts, font surgir, à chaque pas, un petit fait de notre vie passée, un de ces petits faits insignifiants et délicieux qui forment le fond même, la trame de l'existence.

Moi, je restais en face de lui, adossé à la muraille, les mains appuyées sur ma queue de billard inutile. Il reprit, au bout d'une minute « Cristi, qu'elle était jolie à dix-huit ans. et gracieuse. et par-faite. Ah! la jolie. jolie jolie. et bonne. et brave. et charmante fille! Elle avait des yeux. des yeux bleus. transparents. clairs. comme je n'en ai jamais vu de pareils. jamais)1 se tut encore. Je demandai « Pourquoi ne s'est-elle pas mariée? »

Il répondit, non pas à moi, mais à ce mot qui passait, « mariée »

« Pourquoi? pourquoi? Elle n'a pas voulu.

pas voulu. Elle avait pourtant trente mille francs de dot, et elle fut demandée plusieurs fois. elle n'a pas voulu! Elle semblait triste à cette époque-là. C'est quand j'épousai ma cou-sine, la petite, Charlotte, ma femme, avec qui j'étais fiancé depuis six ans. »

Je regardais M. Chantal et il me semblait que je pénétrais dans son esprit, que je péné-trais tout à coup dans un de ces humbles et cruels drames des cœurs honnêtes, des cœurs droits,

des cœurs sans re-proches, dans un de ces cœurs inavoués, inexplorés, que personne n'a connu, pas même ceux qui en sont les muettes et résignées victimes.

Et, une curiosité hardie me poussant tout à coup, je prononçai

C'est vous qui auriez dû l'épouser, Monsieur Chantal?

Il tressaillit, me regarda, et dit

Moi? épouser qui?

M"e Perle.

Pourquoi ça?

Parce que vous l'aimiez plus que votre cousine. Il me regarda avec des yeux étranges, ronds, effarés, puis il balbutia « Je l'ai aimée.moi?. comment? qui est-ce qui t'a dit ça?.

((Parbleu, ça se voit. et c'est même à cause d'elle que vous avez tardé si longtemps à épouser votre cousine qui vous attendait depuis six ans. Il lâcha la bille qu'il tenait de la main gauche, saisit à deux mains le linge à craie, et, s'en cou-vrant le visage, se mit à sangloter dedans. Il pleu-rait d'une façon désolante et ridicule, comme pleure une éponge qu'on presse, par les yeux, le nez et la bouche en même temps. Et il toussait, crachait, se mouchait dans le linge à craie, s'essuyait les yeux, éternuait, recommençait à couler par toutes les fentes de son visage, avec un bruit de gorge qui faisait penser aux gargarismes. Moi, effaré, honteux, j'avais envie de me sauver et je ne savais plus que dire, que faire, que tenter. Et soudain, la voix de Mme Chantal résonna dans l'escalier: « Est-ce bientôt fini, votre fume-rie?~)) Fouvris la porte et je criai « Oui, madame, nous descendons. » Puis, je me préci-

pitai vers son mari, et, le saisissant par les coudes « Monsieur Chantal, mon ami Chantal, écoutez-moi; votre femme vous appelle, remettez-vous, remettez-vous vite, il faut descendre; remettez-vous. »

Il bégaya « Oui. oui. je viens. pauvre fille! je viens. dites-lui que j'arrive. »

Et il commença à s'essuyer consciencieusement la figure avec le linge qui, depuis deux ou trois ans, essuyait toutes les marques de l'ardoise, puis il apparut, moitié blanc et moitié rouge, le front, le nez, les joues et le menton barbouillés de craie, et les yeux gonflés, encore pleins de larmes.

Je le pris par les mains et l'entraînai dans sa chambre en murmurant f(Je vous demande pardon, je vous demande bien pardon, monsieur Chantal, de vous avoir fait de la peine. mais. je ne savais pas. vous. vous comprenez.

Il me serra la main « Oui. oui. il y a des moments difficiles. »

Puis il se plongea la figure dans sa cuvette. Quand il en sortit, il ne me parut pas encore pré-sentable mais j'eus l'idée d'une petite ruse. Comme il s'inquiétait, en se regardant dans la glace, je lui dis « Il suffira de raconter que vous avez un grain de poussière dans l'œil, et vous pourrez pleurer devant tout le monde autant qu'il vous plaira. »

Il descendit en effet, en se frottant les yeux avec son mouchoir. On s'inquiéta; chacun voulut cher-cher le grain de poussière qu'on ne trouva point, et on raconta des cas semblables où il était devenu nécessaire d'aller chercher le médecin.

Moi, j'avais rejoint M^{'''} Perle et je la regardais, tourmenté par une curiosité ardente, une curiosité qui devenait une souffrance.

Elle avait dû être bien jolie en effet, avec ses yeux doux, si grands, si calmes, si larges qu'elle avait l'air de ne les jamais fermer, comme font les autres humains.

Sa toilette était un peu ridicule, une vraie toi-lette de vieille ~fille, et la déparait sans la rendre gauche.

Il me, semblait que je voyais en elle, comme j'avais vu tout à l'heure dans l'âme de M. Chantal, que j'apercevais, d'un bout à l'autre, cette vie humble, simple et dévouée; mais un besoin me venait aux lèvres, un besoin harcelant de l'interroger, de savoir si, elle aussi, l'avait aimé, lui; si elle avait souffert comme lui de cette longue souffrance se-crète, aiguë, qu'on ne voit pas, qu'on ne sait pas, qu'on ne devine pas, mais qui s'échappe, la nuit, dans la solitude de la chambre noire.

Je la regardais, je voyais battre son cœur sous son corsage à guimpe, et je me demandais si cette douce figure candide avait gémi chaque soir, dans l'épaisseur moite de l'oreille! et sanglota le corps secoué de sursauts, d:ns la fièvre du lit brûlant.

Et je lui dis tout bas, comme font les enfants qui

cassent un bijou pour voir de--

dans « Si vous aviez vu pleu--

rer M. Chantal tout à l'heure,

il vous aurait fait pitié. »

Elle tressaillit « Comment,

i il pleurait?

Oh oui, il pleurait

Et pourquoi ça? »

Elle semblait très émue.

-fe répondis:

– A votre sujet.

– A mon sujet?

– Oui. Il me racontait

combien il vous avait aimée

autrefois; et, combien H lui en avait coûté d'épouser sa femme au lieu der VOU~)))) Sa figure pâle me parut s'allonger un peu; ses yeux. toujours ouverts, ses yeux calmes se fermèrent tout à coup, si vite qu'ils semblaient s'être clos pour tou-jours.

Elle glissa de sa chaise sur le plancher et s'y affaissa doucement, lentement, comme aurait fait une écharpe tombée.

Je criai « Au secours! au secours! M'ic Perle se trouve mal.)) M~o Chantal et ses filles se précipitè-rent, et comme on cherchait de l'eau, une serviette et du vinaigre, je pris mon chapeau et je me sauvai.

Je m'en allai à grands pas, le cœur secoué, l'esprit plein de remords et de regrets. Et parfois aussi j'étais content; il me semblait que j'avais fait une chose louable et nécessaire.

Je me demandais « Ai-je eu tort? Ai-je eu raison? Ils avaient cela dans l'âme comme on garde du plomb dans~, une plaie fer-

mée. Maintenant ne seront-ils pas plus heureux? Il était trop tard pour que recommençât leur torture et assez tôt pour qu'ils s'en souvinssent avec attendrissement. Et peut-être qu'un soir du prochain printemps, émus par un rayon de lune tombé sur l'herbe, à leurs pieds, à travers les branches, ils se prendront et se serreront la main en souvenir de toute cette souffrance étouffée, et cruelle; et peut-être aussi que cette courte étreinte fera passer dans leurs veines un peu de ce frisson qu'ils n'auront point connu, et leur jettera, à ces morts ressuscités en une seconde, la rapide et divine sensation de cette ivresse, de cette folie qui donne aux amoureux plus de bonheur en un tressaillement, que n'en peuvent cueillir, en toute leur vie, les autres hommes!

s

ciair matin de janvier le long du boulevard extérieur, les' mains dans les poches de sa culotte d'uniforme et le: ventre vide, M. Morissot, horloger de son état et'pantouflard par occasion, s'arrêta net devant un confrère qu'il reconnut pour un ami. C'était M. Sauvage, une connaissance du bord de l'eau.

ARis était Moquer affamé et râiant.

Les, moineaux se faisaient bien rares

sur les' toits, et les égouts se dépeu--

plaient. On mangeait n'importe quoi.

Comme il se promenait tristement par un

.1"<010 a.. 1: _1 1 Chaque dimanche, avant la guerre, Morissot par-tait dès l'aurore, une canne en bambou d'une main, une boîte en fer-blanc sur le dos. II prenait le che-min de fer d'Argenteuil,

descendait à Colombes, puis gagnait, à pied l'île Mârante. A peine arrivé en ce

lieu de ses rêves, il se met--

tait à pêcher; il pêchait

jusqu'à la nuit.

Chaque dimanche, il ren--

contrait là un petit homme

replet et jovial, M. Sauvage,

mercier, rueNotre-Dame-de--

Lorette, autre pêcheur fana--

tique. Ils passaient souvent

une demi--Ltrnée côte à

côte, la ligne à la main et

les' pieds ballants au-dessus

du courant; et ils s'étaient

fc~-x-'

pris d'amitié l'un pour l'autre,

En certains jours, ils ne parlaient pas.

Quelquefois ils causaient; mais ils s'en-tendaient admirablement sans rien dire, ayant des goûts semblables et des sensations identiques. Au printemps, le matin, vers dix heures, quand le so-

leil rajeuni faisait ilotter sur le Neuve tranquille cette petite buée qui coule avec l'eau, et versait dans le dos des deux enrégés pêcheurs une bonne cha-leur de saison nouvelle, Morissot parfois disait à son voisin « Hein! quelle douceur?)) et M. Sauvage répondait « Je ne connais rien de meilleur. » Et cela leur suffisait pour se comprendre et s'estimer. A l'automne, vers la fin du jour, quand le ciel ensanglante par le soleil couchant jetait dans l'eau des figures de nuages écarlates, empourprait le fleuve entier, enflammait l'horizon, faisait rouges comme du feu les deux amis, et dorait les arbres roussis déjà, frémissants d'un frisson d'hiver, M. Sauvage regardait en souriant Morissot et prononçait: « Quel spectacle)) Et Morissot émerveillé répondait,, sans quitter des yeux son flotteur « Cela vaut mieux que le boulevard, hein?)) Dés qu'ils se furent reconnus, ils se serrèrent les mains énergiquement, tout émus de se retrouver en des circonstances si différentes. M. Sauvage, pous-sant un soupir, murmura « En voilà des événements" ments.)) Morissot, très morne, gémit « Et quel temps! c'est aujourd'hui le premier beau jour de l'année. » ` Le ciel était, en effet, tout bleu et plein de lumière. Ils se' mirent à marcher côte à côte, rêveurs et tristes. Morissot reprit: « Et la pêche? hein! quel bon souvenir?)) M. Sauvage demanda « Quand y .retournerons-nous ? y Ils entrèrent dans un petit café et burent ensemble une absinthe; puis ils se remirent à se promener sur les trottoirs.

Morissot s'arrêta soudain « Une seconde verte, hein?)) M. Sauvage y consentit: « A votre disposi-tion.)) Et ils pénétrèrent chez un autre marchand de vins.

Ils étaient fort étourdis en sortant, troublés comme des gens à jeun dont le ventre est plein d'alcool. H faisait doux. Une brise

caressante leur chatouillait le visage.

M. Sauvage, que l'air tiède achevait de griser, s'arrêta & Si on y allait?)) Où ça?

A la pêche, donc.

Mais où?

Mais à notre île. Les avant-postes français sont auprès de Colombes. Je connais le colonel Dumoulin; on nous laissera-passer facilement.)) Morissot frémit de désir: C'est dit. J'en suis.)) Et ils se séparèrent pour prendre leurs instruments. Une heure après, ils marchaient côte à côte sur la grand'route. Puis ils gagnèrent la villa, qu'occupait le colonel. Il sourit de leur demande et consentit à leur fantaisie. Ils se remirent en marche, munis d'un laisser-passer.

Bientôt ils franchirent les avant-postes, traversèrent Colombes abandonné, et se trouvèrent au bord des petits champs de vigne qui descendent vers la Seine. Il était environ onze heures.

En face, le village d'Argenteuil semblait mort. Les hauteurs d'Orgemont et de Sannois dominaient tout le pays. La grande plaine, qui va jusqu'à Nanterre était vide, toute vide, avec ses cerisiers nus et ses terres grises.

M. Sauvage, montrant du doigt les sommets, murmura « Les Prussiens sont là-haut » Et une inquiétude paralysait les deux amis devant ce pays désert.

« Les Prussiens! » Ils n'en avaient jamais aperçu, mais ils les sentaient là depuis des mois, autour de Paris, ruinant la France, pillant, massacrant, affamant, invisibles et tout-puissants.

Et une sorte de terreur superstitieuse s'ajoutait à la haine qu'ils avaient pour ce peuple inconnu et victorieux.

Morissot balbutia « Hein si nous allions en rencontrer?

M. Sauvage répondit, avec cette gouaillerie pari-sienne repaissant .malgré tout « Nous leur offri-rions une friture. »

Mais ils hésitaient à s'aventurer dans la campagne, intimidés par le silence de tout l'horizon.

A la fin M. Sauvage se décida & Allons, en route! 1 mais avec précaution.)) Et iis descendirent dans un champ de vigne, courbés en deux, rampant, profi-tant des buissons pour se couvrir, l'oeil inquiet, l'oreille tendue.

Une bande de terre nue restait à traverser pour gagner le bord du fleuve. Ils se mirent à courir; et dès qu'ils eurent atteint la berge, ils-se blottirent dans les roseaux secs.

Morissot colla sa joue par terre pour écouter si on ne marchait pas dans les environs. II n'entendit rien. Ils étaient bien seuls, tout seuls.

Ils se rassurèrent et se mirent à pêcher.

En face d'eux l'île Marantè abandonnée les cachait à l'autre berge. La petite maison du restaurant était close, semblait délaissée depuis des années. M. Sauvage prit le premier goujon, Morissot attrapa le second; et d'instant en instant ils le-vaient leurs lignes avec une petite bête argentée frétilant au bout du fil une vraie pêche miracu-leuse.

Ils introduisaient délicatement les poissons dans une poche de filet à mailles très serrées, qui trem-pait à leurs pieds. Et une joie

délicieuse les pénétrait, cette joie qui vous saisit quand on retrouve un plaisir dont on est privé depuis longtemps. Le bon soleil leur coulait sa chaleur entre les épaules; ils n'écoutaient plus rien; ils ne pensaient plus à rien; ils ignoraient le reste du monde; ils péchaient.

Mais soudain un bruit sourd qui semblait venir de sous terre fit trembler le sol. Le canon se remettait à tonner.

Morissot tourna la tête, et par-dessus la berge il aperçut, là-bas, sur la gauche, la grande silhouette du mont Valérien, qui portait au front une aigrette blanche, une buée de poudre qu'il venait de cra-cher.

Et aussitôt un second jet de fumée partit du sommet de la forteresse; et quelques instants après une nouvelle détonation gronda.

Puis d'autres suivirent, et de moment en moment la montagne jetait son haleine de mort, soufflait ses vapeurs laiteuses qui s'élevaient lentement dans le ciel calme, faisaient un nuage au-dessus d'elle.

If. Sauvage haussa les épaules « Voilà qu'ils recommencent », dit-il.

Morissot, qui regardait anxieusement plonger coup sur coup la plume de son flotteur, fut pris soudain d'une colère d'homme paisible contre ces enragés qui se battaient ainsi, et il grommela « Faut-il être stupide pour se tuer comme ça. » M. Sauvage reprit: « C'est pis que des bêtes. » Et Morissot, qui venait de saisir une ablette, déclara « Et dire que ce sera toujours ainsi tant qu'il y aura des gouvernements. »

M. Sauvage l'arrêta « La République n'aurait pas déclaré la guerre. »

Morissot l'interrompit « Avec les rois on a la guerre au dehors; avec la République on a la guerre au dedans. »

Et tranquillement ils se mirent à discuter, débrouillant les grands problèmes politiques avec une raison saine d'hommes doux et bornés, tombant d'accord sur ce point, qu'on ne serait jamais libres.

EMemontValérien tonnait sans repos, démolissant à coups de boulet des maisons françaises, broyant des vies, écrasant des êtres, mettant fin à bien des rêves, à bien des ioies attendues, à bien des bonheurs espérés, ouvrant en des cœurs de femmes, en des cœurs de filles, en des cœurs de mères, là-bas, en d'autres pays, des souffrances qui ne finiraient plus.

« C'est la vie déclara M, Sauvage.

« Dites plutôt que c'est la mort », reprit en riant Morissot. y Mais ils tressaillirent effarés, sen-tant bien qu'on venait de marcher derrière eux; et ayant tourné les yeux, ils aperçurent, debout contre leurs épaules, quatre grands hommes armés et barbus, vêtus comme des domestiques en livrée et coiffés de casquettes plates, les tenant en joue au bout de leurs fusils.

Les deux lignes s'échappèrent de leurs mains et se mirent à descendre la rivière.

En quelques secondes, ils furent saisis, attachés, empor tés, jetés dans une barque et passés dans l'île.

Et derrière la maison qu'ils avaient crue abandonnée, ils aperçurent une vingtaine de soldats allemands.

Une sorte de géant velu qui fumait, à cheval sur une chaise, une grande pipe de porcelaine, leur demanda, en excellent français « Eh bien, mes-sieurs, avez-vous fait bonne pêche? »

Alors un soldat déposa aux pieds de l'officier le filet plein de poissons, qu'il avait eu soin d'em-porter. Le Prussien sourit « Eh! eh! je vois que ça n'allait pas mal. Mais il s'agit d'autre chose. Écoutez-moi et ne vous troublez pas. « Pour moi, vous êtes deux espions envoyés pour me guetter. Je vous prends et je vous fusille. Vous faisiez semblant de pêcher, afin de mieux dissimuler vos projets. Vous êtes tombés entre mes mains, tant pis pour vous; c'est la guerre.

« Mais, comme vous êtes sortis par les avant-postes, vous avez assurément un mot d'ordre pour rentrer. Donnez-moi ce mot d'ordre et je vous fais grâce. »

Les deux amis, livides, côte à côte, les mains agitées d'un léger tremblement nerveux, se tai-saient.

L'officier reprit « Personne ne le saura jamais, vous rentrerez paisiblement. Le secret disparaîtra avec vous. Si vous refusez, c'est la mort, et tout de suite. Choisissez. »

Ils demeuraient immobiles, sans ouvrir la bouche. Le Prussien, toujours calme, reprit en étendant la main vers la rivière « Songez que dans cinq minutes vous serez au fond de cette eau. Dans cinq minutes! Vous devez avoir des parents? »

Le mont Valérien tonnait toujours- Les deux pêcheurs restaient debout et silencieux. L'Allemand donna des ordres dans sa

langue. Puis il changea sa chaise de place pour ne pas se trouver trop près des prisonniers, et douze hommes vinrent se placer à vingt pas, le fusil au pied. L'officier reprit « Je vous donne une minute, pas deux secondes de plus.)) Puis il se leva brusquement, s'approcha des deux Français, prit Morissot sous le bras, l'en.traîna plus loin, lui dit à voix basse « « Vite, ce mot d'ordre? votre camarade ne saura rien, j'aurai l'air de m'at-tendrir.)) »

Morissot ne répondit rien.

Le Prussien entraîna alors M. Sauvage et lui posa la même question. M. Sauvage ne répondit pas.

Ils se retrouvèrent côte à côte.

Et l'officier se mit à commander. Les soldats éle-vèrent leurs armes.

Alors le regard de Morissot tomba par hasard sur le filet plein de goujons, resté dans l'herbe, à quelque pas de lui.

Un rayon de soleil faisait briller le tas de pois-sons qui s'agitaient encore. Et une défaillance l'en-vahit. Malgré ses efforts, ses yeux s'emplirent de larmes.

Il balbutia « Adieu, monsieur Sauvage. »

M. Sauvage répondit « Adieu, monsieur Morissot. » Ils se serrèrent la main, secoués des pieds à la tête par d'invincibles tremblements.

L'officier cria Feu!

Les douze coups n'en firent qu'un.

M. Sauvage tomba d'un bloc sur le nez. Morissot, plus grand, oscilla, pivota et s'abattit en travers sur son camarade, le visage au ciel, tandis que des bouillons de sang s'échappaient de sa tunique crevée à la poitrine.

L'Allemand donna de nouveaux ordres.

Ses hommes se dispersèrent, puis revinrent avec des cordes et des pierres qu'ils attachèrent aux pieds des deux morts; puis ils les portèrent sur la berge. Le mont Vaiérien ne cessait pas de gronder, coiffé maintenant d'une montagne de fumée.

Deux soldats prirent Morissot par la tête et les jambes; deux autres saisirent M. Sauvage de la même façon. Les corps, un instant balancés avec force, furent lancés au loin, décrivrent une pourbe, puis plongèrent, debout, dans le neuve, les pierres entraînant les pieds d'abord.

L'eau rejaillit, bouillonna, frissonna, puis se calma, tandis que de; toutes petites vagues s'en venaient jusqu'aux rives. Un peu de sang flottait.

L'officier, toujours serein, dit. à mi-voix « C'est le tour des poissons maintenant. »

Puis il revint vers la maison.

Et soudain il aperçut le filet aux goujons dans l'herbe. Il le ramassa, l'examina, sourit, cria « Wilhem »

Un soldat accourut, en tablier blanc. Et le Prussien, lui jetant la pêche des deux fusillés, commanda « Fais-moi frire tout de suite ces petits animaux-là pendant qu'ils sont encore vivants. Ce sera délicieux. » Puis il se remit à fumer.

~1 jPaMJ ~oz<~e/.

sceptique. J'ai vu la guerre de bien près j'enjambais les corps sans apitoiement. Les fortes brutalités de la nature ou des hommes peuvent nous faire pousser des cris d'horreur ou d'indignation, mais ne nous donnent point ce pin-cement au cœur, ce frisson qui vous passe dans le dos à la vue de certaines petites choses navrantes.

Es grands malheurs ne

m'attristent guère, dit

Jean Bridelle, ,uri vieux

garçon qui passait pour L:t plus violente douleur qu'on puisse éprouver, certes, est In perte d'un enfant pour une mère, et la perte de la mère pour un homme. Cela est violent, terrible, cela bouleverse et déchire; mais on guérit de ces catastrophes comme des larges blessures sai-gnantes. Or, certaines rencontres, certaines choses entr'aperçues, devinées, certains chagrins secrets, certaines perfidies du sort, qui remuent en nous tout un monde douloureux de pensées, qui entr'ou-vrent devant nous brusquement la porte mystérieuse des souffrances morales, compliquées, incurables, d'autant plus profondes qu'elles semblent bénignes, d'autant plus cuisantes qu'elles semblent presque insaisissables, d'autant plus tenaces qu'elles sem-blent factices, nous laissent à l'âme comme une traînée de tristesse, un goût d'amertume, une sen-sation de désenchantement dont nous sommes long-temps à nous débarrasser.

J'ai toujours devant les yeux deux ou trois choses que d'autres n'eussent point remarquées assurément, et qui sont entrées en

moi comme de longues et minces piqûres inguérisables.

Vous ne comprendriez peut-être pas l'émotion qui m'est restée de ces rapides impressions. Je ne vous en dirai qu'une. Elle est très vieille, mais vive comme d'hier. Il se peut que mon imagination seule ait fait les frais de mon attendrissement. J'ai cinquante ans. J'étais jeune alors et j'étudiais le droit. Un peu triste, un peu rêveur, imprégné d'une philosophie mélancolique, je n'aimais guère les cafés bruyants, les camarades braillards, ni les filles stupides. Je me levais tôt; et une de mes plus chères voluptés était de me promener seul, vers huit heures du matin, dans la pépinière du Luxembourg.

Vous ne l'avez pas connue, vous autres, cette pépinière? C'était comme un jardin oublié de l'autre siècle, un jardin joli comme un doux sourire de vieille. Des haies touffues séparaient les allées étroites et régulières, allées calmes entre deux murs de feuillage taillés avec méthode. Les grands ciseaux du jardinier alignaient sans relâche ces cloisons de branches; et, de place en place, on rencontrait des parterres de fleurs, des plates-bandes de petits arbres rangés comme des collégiens en promenade, des sociétés de rosiers magnifiques ou des régiments d'arbres à fruits.

Tout un coin de ce ravissant bosquet était habité par les abeilles. Leurs maisons de paille, savamment espacées sur des planches, ouvraient au soleil leurs portes grandes comme l'entrée d'un dé à coudre; et on rencontrait tout le long des chemins les mouches bourdonnantes et dorées, vraies maîtresses de ce lieu pacifique, vraies promeneuses de ces tranquilles allées en corridors. Je venais là presque tous les matins. Je m'asseyais sur un banc, et je lisais. Parfois je laissais retomber le livre sur mes ge-

noux pour rêver, pour écouter autour de moi vivre Paris, et jouir du repos infini de ces charmilles à la mode ancienne.

Mais je m'aperçus bientôt que je n'étais pas seul à fréquenter ce lieu dès l'ouverture des barrières, et je rencontrais parfois, nez à nez, au coin d'un massif, un étrange petit vieillard.

Il portait. des souliers à boucles d'argent, une culotte à pont, une redingote tabac d'Espagne, une dentelle en guise de cravate et un invraisemblable chapeau gris à grands bords et à grands poils, qui faisait penser au déluge.

Il était maigre, fort maigre, anguleux, grimaçant et souriant. Ses yeux vifs palpitaient, s'agitaient sous un mouvement continu des paupières; et il avait toujours à la main une superbe canne à pommeau d'or qui devait être pour lui quelque souvenir magnifique. Ce bonhomme m'étonna d'abord, puis m'intéressa outre mesure.

Et je le guettais à travers les murs de feuilles, je le suivais de loin, m'arrêtant aux détours des bosquets pour n'être point vu.

Et voilà qu'un matin, comme il se croyait bien seul, il se mit à faire des mouvements singuliers quelques petits bonds d'abord,, puis une révérence puis il battit, de sa jambe grêle, un entrechat encore alerte, puis il commença à pivoter galamment, sautillant, se trémoussant d'une façon drôle, souriant comme devant un public, faisant des grâces, arrondissant les bras, tortillant son pauvre corps de marionnette, adressant dans le vide de légers saluts attendrissants et ridicules. Il dansait!

Je demeurais pétrifié d'étonnement, me demandant lequel des deux était fou, lui, ou moi.

Mais il s'arrêta soudain, s'avança comme font les acteurs sur la scène, puis s'inclina en reculant avec des sourires gracieux et des baisers de comédienne qu'il jetait de sa main tremblante aux deux rangées d'arbres taillés.

Et il reprit avec gravité sa promenade.

A partir de ce jour, je ne le perdis plus de vue et, chaque matin, il recommençait son exercice invraisemblable.

Une envie folle me prit de lui parler. Je me risquai et, l'ayant salué, je lui dis Il fait bien bon aujourd'hui, monsieur.

Il s'inclina.

Oui, monsieur, c'est un vrai temps de jadis.

Huit jours après, nous étions amis, et je connus son histoire. Il avait été maître de danse à l'Opéra, du temps du roi Louis XV. Sa belle canne était un cadeau du comte de Clermont. Et, quand on lui parlait de danse, il ne s'arrêtait plus de bavarder. Or, voilà qu'un jour il me confia – J'ai épousé la Castris, monsieur. Je vous présenterai, si vous voulez, mais elle ne vient ici que sur le tantôt. Ce jardin, voyez-vous, c'est notre plaisir et notre vie. C'est tout ce qui nous reste d'autrefois. Il nous semble que nous ne pourrions plus exister si nous ne l'avions point. Cela est vieux et distingué, n'est-ce pas? Je crois y respirer un air qui n'a point changé depuis ma jeunesse. Ma femme et moi, nous y passons tous nos après-midi. Mais, moi, j'y viens dès le matin, car je me lève de bonne heure.

MENUET S5 Des que j'eus fini de déjeuner, je retournai au Luxembourg, et bientôt, j'aperçus mon ami qui don-nait le bras avec cérémonie à une toute vieille petite femme vêtue de noir, et

à qui je fus présenté. C'était la Castris, la grande danseuse aimée des princes, aimée du roi, aimée de tout ce siècle galant qui semble avoir laissé dans le monde une odeur d'a-mour.

Nous nous assîmes sur un banc de pierre. C'était au mois de mai. Un parfum de fleurs voltigeait dans les allées propres un bon soleil glissait entre les feuilles et semait sur nous de larges gouttes de lumière. La robe noire de la Castris semblait toute mouillée de clarté.

Le jardin était vide. On entendait au loin rouler des fiacres.

Expliquez-moi donc, dis-je au vieux danseur, ce que c'était que le menuet?

Il tressaillit.

– Le menuet, monsieur, c'est la reine des danses, et la danse des Reines, entendez-vous? Depuis qu'il n'y a plus de Rois, il n'y a plus de menuet.

Et il commença, en style pompeux, un long éloge dithyrambique auquel je ne compris rien. Je voulus me faire décrire les pas, tous les mouvements, les poses. Il s'embrouillait, s'exaspérant de son impuissance, nerveux et désolé. Et soudain, se tournant vers son antique compagne toujours silencieuse et grave Elise, veux-tu, dis, veux-tu, tu seras bien gentille, veux-tu que nous montrions à monsieur ce que c'était?

Elle tourna ses yeux inquiets de tous les côtés, puis se leva sans dire un mot et vint se placer en face de lui.

Alors/je vis une chose inoubliable.

Ils allaient et venaient avec des simagrées enfantes, se soulevaient, se balançaient, s'inclinaient, sautillaient pareils à deux vieilles poupées qu'aurait fait danser une mécanique ancienne, un peu brisée, construite jadis par un ouvrier fort habile, suivant la manière de son temps.

Et je les regardais, le cœur troublé de sensations extraordinaires, l'âme émue d'une indicible mélancolie.

Il me semblait voir une apparition lamentable et comique, l'ombre démodée d'un siècle.

J'avais envie de rire et besoin de pleurer.

Tout à coup ils s'arrêtèrent, ils avaient terminé les usures de la danse. Pendant quelques secondes ils restèrent debout l'un devant l'autre, grimaçant d'une façon surprenante; puis ils s'embrassèrent en sanglotant.

Je partais, trois jours après, pour la province..)c ne les ai point revus.

Quand je revins à Paris, deux ans plus tard, on avait détruit la pépinière. Que sont-ils devenus sans le cher jardin d'autrefois, avec ses chemins en labyrinthe, son odeur du passé et les détours gracieux des charmilles?

Sont-ils morts? Errent-ils par les rues modernes comme des exilés sans espoir? Dansent-ils, spectres folâtres, un menuet fantastique entre les cyprès d'un cimetière, le long des sentiers bordés de tombes, au clair de lune ?

Leur souvenir me hante, m'obsède, me torture, demeure en moi comme une blessure. Pourquoi?

Je n'en sais rien.- Vous trouverez cela ridicule, sans doute?

A ~4~o~e ?'~t'M~ I! attacha son cheval au poteau de la barrière, puis il pénétra dans la cour. Il possédait un bien atte-nant aux terres de la vieille, qu'il convoitait depuis longtemps. Vingt fois il avait essayé de les acheter, mais la mère Magloire s'y refusait avec obstination. J'y suis née, j'y mourrai, disait-elle.

AJTRE Chicot, l'aubergiste

d'Épreville, arrêta son til--

bury devant la ferme de la

mère Magloire. C'était un

grand gaillard de quarante

ans, rouge et ventru, et qui

passait pour malicieux. H la trouva épluchant des pommes de terre devant sa porte. Agée de soixante-douze ans, elle était sèche, ridée, courbée, mais infatigable comme une jeune fille. Chicot lui tapa dans le dos avec amitié, puis s'assit près d'elle sur un escabeau.

Eh bien! la mère, et c'te santé, toujours bonne? Pas trop mal, et vous, malt' Prosper?

Eh! eh! quéques douleurs; sans ça, ce s'rait à satisfaction.

Allons, tant mieux!

Et elle ne dit plus rien. Chicot la regardait accom-plir sa besogne. Ses doigts crochus, noués, durs comme des pattes de crabe, saisissaient à la façon de pinces les tubercules grisâtres

dans une manne, et vivement elle les faisait tourner, enlevant de longues bandes de peau sous la lame d'un vieux couteau qu'elle tenait de l'autre main. Et, quand la pomme de terre était devenue toute jaune, elle la jetait dans un seau d'eau. Trois poules hardies s'en venaient l'une après l'autre jusque dans ses jupes ramasser les épluchures, puis se sauvaient à toutes pattes, portant au bec leur butin.

Chicot semblait gêné, hésitant, anxieux, avec quelque chose sur la langue qui ne voulait pas sortir. A la fin, il se décida :

— Dites donc, mère Magloire.

— Que qu'i a pour votre service? — C'te ferme, vous n' voulez toujours point m' la vendre? ~—t Pour ça, non. N'y comptez point. C'est dit, c'est dit, n'y r'venez pas. C'est qu' j'ai trouvé un arrangement qui frait notre affaire à tous les deux.

Qué qu' c'est?

Le v'là. Vous m' la vendez, et pi vous la gardez tout d' même. Vous n'y êtes point? Suivez ma mai-son.

La vieille cessa d'éplucher ses légumes et fixa sur l'aubergiste ses yeux vifs sous leurs paupières fripées.

Il reprit Je m'explique. J' vous donne, chaque mois, cent cinquante francs. Vous entendez bien chaque mois j' vous apporte ici, avec mon tilbury, trente écus de cent sous. Et pi n'y a rien de changé de plus, rien de rien; vous restez chez vous, vous n' vous occupez point de mé, vous n' me d'vez rien. Vous n' faites que prendre mon argent. Ça vous va-t-il?

Il la regardait d'un air joyeux, d'un air de bonne humeur.

La vieille le considérait avec méfiance, cherchant le piège. Elle demanda Ça, c'est pour me; mais pour vous, c'te ferme, ça n' vous la donne point?

Il reprit N' vous tracassez point de ça. Vous restez tant que l' bon Dieu vous laissera vivre. Vous êtes chez vous. Seulement vous m' ferez un p'tit papier chez l'notaire pour qu'après vous ça me revienne. Vous n'avez point d'éfants, rien qu' des neveux que vous n'y tenez guère. Ça vous va-t-il? Vous gardez votre bien votre vie durant, et j' vous donne trente écus de cent sous par mois. C'est tout gain pour vous. La vieille demeurait surprise, inquiète, mais tentée. Elle répliqua Je n' dis point non. Seulement j' veux m' faire une raison là-dessus. Rev'nez causer d' ça dans l' courant d'l'autre semaine. J'vous frai une réponse d' mon idée.

Et maître Chicot s'en alla, content comme un roi qui vient de~ conquérir un empire.

La mère Magloire demeura songeuse. Elle ne dor-mit pas la nuit suivante. Pendant quatre jours, elle eut une fièvre d'hésita-tion. Elle flairait bien quelque chose de mauvais pour elle là-de-dans, mais la pensée des trente écus par .mois, de ce bel argent sonnante qui s'en viendrait couler dans son tablier, qui lui tombe-rait comme ça du ciel, sans rien faire, la rava-geait de désir.

Alors elle alla trouver le notaire et lui conta son cas. Il lui conseilla d'accepter la proposition de Chi-cot, mais en deman-dant cinquante écus de cent sous au lieu de trente, sa ferme va-lant, au bas mot, soixante mille francs. moins cent dix ans. C'est vous qui m'enterrez, pour sûr.

Tout le jour fut encore perdu en discussions. Mais, comme la vieille ne céda pas, l'aubergiste, à la fin, consentit à donner les

cinquante écus.

Ils signèrent l'acte le lendemain. Et la mère Ma-gloire exigea dix écus de pot-de-vin.

Trois ans s'écoulèrent. La bonne femme se portait comme un charme. Elle paraissait n'avoir pas vieilli d'un jour, et Chicot se désespérait. Il lui semblait, à lui, qu'il payait cette rente depuis un demi-siècle, qu'il était trompé, floué, ruiné. Il allait de temps en temps rendre visite à la fermière, comme on va voir, en juillet, dans les champs, si les blés sont mûrs pour la faux. Elle le recevait avec une malice dans le regard. On eût dit qu'elle se félicitait du bon tour qu'elle lui avait joué; et il remontait bien vite dans son tilbury en murmurant Tu ne crèveras donc point, carcasse Il ne savait que faire. Il eût voulu l'étrangler en la voyant. Il la haïssait d'une haine féroce, sournoise, d'une haine de paysan volé.

Alors il chercha des moyens.

Un jour enfin, il s'en revint la voir en se frottant les mains, comme il faisait la première fois, lorsqu'il lui avait proposé le marché.

Et, après avoir causé quelques minutes – Dites donc, la mère, pourquoi que vous ne v'nez point dîner à la maison, quand vous passez à Épreville? On en jase; on dit comme ça que j' sommes pu amis, et ça me fait deuil. Vous savez, chez mé, vous ne payerez point. J' suis pas regar-dant à un dîner. Tant que le cœur vous en dira, v'nez sans retenue, ça m' fera plaisir.

La mère Magloire ne se le fit point répéter, et le surlendemain, comme elle allait au marché dans sa carriole conduite par son va-

let Célestin, elle mit sans gêne son cheval à l'écurie, chez maître Chicot, et réclama le dîner promis.

L'aubergiste, radieux, la traita comme une dame, lui servit du poulet, du boudin, de l'andouille, du gigot et du lard aux choux. Mais elle ne mangea presque rien, sobre depuis son enfance, ayant tou-jours vécu d'un peu de soupe et d'une croûte de pain beurrée.

Chicot insistait, désappointé. Elle ne buvait pas non'plus. Elle refusa de prendre le café.

Il demanda Vous accepterez toujours bien un p'tit verre. Ah! pour ça, oui. Je ne dis pas non.

Et il cria de tous ses poumons, à travers l'au-berge Rosalie, apporte la fine, la surfine, le nl-en-dix. Et la servante apparut, tenant une longue bou-teille ornée d'une feuille de vigne en papier. Il emplit deux petits verres Goûtez ça, la mère, c'est de la fameuse.

Et la bonne femme se mit à boire tout douce-ment, à petites gorgées, faisant durer

f--j.

le plaisir. Quand elle eut vidé son verre, elle l'égoutta, puis déclara Ça, oui, c'est de la fine.

Elle n'avait point fini de parler que Chicot lui en versait un second coup.

Elle voulut refuser, mais il était trop tard et elle le dégusta longuement, comme le; premier.

Il voulut alors lui faire accepter une troisième tournée, mais elle résista. Il insistait Ça, c'est du lait, voyez-vous, me; j'en bois dix, douze, sans embarras. Ça passe comme du sucre. Rien au ventre, rien à la tête; on dirait que ça s'évapore sur la langue. Y a rien de meilleur pour la santé!

Comme elle en avait. bien envie, elle céda, mais elle n'en prit que la moitié du verre.

Alors Chicot, dans un élan de générosité, s'é-cria T'nez, puisqu'elle vous plaît, j' vas vous en donner un p'tit fût, histoire de vous montrer que je sommes toujours une paire d'amis.

La bonne femme ne dit pas non, et s'en alla, un peu grise.

Le lendemain, l'aubergiste entra dans la cour de la mère Magloire, puis tira du fond de sa voiture une petite barrique cerclée de fer.

Puis il voulut lui faire goûter le contenu, pour prouver que c'était bien la même fine; et, quand ils en eurent encore bu chacun trois verres, il déclara en s'en allant Et puis, vous savez, quand n'y en aura pu, y en a encore; n' vous gênez point.

Je n' suis pas regardant.

Pu tôt que ce sera fini, pu que je serai content. Et il remonta dans son tilbury.

Il revint quatre jours plus tard. La vieille étal!, devant sa porte, occupée à couper le pain de la soupe.

Il s'approcha, lui dit bonjour, lui parla dans le nez, histoire de sentir son haleine. Et il reconnut un souffle d'alcool.

Alors son visage s'éclaira.

Vous m'offrirez bien un verre de fil? dit-il. Et ils trinquèrent deux ou trois fois.

Mais bientôt le bruit courut dans la contrée que la mère Magloire s'ivrognait toute seule. On la ramas-sait tantôt dans sa cuisine, tantôt dans sa cour, tan-tôt dans les chemins des environs, et il fallait la rapporter chez elle, inerte comme un, cadavre. Chicot n'allait plus chez elle, et, quand on lui parlait de la paysanne, il murmurait avec un visage triste:

C'est-il pas malheureux, à son â~e, d'avoir pris c't'habitude-là? Voyez-vous, quand on est vieux, y a pas de ressource. Ça finira bien par lui jouer un mauvais tour Ça lui joua un mauvais tour, en effet. Elle mou-rut l'hiver suivant, vers la Noël, étant tombée, soûle, dans la neige.

Et maître Chicot hérita de la ferme, en déclara-nt C'te manante, si aile s'était point boissonnée, aUe en avait bien pour dix ans de plus.

~4. J. ~M~~MMs.

vaste bateau glissait, jetant sur le ciel, qui semblait ensemencé d'étoiles, un gros serpent de fumée noire; et, derrière nous, l'eau toute blanche, agitée par le passage rapide du lourd bâtiment, battue par l'hélice, moussait, semblait se tordre, remuait tant de clartés qu'on eût dit de la lumière de lune bouillonnant. Nous étions là, six ou huit, silencieux, admirant,

N remonta sur le pont après

dîner.. Devant nous la Médi--

terrannée n'avait pas un frisson

sur toute sa surface, qu'une

grande lune calme moirait. Le l'œil tourné vers l'Afrique lointaine où nous allions. Le commandant, qui fumait un cigare au milieu de nous, reprit soudain la conversation du dîner. Oui, j'ai eu peur ce jour-là. Mon navire e&~ resté six heures avec ce rocher dans le ventre, battu par la mer. Heureusement que nous avons été recueillis, vers le soir, par un charbonnier anglais qui nous aperçut.

Alors un g-rand homme à figure brûlée, à l'aspect grave, un de ces hommes qu'on sent avoir traversé de longs pays inconnus, au milieu de dangers incessants, et dont l'œil tranquille semble garder, dans sa profondeur, quelque chose des paysages étranges qu'il a vus; un de ces hommes qu'on devine trempés dans le courage, parla pour la première fois Vous dites, commandant, que vous avez eu peur; je n'en crois rien. Vous vous trompez sur le mot et sur la sensation que vous avez éprouvée. Un homme énergique n'a jamais peur en face du danger pressant. Il est ému, agité, anxieux; mais, la peur, c'est autre chose.

Le commandant reprit en riant Fichtre je vous réponds bien que j'ai eu peur, moi.

Alors l'homme au teint bronzé prononça d'une voix lente Permettez-moi de m'expliquer! La peur (et les hommes les plus hardis peuvent avoir peur), c'est quelque chose d'effroyable, une sensation atroce, comme une décomposition de l'âme, un spasme affreux de la pensée et du cœur, dont le souvenir seul donne des frissons d'angoisse. Mais cela n'a lieu, quand on est brave, ni devant une attaque, ni devant la mort inévitable, ni devant toutes

les formes connues du péril; cela a lieu dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences mystérieuses, en face de risques vagues. La vraie peur, c'est quelque chose comme une réminiscence des terreurs fantastiques d'autrefois. Un homme qui croit aux revenants, et qui s'Imaginer apercevoir un spectre dans la nuit, doit éprouver la peur en toute son épouvantable horreur.

Moi, j'ai deviné la peur en plein jour, il y a dix ans environ. Je l'ai ressentie l'hiver dernier, par une nuit de décembre.

Et, pourtant, j'ai traversé bien des hasards, bien des aventures qui semblaient mortelles. Je me suis battu souvent. J'ai été laissé pour mort par des voleurs. J'ai été condamné, comme insurgé, à être pendu en Amérique, et jeté à la mer du pont d'un bâtiment sur les côtes de Chine. Chaque fois que je me suis cru perdu, j'en ai pris immédiatement mon parti, sans attendrissement et même sans regrets. Mais, la peur, ce n'est pas cela. Je l'ai pressentie en Afrique. Et pourtant elle est fille du Nord; le soleil la dissipe comme un brouillard. Remarquez bien ceci, messieurs. Chez les Orientaux, la vie ne compte pour rien; on est résigné tout de suite; les nuits sont claires et vides de légendes; les âmes aussi vides des inquiétudes sombres qui hantent les cerveaux dans les pays froids. En Orient, on peut connaître la panique, on ignore la peur.

Eh bien voici ce qui m'est arrivé sur cette terre d'Afrique:

Je traversais les grandes dunes au sud de Ouargla. C'est là un des plus étranges pays du monde. Vous connaissez le sable uni, le sable droit des interminables plages de l'Océan. Eh bien figurez-vous l'Océan lui-même devenu sable au milieu d'un ouragan

imaginez une tempête silencieuse de vagues immobiles en poussière jaune. Elles sont hautes comme des montagnes, ces vagues, inégales, diffé-rentes, soulevées tout à fait comme des flots déchâ-nés, mais plus grandes encore, et striées comme de la moire. Sur cette mer furieuse, muette et sans mouvement, le dévorant soleil du sud verse sa flamme implacable et directe. Il faut gravir ces lames de cendre d'or, redescendre, gravir encore, gravir sans cesse, sans repos et sans ombre. Les chevaux râlent, enfoncent jusqu'aux genoux, et glissent en dévalant l'autre versant des surprenantes collines. Nous étions deux amis suivis de huit spahis et de quatre chameaux avec leurs chameliers. Nous ne parlions plus, accablés de chaleur, de fatigue, et desséchés de soif comme ce désert ardent. Soudain un de ces hommes poussa une sorte de cri; tous s'arrêtèrent; et nous demeurâmes immobiles, surpris par un inexplicable phénomène connu des voyageurs s en ces contrées perdues.

Quelque part., près de nous, dans une direction indéterminée, un tambour battait, le mystérieux tambour des dunes; il battait distinctement, tantôt plus vibrant, tantôt affaibli, arrêtant, puis reprenant son roulement fantastique.

Les Arabes, épouvantés, se regardaient; et l'un dit, en sa langue <(La mort est sur nous. » Et voilà que tout à coup mon compagnon, mon ami, presque mon frère,.tomba de cheval la tête en avant, foudroyé par une insolation.

Et pendant deux heures, pendant que j'essayais en vain de le sauver, toujours ce tambour insaisissable m'emplissait l'oreille de son bruit monotone, intermittent et incompréhensible; et je sentais se glisser dans mes os la peur, la vraie peur, la hideuse peur, en face de ce cadavre aimé, dans ce trou c\ incendié par le

soleil entre quatre monts de sable, tandis que l'écho inconnu nous jetait, à deux cents lieues de tout village français, le battement rapide du tambour.

Ce jour-là, je compris ce que c'était que d'avoir peur; je l'ai su mieux encore une autre fois. Le commandant interrompit le conteur Pardon, monsieur, mais ce tambour? Qu'é-tait-ce ?

Le voyageur répondit Je n'en sais rien. Personne ne le sait. Les officiers, surpris souvent par ce bruit singulier, l'attribuent généralement à l'écho grossi, multiplié, démesurément enflé par les valonnements des dunes, d'une grêle de grains de sable emportés dans le vent et heurtant une touffe d'herbes sèches; car on a toujours remarqué que le phénomène se produit dans le voisinage de petites plantes brûlées par le soleil, et dures comme du parchemin.

Ce tambour ne serait donc qu'une sorte de mirage du son. Voilà tout. Mais je n'appris cela que plus tard.

J'arrive à ma seconde émotion.

C'était l'hiver dernier, dans une forêt du nord-est. de la France. La nuit vint deux heures plus tôt, tant le ciel était sombre. J'avais pour guide un paysan qui marchait à mon côté, par un tout petit chemin, sous une voûte de sapins dont le vent déchaîné tirait des hurlements. Entre les cimes, je voyais courir des nuages en déroute, des nuages éperdus qui semblaient fuir devant une épouvante. Parfois, sous une immense rafale, toute la forêt s'inclinait dans le même sens avec un gémissement de souffrance; et le froid m'envahissait, malgré mon pas rapide et mon lourd vêtement.

Nous devions souper et coucher chez un garde forestier dont la maison n'était plus éloignée de nous. J'allais là pour chasser.

Mon guide, parfois, levait les yeux et murmurait « Triste temps! » Puis il me parla des gens chez qui nous arrivions. Le père avait tué un braconnier deux ans auparavant, et, depuis ce temps, il semblait sombre, comme hanté d'un souvenir. Ses deux fils, mariés, vivaient avec lui. 78 COUTES CHOISIS Les ténèbres étaient profondes. Je ne voyais rien devant moi, ni autour de moi et toute la branchure des arbres entrechoqués emplissait la nuit d'une rumeur incessante. Enfin, j'aperçus une lumière, et bientôt mon compagnon heurtait une porte. Des cris aigus de femmes nous répondirent. Puis, une voix d'homme, une voix étranglée, demanda « Qui va là? » Mon guide se nomma. Nous entrâmes. Ce fut un inoubliable tableau.

Un vieux homme à cheveux blancs, à F œil fou, le fusil chargé dans la main, nous attendait debout au milieu de la cuisine, tandis que deux grands gaillards, armés de haches, gardaient la porte. Je distinguai dans les coins sombres deux femmes à genoux, le visage caché contre le mur. On s'expliqua. Le vieux remit son arme contre le mur et ordonna de préparer ma chambre; puis, comme les femmes ne bougeaient point, il me dit brusquement

– Voyez-vous, monsieur, j'ai tué un homme, voilà deux ans cette nuit.. L'autre année, il est revenu m'appeler. Je l'attends encore ce soir.

Puis il ajouta d'un ton qui me fit sourire Aussi, nous ne sommes pas tranquilles.

JL le rassurai comme je pus, heureux d'être venu justement ce soir-là, et d'assister au spectacle de cette terreur superstitieuse. Je racontai des histoires, et je parvins à calmer à peu près tout le monde. Près du foyer, un vieux chien presque aveugle et moustachu, un de ces chiens qui ressemblent à des gens qu'on connaît, dormait, le nez dans ses pattes. Au dehors, la tempête acharnée battait la petite maison, et, par un étroit carreau, une sorte de judas placé près de la porte, je voyais soudain tout un fouillis d'arbres bousculés par le vent à la lueur de grands éclairs.

Malgré mes efforts, j'b sentais bien qu'une terreur profonde tenait ces gens, et chaque fois que je ces-sais de parler, toutes les oreilles écoutaient au loin. Las d'assister à ces craintes imbéciles, j'allais deman-der à me coucher, quand le vieux garde tout à coup fit un bond de sa chaise, saisit de nouveau son fusil, en bégayant d'une voix égarée Le voilà! le voilà! Je l'entends!)) Les deux femmes retombèrent à genoux dans leurs coins, en se cachant le visage; et les fils reprirent leurs haches. J'allais tenter encore de les apaiser, quand le chien endormi s'éveilla

H brusquement et, levant sa tête, tendant le cou, regardant vers le feu de son œil presque éteint, il poussa un de ces lugubres hurlenents qui font tressaillir les voyageurs, le soir, dans la campagne. Tous les yeux se portèrent sur lui, il restait maintenant immobile, dressé sur ses pattes comme hanté d'une vision, et il se remit à hurler vers quelque chose d'invisible, d'inconnu, d'affreux sans doute, car tout son pjl se hérissait. Le garde, livide, cria « Il le sent! il le sent! Il était là quand je l'ai tué. » Et les femmes égarées se mirent, toutes les deux, à hurler avec le chien.

Malgré moi, un grand frisson me courut entre les épaules. Cette vision de l'animal dans ce lieu, 1 1 & cette heure, au milieu

de ces gens éperdus, était enrayante à voir.

Alors, pendant une heure, le chien hurla sans bouger; il hurla comme dans l'angoisse d'un rêve; et la peur, l'épouvantable peur entraînait en moi; la peur de quoi? Le sais-je? C'était la peur, voilà tout. Nous restions immobiles, livides, dans l'attente d'un événement affreux, l'oreille tendue, le cœur battant, bouleversés au moindre bruit. Et le chien se mit à tourner autour de la pièce, en sentant les murs et gémissant toujours. Cette bête nous rendait fous! Alors, le paysan qui m'avait amené se jeta sur elle, dans une sorte de paroxysme de terreur furieuse, et, ouvrant une porte donnant sur une petite cour, jeta l'animal dehors.

Il se tut aussitôt; et nous restâmes plongés dans un silence plus terrifiant encore. Et soudain, tous ensemble, nous eûmes une sorte de sursaut un être glissait contre le mur du dehors vers la forêt; puis il passa contre la porte, qu'il sembla tâter, d'une main hésitante; puis on n'entendit plus rien pendant deux minutes qui firent de nous des insensés; puis il revint, frôlant toujours la muraille; et il gratta légèrement, comme ferait un enfant avec son ongle; puis soudain une tête apparut contre la vitre du judas, une tête blanche, avec des yeux lumineux comme ceux des fauves. Et un son sortit de sa bouche, un son indistinct, un murmure plaintif. Alors un bruit formidable éclata dans la cuisine. Le vieux garde avait tiré. Et aussitôt les fils se précipitèrent, bouchèrent le judas en dressant la grande table qu'ils assujettirent avec le buffet.

Et je vous jure qu'au fracas du coup de fusil que je n'attendais point, j'eus une telle angoisse du cœur, de l'âme et du corps, que je me sentis défaillir, prêt à mourir de peur. Nous restâmes là

jusqu'à l'aurore, incapables de bouger, de dire un mot, crispés dans un affolement indicible.

On n'osa débarricader la sortie qu'en apercevant, par la fente d'un auvent, un mince rayon de jour. Au pied du mur, contre la porte, le vieux chien gisait, la gueule brisée d'une balle.

H était sorti de la cour en creusant un trou sous une palissade.

L'homme au visage brun se tut; puis il ajouta – Cette nuit-là pourtant, je ne courus aucun danger; mais j'aimerais mieux recommencer toutes les heures où j'ai affronté les plus terribles périls, que la seule minute du coup de fusil sur la tête bar-bue du judas.

~1 Cco?'~ jPo:<c/

enfin fait reconstruire son château, détruit par les Prussiens.

J'aimais ce pays infiniment. Il est des coins du monde délicieux qui ont pour les yeux un charme sensuel. On les aime d'un amour physique. Nous

E n'étais point reve--

nu à Viretogne depuis

quinze ans.

J'y retournai chasser,

à l'automne, chez mon

ami Serval, qui avait gardons, nous autres que séduit la terre, des souve-nirs tendres pour certaines sources, certains bois, certains étangs, certaines collines, vus souvent et qui nous ont atten-

dris à la façon des événements heureux. Quelquefois même la pensée retourne vers un coin de forêt, ou un bout de berge, ou un verger poudré de fleurs, aperçus une seule fois, par un jour gai, et restés en notre cœur comme ces images de femmes rencontrées dans la rue, un matin de printemps, avec une toilette claire et transparente, et qui nous laissent dans l'âme et dans la chair un désir inapaisé, inoubliable, la sensation du bonheur cou-doyé.

A Virelogne, j'aimais toute la campagne, semée de petits bois et traversée par des ruisseaux qui cou-raient dans le sol comme des veines, portant le sang à la terre. On pêchait là-dedans des écrevisses, des truites et des anguilles! Bonheur divin! On pouvait se baigner par places, et on trouvait souvent des bécassines dans les hautes herbes qui poussaient sur les bords de ces minces cours d'eau.

J'allais, léger comme une chèvre, regardant mes deux chiens fourrager, devant moi. Serval, à cent mètres sur ma droite, battait un champ de luzerne. Je tournai les buissons qui forment la limite du bois des Saudres, et j'aperçus une chaumière en ruines. Tout à coup, je me ia rappelai telle que je l'avais vue pour la dernière fois, en 1869, propre, vêtue de vignes, avec des poules devant la porte. Quoi de plus triste qu'une maison morte, avec son squelette debout, délabré, sinistre?

Je me rappelai aussi qu'une bonne femme m'avait fait boire un verre de vin là-dedans, un jour de grande fatigue, et que Serval m'avait dit alors l'histoire des habitants. Le père, vieux braconnier, avait été tué par les gendarmes. Le fils, que j'avais vu autrefois, était un grand garçon sec qui passait également pour un féroce destructeur de gibier. On les appelait les Sauvage.

Était-ce un nom ou un sobriquet? 'T- Je hélai Serval. It s'en vint de son long pas d'échassier.

Je lui demandai:

Que sont devenus les gens de là?

Et il me conta cette aventure. Lorsque la guerre fut déclarée, le fils Sauvage, qui avait alors trente-trois ans, s'engagea, laissant la mère seule au logis. On ne la plaignait pas trop, la vieille, parce qu'elle avait de l'argent, on le savait. Elle resta donc toute seule dans cette maison isolée si loin du village, sur la lisière du bois. Elle n'avait pas peur, du reste, étant de la même race que ses hommes, une rude vieille, haute et maigre, qui ne riait pas souvent et avec qui on ne plaisantait point. Les femmes des champs ne rient guère d'ailleurs. C'est affaire aux hommes, cela! Elles ont l'âme triste et bornée, ayant une vie morne et sans éclair-cie. Le paysan apprend un peu de gaieté bruyante au cabaret, mais sa compagne reste sérieuse avec une physionomie constamment sévère. Les muscles de leur face n'ont point appris les mouvements du rire. La mère Sauvage continua son existence ordinaire dans sa chaumière, qui fut bientôt couverte par les neiges. Elle s'en venait au village, une fois par semaine, chercher du pain et un peu de viande; puis elle retournait dans sa mesure. Comme on par--

H lait des loups, elle sortait le fusil au dos, Je fusil du fils, rouillé, avec la crosse usée par le frottement de la main; et elle était curieuse à voir, la grande Sau-vage, un peu courbée, allant à lentes enjambées par la neige, le canon de l'arme dépassant la coiffe noire qui lui serrait la tête et emprisonnait ses cheveux blancs, que personne n'avait jamais vus.

Un jour les Prussiens arrivèrent. On les distribua aux habitants, selon la fortune et les ressources de chacun. La vieille, qu'on savait riche, en eut quatre. C'étaient quatre gros garçons à la chair blonde, à la barbe blonde, aux yeux bleus, demeurés gras, malgré les fatigues qu'ils avaient endurées déjà, et bons enfants, bien qu'en pays conquis. Seuls chez cette femme âgée, ils se montrèrent pleins de prévenances pour elle, lui épargnant, autant qu'ils le pouvaient, des fatigues et des dépenses. On les voyait tous les quatre faire leur toilette autour du puits, le matin, en manches de chemise, mouillant à grande eau, dans le jour cru des neiges, leur chair blanche et rose d'hommes du Nord, tandis que la mère Sauvage allait et venait, préparant la soupe. Puis on les voyait nettoyer la cuisine, frotter les carreaux, casser du bois, éplucher les pommes de terre, laver le linge, accomplir toutes les besognes de la maison, comme quatre bons fils autour de leur mère.

Mais elle pensait sans cesse au sien, la vieille, à son grand maigre au nez crochu, aux yeux bruns, à la forte moustache qui faisait sur sa lèvre un bour-relet de poils noirs. Elle demandait chaque jour, à chacun des soldats installés à son foyer – Savez-vous où est parti le régiment français, vingt-troisième de marche? Mon garçon est dedans. Ils répondaient Non, bas su, bas savoir tu tout.)) o Et, comprenant sa peine et ses inquiétudes~ eux qui avaient des mères là-bas, il& lui rendaient mille petits soins. Elle tes aimait bien, d'ai!teurs, ses quatre enne-mis car les paysans n'ont guère les haines patrio-tiques cela n'appartient qu'aux classes supérieures. Les humbles, ceux qui paient le plus parce qu'ils sont pauvres et que toute charge nouvelle les accable, ceux qu'on tue par masses, qui forment la vraie chair à canon, parce qu'ils sont le nombre, ceux qui souffrent enfin le plus

cruellement des atroces misères de la guerre, parce qu'ils sont les plus faibles et les moins résistants, ne comprennent guère ces ardeurs belliqueuses, ce point d'honneur excitable et ces prétendues combinaisons politiques qui épuisent en six mois deux nations, la victorieuse comme la vaincue. On disait dans le pays, en parlant des Allemands de la mère. Sauvage En .v'ia quatre qu'ont trouvé leur gîte.

Or, un matin, comme la vieille femme était seule au logis, elle aperçut au loin dans la plaine un homme qui venait vers sa demeure. Bientôt elle le reconnut, c'était le piéton chargé de distribuer les lettres. Il lui remit un papier plié et elle tira de son étui les lunettes dont elle se servait pour coudre; puis elle lut « Madame Sauvage, la présente est pour vous porter une triste nouvelle. Votre garçon Victor a été tué hier par un boulet, qui l'a censément coupé en deux parts. J'étais tout près, vu que nous nous trou-vions côte à côte dans la compagnie et qu'il me parlait de vous pour vous prévenir au jour même s'il lui arrivait malheur.

« J'ai pris dans sa poche sa montre pour vous la reporter quand la guerre sera finie.

« Je vous salue amicalement.

((CËSALHE RIVOT,

« Soldat de 2e classe au 23° de marche.

La lettre était datée de trois semaines.

Elle ne pleurait point. Elle demeurait immobile, tellement saisie, hébétée, qu'elle ne souffrait même pas encore. Elle pensait « V'là Victor qu'est tué, maintenant. » Puis peu à peu les larmes montèrent à ses yeux, et la douleur envahit son cœur. Les idées

lui venaient une à une, affreuses, torturantes. Elle ne l'embrasserait plus, son enfant, son grand, plus jamais Les gendarmes avaient tué le père, les Prus-siens avaient tué le fils. Il avait été coupé en deux par un boulet. Et il lui semblait qu'elle voyait la chose, la chose horrible la tête tombant, les yeux ouverts, tandis qu'il mâchait le coin de sa grosse moustache, comme il faisait aux heures de colère. Qu'est-ce qu'on avait fait de son corps, après? Si seulement on lui avait rendu son enfant, comme on

LA MÈRE SAUVAGE M lui avait rendu son mari, avec sa balle au milieu du front?

Mais elle entendit un bruit de voix. C'étaient les Prussiens qui revenaient du village. Elle cacha bien vite la lettre dans sa poche et elle les reçut tranquillement avec sa figure ordinaire, ayant eu le temps de bien essuyer ses yeux.

Ils riaient tous les quatre, enchantés, car ils rap-portaient un beau lapin, volé sans doute, et ils fai-saient signe à la vieille qu'on allait manger quelque chose de bon.

Elle se mit tout de suite à la besogne pour prépa-rer le déjeu-ner; mais, quand il fallut tuer le lapin, le cœur lui manqua. Ce n'était pas le premier, pour-tant Un des soldats l'assomma d'un coup de poing derrière les oreilles.

Une fois la bête morte, elle fit sortir le corps rouge de la peau; mais la vue du sang qu'elle maniait, qui lui couvrait les mains, du sang tiède qu'elle sentait se refroidir et se coaguler, la faisait trembler de la tête aux pieds; et elle voyait toujours son grand coupé en deux, et tout rouge aussi, comme cet ani-mal encore palpitant.

Elle se mit à table avec ses Prussiens, mais elle ne put manger, pas même une bouchée. Ils dévorèrent le lapin sans s'occuper d'elle. Elle les regardait de côté, sans parler, mûrissant une idée, et le visage tellement impassible qu'ils ne s'aperçurent de rien. Tout à coup, elle demanda « Je ne sais seulement point vos noms, et v'ia un mois que nous sommes ensemble.)) Ils comprirent, non sans peine, ce qu'elle voulait, et dirent leurs noms. Cela ne lui suffisait pas; elle se les fit écrire sur un papier, avec l'adresse de leurs familles, et, reposant ses lunettes sur son grand nez, elle considéra cette écriture inconnue', puis elle plia la feuille et la mit dans sa poche, par dessus la lettre qui lui disait la mort de son fils. Quand le repas fut fini, elle dit aux hommes J'vas travailler pour vous.

Et elle se mit à monter du foin dans le grenier où ils couchaient.

Ils s'étonnèrent de cette besogne; elle leur expli-qua qu'ils auraient moins froid et ils l'aidèrent. Ils entassaient les bottes jusqu'au toit de paille; et ils se firent ainsi une sorte de grande chambre avec quatre murs de fourrage, chaude et parfumée, où ils dormi-raient à merveille.

Au diner, un d'eux s'mquiéta de voir que la mère Sauvage ne mangeait pas encore. Elle affirma qu'elle avait des crampes. Puis elle alluma un bon feu pour se chauffer, et les quatre Allemands montèrent dans leur logis par l'échelle qui leur servait tous les soirs. Dès que la trappe fut refermée, la vieille enleva l'échelle, puis rouvrit sans bruit la porte du dehors,

LA MÈRE SAUVAGE 91 et elle retourna chercher des bottes de paille dont elle emplit sa cuisine. Elle allait nu-pieds dans la

neige, si doucement qu'on n'entendait rien. De temps en temps elle écoutait les ronflements sonores et inégaux des quatre soldats endormis.

Quand elle jugea suffisants ses préparatifs, elle jeta dans le foyer une des bottes, et, lorsqu'elle fut enflammée, elle l'éparpilla sur les autres, puis elle ressortit et regarda.

Une clarté violente illumina en quelques secondes tout l'intérieur de la chaumière, puis ce fut un brasier effroyable, un gigantesque four ardent, dont la lueur jaillissait par l'étroite fenêtre et jetait sur la neige un éclatant rayon.

Puis un grand cri partit du sommet de la maison, puis ce fut une clameur de hurlements humains, d'appels déchirants d'angoisse et d'épouvante. Puis, la trappe s'étant écroulée à l'intérieur, un tourbillon de feu s'élança dans le grenier, perça le toit de paille, monta dans le ciel comme une immense flamme de torche; et toute la chaumière flamba.

On n'entendait plus rien dedans que le crépitement de l'incendie, le craquement des murs, l'écroulement des poutres. Le toit tout à coup s'effondra, et la carcasse ardente de la demeure lança dans l'air, au milieu d'un nuage de fumée, un grand panache d'étincelles.

La compagne, blanche, éclairée par le feu, luisait comme une nappe d'argent teintée de rouge.

Une cloche, au loin, se mit à sonner.

La vieille Sauvage restait debout, devant son logis détruit, armée de son fusil/celui du fils; de crainte qu'un des hommes

n'échappât. Quand elle vit que c'était fini, elle jeta son arme dans le brasier. Une détonation retentit.

Des gens arrivaient, des paysans, des Prussiens. On trouva la femme assise sur un tronc d'arbre, tranquille et satisfaite.

Un officier allemand, qui parlait le français comme un fils de France, lui demanda Où sont vos soldats?

Elle tendit son bras maigre vers l'amas rouge de l'incendie qui s'éteignait, et elle répondit d'une voix forte Là-dedans!

On se pressait autour d'elle. Le Prussien demanda: – Comment le feu a-t-il pris?

Elle prononça – C'est moi qui l'ai mis.

On ne la croyait pas, on pensait que le désastre l'avait soudain rendue folle. Alors, comme tout le monde l'entourait et l'écoutait, elle dit la chose d'un bout à l'autre, depuis l'arrivée de la lettre jusqu'au dernier cri des hommes flambés avec sa maison. Elle n'oublia pas un détail de ce qu'elle avait ressenti ni de ce qu'elle avait fait.

Quand elle eut fini, elle tira de sa poche deux papiers, et, pour les distinguer au~dernières~eurs du feu, elle ajusta encore ses lunettes, puis elle~pEO~nonça, montrant l'un « Ça, c'est la tent' de ~c~tor. » Montrant l'autre, elle ajouta, en désignant les ruines rouges d'un coup de tête « Ça, c'est leurs noms pour qu'on écrive chez eux.)) Elle tendit tran--

quillement la feuille blanche

à l'officier, qui la tenait par

les épaules, et elle reprit
Vous écrirez comment
c'est arrivé, et vous direz à
leurs parents que c'est moi
qui a fait ça, Victoire Simon,
la Sauvage N'oubliez pas.

L'officier criait des ordres
j,. en allemand. On la saisit,
on la jeta contre les murs
encore chauds de son logis.

Puis douze hommes se ran--
gèrent vivement en face
d'elle, à vingt mètres. Elle
ne bougeait point. Elle avait
compris; elle attendait.

Un ordre retentit, qu'une
longue détonation suivit aus-sitôt. Un coup attardé partit tout
seul après les autres.

La vieille ne tomba point. Elle s'affaissa comme si <)n lui eût
fauché les jambes.

L'officier prussien s'approcha. Elle était presque coupée en deux, et dans sa main crispée elle tenait sa lettre baignée de sang.

Mon ami Serval ajouta C'est par représailles que les Allemands ont détruit le château du pays, qui m'appartenait. Moi, je pensais aux mères des quatre doux garçons brûlés là-dedans et à l'héroïsme atroce de cette .autre mère, fusillée contre ce mur.

Et je ramassai une petite pierre, encore noircie par le feu.

A CHEVAL '----J ES pauvres gens vivaient péniblement des petits appointements du mari. Deux enfants étaient nés depuis leur mariage, et la gêne première était devenue une de ces misères humbles, voilées, honteuses, une misère de famille noble qui veut tenir son rang quand même.

Hector de Gribelin avait été élevé en province, dans le manoir paternel, par un vieil abbé précepteur. On n'était pas riche, mais on vivait en gardant les apparences.

Puis, à vingt ans, on lui avait cherché une position, et il était entré, commis à quinze cents francs, au Ministère de la Marine. Il avait échoué sur cet écueil! comme tous ceux qui ne sont point préparés de bonne heure au rude combat de la vie, tous ceux qui voient l'existence à travers un nuage, qui ignorent les moyens et les résistances, en qui on n'a pas développé dès l'enfance des aptitudes spéciales, des facultés particulières, une âpre énergie à la lutte, tous ceux à qui on n'a pas remis une arme ou un outil dans la main.

Ses trois premières années de bureau furent horribles.

Il avait retrouvé quelques amis de sa famille, vieilles gens atardés et peu fortunés aussi, qui vivaient dans les rues nobles, les

tristes rues du fau-bourg Saint-Germain; et il s'était fait un cercle de connaissances.

Étrangers à la vie moderne, humbles et fiers, ces aristocrates nécessiteux habitaient les étages élevés de maisons endormies. Du Haut en bas de ces de-meures, les locataires étaient titrés; mais l'argent semblait rare au premier comme au sixième.

Les éternels préjugés, la préoccupation du rang, le souci de ne pas déchoir, hantaient ces familles autrefois brillantes, et ruinées par l'inaction des hommes. Hector de Gribelin rencontra dans ce monde une jeune fille noble et pauvre comme lui, et l'épousa.

A CHEVAL L 103 Ils eurent deux enfants en quatre ans.

Pendant quatre années encore, ce ménage, harcelé par la misère, ne connut d'autres distractions que la promenade aux Champs-Élysées, le dimanche, et quelques soirées au théâtre, une ou deux par hiver, grâce à des billets de faveur offerts par un col-lègue.

Mais voilà que, vers le printemps, un travail supplémentaire fut confié à l'employé par son chef; et il reçut une gratification extraordinaire de trois cents francs.

En rapportant cet argent, il dit à sa femme « Ma chère Henriette, il faut nous offrir quelque chose, par, exemple une partie de plaisir pour les enfants.)) Et après une longue discussion, il fut décidé qu'on irait déjeuner à la campagne.

'.< Ma foi, s'écria Hector, une fois n'est pas cou-tume nous louerons un brëack pour toi, les petits et la bonne, et moi je prendrai un cheval au manège. Cela me fera du bien.)) Et pendant toute la semaine on ne parla que de l'excursion projetée.

Chaque soir, en rentrant du bureau, Hector sai-sissait son fils aîné, le plaçait à califourchon sur sa jambe, et, en le faisant sauter de toute sa force, il lui disait

<(Voilà comment il galopera, papa, dimanche pro-chain, à la promenade.))

Et le gamin, tout le jour, enfourchait les chaises et les tramait autour de la salle en criant

« C'est papa à dada.)) Et la bonne elle-même regardait monsieur d'un œil émerveillé, en songeant qu'il accompagnerait la voiture à cheval; et pendant tous les repas elle l'écoutait parler d'équitation, raconter ses exploits de jadis, chez son père. Oh! il avait été à bonne école, et, une fois la bête entre ses jambes, il ne craignait rien, mais rien!

Il répétait à sa femme en se frottant les mains « Si on pouvait me donner un animal un peu difficile, je serais enchanté. Tu verras comme je monte; et si tu veux, nous reviendrons par les Champs-Élysées au moment du retour du Bois.

Comme nous ferons bonne figure, je ne serais pas fâché de rencontrer quelqu'un du Ministère. Il n'en faut pas plus pour se faire respecter des chefs.)) Au jour dit, la voiture et le cheval arrivèrent en même temps devant la porte. Il descendit aussitôt, pour examiner sa monture. Il avait fait coudre des sous-pieds à son pantalon, et manœuvrait une cra-vache achetée la veille.

Il leva et palpa, l'une après l'autre, les quatre jambes de la bête, tâta le cou, les côtes, les jarrets,

A CHEVAL jo:i

<4 éprouva du doigt les reins, ouvrit la bouche, examina les dents, déclara son âge, et, comme toute la famille descendait, il fit une sorte de petit cours théorique et pratique sur le cheval en général et en particulier sur celui-là, qu'il reconnaissait excellent.

Quand tout le monde fut bien placé dans la voi-ture, il vérifia les sangles de la selle; puis, s'enlevant sur un étrier, retomba sur l'animal, qui se mit à danser sous la charge et faillit désarçon-ner son cavalier.

Hector, ému, tâchait de le calmer « Allons, tout beau, mon ami, tout beau.)) Puis, quand le porteur eut repris sa tranquillité et le porté son aplomb, celui-ci demanda « Est-on prêt?)) Toutes les voix répondirent ((Oui.)) »

Alors, il commanda « En route »

Et la cavalcade s'éloigna. Tous les regards étaient tendus sur lui. Il trotta à l'anglaise en exagérant les ressauts. A peine était-il retombé sur la selle qu'il rebondissait comme pour monter dans l'espace. Souvent il semblait prêt à s'abattre sur la cri-nière; et il tenait ses yeux fixes devant lui, ayant la figure crispée et les joues pâles. Sa femme, gardant sur ses genoux un des enfants, et la bonne qui portait l'autre, répétaient sans cesse « Regardez papa, regardez papa)) Et les deux gamins, grisés par le mouvement, la joie et l'air vif, poussaient des cris aigus. Le cheval, effrayé par ces clameurs, finit par prendre le galop, et, pendant que le cavalier s'efforçait de l'arrêter, le chapeau roula par terre. H fallut que le cocher descendît de son siège pour ramasser cette coiffure, et, quand Hector l'eut reçue de ses mains, il s'adressa de loin à sa femme « Empêche donc les enfants de crier comme ça, tu me ferais emporter! »

On déjeuna sur l'herbe, dans le bois du Vésinet, avec les provisions déposées dans les coffres. Bien que le cocher prit soin des trois chevaux, Hector à tout moment se levait pour aller voir si le sien ne manquait de rien; et il le caressait sur le cou, lui faisant manger du pain, des gâteaux, du sucre.

Il déclara

A CHEVAL 107 « C'est un rude trotteur. Il m'a même un peu secoué dans les premiers moments; mais tu as vu que je m'y suis vite remis; il a reconnu son maître; il ne bougera plus maintenant.)) Comme il avait été décidé, on revint par les Champs-Élysées.

La vaste avenue fourmillait de voitures. Et, sur les côtés, les promeneurs étaient si nombreux qu'on eût dit deux longs rubans noirs se déroulant, depuis l'Arc de Triomphe jusqu'à la place de la Concorde. Une averse de soleil tombait sur tout ce monde, faisait étinceler le vernis des calèches, l'acier des harnais, les poignées des portières.

Une fojie de mouvement, une ivresse de vie sem-blait agiter cette foule de gens, d'équipages et de bêtes. Et l'Obélisque, là-bas, se dressait dans une buée d'or.

Le cheval d'Hector, dès qu'il eut dépassé l'Arc de Triomphe, fut saisi soudain d'une ardeur nouvelle, et il filait à travers les roues, au grand trot, vers l'écurie, malgré toutes les tentatives d'apaisement de son cavalier.

La voiture était loin maintenant, loin derrière; et voilà qu'en face du Palais de l'Industrie, l'animal se voyant du champ, tourna à droite et prit le galop. Une vieille femme en tablier traversait la

chaussée d'un pas tranquille; elle se trouvait juste sur le chemin d'Hector, qui arrivait à fond de train. Im-puissant à maîtriser sa bête, il se mit à crier de toute sa force « Holà! hé! holà! là-bas!)) Elle était sourde peut-être, car elle continua paisi-blement sa route jusqu'au moment où, heurtée par le poitrail du cheval lancé comme une locomotive, elle alla rouler dix pas plus loin, les jupes en l'air, après trois culbutes sur la tête.

Des voix criaient « Arrêtez-le)) Hector, éperdu, se cramponnait à la crinière en hurlant « Au secours)) Une secousse terrible le fit passer comme une balle par-dessus les oreilles de son coursier et tomber dans les bras d'un sergent de ville qui venait de se jeter à sa rencontre.

En une seconde, un groupe furieux, gesticulant, vociférant, se forma autour de lui. Un vieux mon-sieur surtout, un vieux monsieur portant une grande décoration ronde et de grandes moustaches blanches, semblait exaspéré. Il répétait « Sacrebleu, quand on est maladroît comme ça, on reste chez soi.. On ne vient pas tuer les gens dans la rue quand on ne sait pas conduire un cheval. » Mais quatre hommes, portant la vieille, appa--

A CHEVAL 109 rurent. Elle semblait morte, avec sa figure jaune et son bonnet de travers, tout gris de poussière. « Portez cette femme chez un pharmacien, com-manda le vieux monsieur, et allons chez le commis-saire de police.)) Hector, entre les deux agents, se mit en route. Un troisième tenait son cheval. Une foule- suivait; et soudain le break parut. Sa femme s'élança, la bonne perdait la tête, les marmots piaillaient. Il expliqua qu'il allait rentrer, qu'il avait renversé une femme, que ce n'était rien. Et sa famille, affolée, s'éloigna. Chez le commissaire, l'explication fut courte. Il donna son nom, Hector de Gribelin, attaché au mi-

nis-tère de la marine; et on attendit des nouvelles de la blessée. Un agent envoyé aux renseignements revint. Elle avait repris connaissance, mais elle souffrait effroyablement en dedans, disait-elle. C'était une femme de ménage, âgée de soixante-cinq ans, et dénommée Mme Simon.

Quand il sut qu'elle n'était pas morte, Hector reprit espoir et promit de subvenir aux frais de sa guérison. Puis il courut chez le pharmacien.

Une cohue stationnait devant la porte; la bonne femme, affaissée dans un fauteuil, geignait, les mains inertes, la face abrutée. Deux médecins l'examinaient encore. Aucun membre n'était cassé, mais on craignait une lésion interne. HO CONTESS CHOISIS Hector lui parla « Souffrez-vous beaucoup?

— Oh! oui.

Où ça? »

C'est comme un feu que j'aurais dans les estomacs.

Un médecin s'approcha « C'est vous, monsieur, qui êtes l'auteur de l'accident ?

— Oui, monsieur.

— 11 faudrait envoyer cette femme dans une maison de santé; j'en connais une où on la recevrait à six francs par jour. Voulez-vous que je m'en charge?)) Hector, ravi, remercia et rentra chez lui soulagé. Sa femme l'attendait dans les larmes, il l'apaisa. Ce n'est rien, cette dame Simon va déjà mieux, dans trois jours, il n'y paraîtra plus je l'ai envoyée dans une maison de santé; ce n'est rien.

Ce n'est rien!

En sortant de son bureau, le lendemain, il alla prendre des nouvelles de Mme Simon. Il la trouva en train de manger un bouillon gras d'un air satisfait. « Eh bien?)) dit-il.

Elle répondit « Oh mon pauv' monsieur, ça n'change pas. Je me sens quasiment anéantie. N'y a pas de mieux. »

A CHEVAL 111 Le médecin déclara qu'il fallait attendre, une complication pouvant survenir.

Il attendit trois jours, puis il revint. La vieille femme, le teint clair, l'œil limpide, se mit à geindre en l'apercevant.

« Je n' peux pu r'muer, mon pauv' monsieur; je n' peux pu. J'en ai pour jusqu'à la fin de mes jours. » Un frisson courut dans les os d'Hector. Il demanda le médecin. Le médecin leva les bras « Que voulez-vous, monsieur, je ne sais pas, moi. Elle hurle quand on essaie de la soulever. On ne peut même changer de place son fauteuil sans lui faire pousser des cris déchirants. Je dois croire ce qu'elle me dit, monsieur; je ne suis pas dedans. Tant que je ne l'aurai pas vue marcher, je n'ai pas le droit de supposer un mensonge de sa part.)) La vieille écoutait, immobile, l'œil sournois. Huit jours se passèrent; puis quinze, puis un mois. Mme Simon ne quittait pas son fauteuil. Elle mangeait du matin au soir, engraisait, causait gaie-ment avec les autres malades, semblait accoutumée à l'immobilité comme si c'eût été le repos bien gagné par ses cinquante ans d'escaliers montés et des-cendus, de matelas retournés, de charbon porté d'étage en étage, de coups de balai et de coups de brosse.

Hector, éperdu, venait chaque jour; chaque jour il la trouvait tranquille et sereine, et déclarant

« Je n' peux pu remuer, mon pauv' monsieur, je n' peux pu. »

Chaque soir, Mme de Gribelin demandait, dévorée d'angoisses

« Et Mme Simon?))

Et, chaque fois, il répondait avec un abattement désespéré

« Rien de changé, absolument rien! ».

On,renvôya la bonne, dont les gages devenaient trop lourds. On économisa davantage encore; la gratification tout entière y passa.

Alors Hector assembla quatre grands médecins qui se réunirent autour de la vieille. Elle se laissa examiner, tâter, palper, en les guettant d'un œil malin.

« Il faut la faire marcher, dit l'un.))

Elle s'écria

« Je n' peux pu, mes bons messieurs, je n' peux pu! »

Alors ils l'empoignèrent, la soulevèrent, la traî-nèrent quelques pas; mais elle leur échappa des mains et s'écroula sur le plancher en poussant des clameurs si épouvantables qu'ils la reportèrent sur son siège avec des précautions infinies.

Ils émirent une opinion discrète, concluant.cepen-dant à l'impossibilité du travail.

A CHEVAL ii3 Et, quand Hector apporta cette nouvelle à sa femme, elle se laissa choir sur une chaise en balbu-tiant « Il vau-

drait encore mieux la prendre ici, ça nous coûterait moins cher.)) Il bondit « Ici, chez nous, y penses-tu?)) Mais elle répondit, résignée à tout maintenant, et avec des larmes dans les yeux « Que veux-tu, mon ami, ce n'est pas ma faute!)) brute prétentieuse sous des dehors comiques et chamarrés, comme elles dissimulent leurs grosses mains rouges sous des gants de soie écrue.

PIERROT

A .N~'y ~o!<o~.

A DAME Lefèvre était une

dame de campagne, une

veuve, une de ces demi--

paysannes à rubans et à

chapeaux falbalas, de ces

personnes qui parlent avec

des cuirs, prennent en pu--

blic des airs grandioses,

et cachent une âme de il6 CONTES CHOISIS Elle avait pour servante une brave campagnarde toute simple, nommée Rose.

Les deux femmes habitaient une petite maison à volets verts, le long d'une route, en Normandie, au centre du pays de Caux.

Comme elles possédaient, devant l'habitation, un étroit jardin, elles cultivaient quelques légumes. Or, une nuit, on leur vola une douzaine d'oignons. Dès que Rose s'aperçut du larcin, elle courut prévenir madame, qui descendit en jupe de laine. Ce fut une désolation et une terreur. On avait volé, volé Mme Lefèvre Donc, on volait dans le pays, puis on pouvait revenir.

Et les deux femmes effarées contemplaient les traces de pas, bavardaient, supposaient des choses «Tenez, ils ont passé par là. Ils ont mis leurs pieds sur le mur; ils ont sauté dans la plate-bande.)) Et elles s'épouvantaient pour l'avenir. Comment dormir tranquilles maintenant!

Le bruit du vol se répandit. Les voisins arrivèrent, constatèrent, discutèrent à leur tour; et les deux femmes expliquaient à chaque nouveau-venu leurs observations et leurs idées.

Un fermier d'à côté leur offrit ce conseil « Vous devriez'avoir un chien.)) »

C'était vrai, cela; elles devraient avoir un chien, quand ce ne, serait que pour donner l'éveil. Pas un

PIERROT it7 gros chien, Seigneur! Que feraient-elles d'un gros chien! H les ruinerait en nourriture. Mais un petit chien (en Normandie, on prononce ~M), un petit freluquet de quin qui jappe.

Dés que tout le monde fut parti, Mme Lefèvre dis-cuta longtemps cette idée de chien. Elle faisait, après réflexion, mille objections, terrifiée par l'image d'une jatte pleine de pâtée; car elle était de cette race par-cimonieuse de dames cam-pagnardes qui portent tou-jours des centimes dans leur poche pour faire l'au-

même ostensiblement aux pauvres des chemins, et donner aux quêtes du di-manche.

Rose, qui aimait les bêtes, apporta ses raisons et les défendit avec astuce. Donc il fut décidé qu'on aurait un chien, un tout petit chien.

On se mit à sa recherche, mais on n'en trouvait que des grands, des avaleurs de soupe à faire frémir. L'épicier de Rolleville en avait bien un, un tout petit; mais il exigeait qu'on le lui payât deux francs, pour couvrir ses frais d'élevage. M^oLefèvre déclara tt8 CONTES CHOISIS qu'elle voulait bien nourrir un « quin mais qu'elle n'en achèterait pas.

Or, le boulanger, qui savait les événements, apporta, un matin, dans sa voiture, un étrange petit animal tout jaune, presque sans pattes, avec un corps de crocodile, une tête de renard et une queue en trompette, un vrai panache, grand comme tout le reste de sa personne. Un client cherchait à s'en

défaire. Mme Lefèvre trouva

fort beau ce roquet immonde,

qui ne coûtait rien. Rose l'em--

brassa, puis demanda com--

ment on le nommait. Le bou--

langer répondit <(Pierrot.))

H fut installé dans une

vieille caisse à savon et on lui offrit d'abord de l'eau à boire. Il but. On lui pré-senta ensuite un morceau de pain. Il mangea.

Mme Lefèvre, inquiète, eut une idée « Quand il sera bien accoutumé à la maison, on le laissera libre..

Il trouvera à manger en rôdant par le pays.)) On le laissa libre, en effet, ce qui ne l'empêcha point d'être au'amé. Il ne jappait d'ailleurs que pour réclamer sa pitance; mais, dans ce cas, il jappait avec acharnement.

Tout le monde pouvait entrer dans le jardin.

PIERROT n'j Pierrot allait caresser chaque nouveau-venu, et demeurait absolument muet.

Mme Lefèvre cependant s'était accoutumée à cette bête. Elle en arrivait même à l'aimer, et à lui donner de sa main, de temps en temps, des bouchées de pain trempé dans la sauce de son fricot.

Mais elle n'avait nullement songé à l'impôt, et quand on lui réclama huit francs, huit francs, madame! pour ce freluquet de ~M~ qui ne jap-pait seulement point, elle faillit s'évanouir de saisissement.

Il fut immédiatement décidé qu'on se débarrasse-rait de Pierrot. Personne n'en voulut. Tous les habitants le refusèrent à dix lieues aux environs. Alors J20 CONTES C!FOIS!S S on se résolut, faute d'autre moyen, à lui faire « piquer du mas »).

« Piquer du mas »), c'est « manger de la marne ». On fait piquer du mas à tous les chiens dont on veut se débarrasser.

Au milieu d'une vaste plaine, on aperçoit une espèce de hutte, ou plutôt un tout petit toit de chaume, posé sur le sol. C'est l'entrée de la mar-nière. Un grand puits tout droit s'enfonce jusqu'à

vingt mètres sous terre, pour aboutir à une série de longues galeries de mines.

On descend une fois par an dans cette carrière, à l'époque où l'on marne les terres. Tout le reste du temps, elle sert de cimetière aux chiens condamnés; et souvent, quand on passe auprès de l'orifice, des hurlements plaintifs, des aboiements furieux ou désespérés, des appels lamentables montent jusqu'à vous.

Les chiens des chasseurs et des bergers s'enfuient avec épouvante des abords de ce trou gémissant; et quand on se penche au-dessus, il sort de là une abominable odeur de pourriture.

Des drames affreux s'y accomplissent dans l'ombre. Quand une bête agonise depuis dix à douze jours dans le fond, nourrie par les restes immondes de ses devanciers, un nouvel animal, plus gros, plus vigoureux certainement, est précipité tout à coup. Ils

PIERROT i2) sont là, seuls, assés, les yeux luisants. Ils se guettent, se suivent, hésitent, anxieux. Mais la faim les presse ils s'attaquent, luttent longtemps, acharnés et le plus fort mange le plus faible, le dévore vivant.

Quand il fut décidé qu'on ferait « piquer du mas » à Pierrot, on s'enquit d'un exécuteur. Le cantonnier qui binait la route demanda dix sous pour la course. Cela parut follement exagéré à Mme Lefèvre. Le goujat du voisin se contentait de cinq sous; c'était trop encore; et, Rose ayant fait observer qu'il valait mieux qu'elles le portassent elles-mêmes, parce qu'ainsi il ne serait pas brutalisé en route et averti de son sort, il fut résolu qu'elles iraient toutes les deux, à la nuit tombante. On lui offrit, ce soir-là, une bonne soupe avec un doigt de beurre. Il l'avalait jusqu'à la der-

nière goutte; et, comme il remuait la queue de contentement, Rose le prit dans son tablier. Elles allaient à grands pas, comme des marau-deuses, à travers la plaine. Bientôt elles aperçurent la marnière et, l'atteignirent; Mme Lefèvre se pencha pour écouter si aucune bête ne gémissait. – Non, il n'y en avait pas; Pierrot serait seul. Alors Rose, qui pleurait, l'embrassa, puis le lança dans le trou; et elles se penchèrent toutes deux, l'oreille tendue.

Elles entendirent d'abord un bruit sourd; puis la plainte aiguë, déchirante, d'une bête blessée, puis une succession de petits cris de douleur, puis des appels désespérés, des supplications de chien qui implorait, la tête levée vers l'ouverture.

Il jappait, oh! il jappait!

Elles furent saisies de remords, d'épouvante, d'une peur folle et inexplicable; et elles se sauvèrent en courant. Et, comme Rose allait plus vite, Mme Lefèvre criait: « Attendez-moi, Rose, attendez-moi! » Leur nuit fut hantée de cauchemars épouvantables.

Mme Lefèvre rêva qu'elle s'asseyait à table pour manger la soupe, mais, quand elle découvrait la soupière, Pierrot était dedans. Il s'élançait et la mordait au nez.

Elle se réveilla et crut l'entendre japper encore. Elle écouta; elle s'était trompée.

Elle s'endormit de nouveau et se trouva sur une grande route, une route interminable, qu'elle suivait. Tout à coup, au milieu du chemin, elle aperçut un panier, un grand panier de fermier, abandonné; et ce panier lui faisait peur.

Elle finissait cependant par l'ouvrir, et Pierrot, blotti dedans, lui saisissait la main, ne la lâchait plus; et elle se sauvait éperdue,

portant ainsi au

PIERROT .j2g bout du bras le chien suspendu, la gueule serrée.

Au petit jour, e!!e leva, presque folle, et courut à la marnière.

Il jappait; il jappait encore, il avait jappé toute la nuit. Elle se mit à sangloter et l'appela avec mille petits noms caressants. Il répondit avec toutes les inflexions tendres de sa voix de chien.

Alors elle voulut le revoir, se promettant de le rendre heureux jus-qu'à samort.

Elle courut chez le puisatier chargé de l'ex-traction de la marne, et elle lui raconta son cas. L'homme écoutait sans rien dire.

Quand elle eut uni, it prononça « Vous voulez votre quin? Ce sera quatre francs. »

Elle eut un sursaut; toute sa douleur s'envola du coup.

« Quatre francs! vous vous en feriez mourir!

quatre francs!)) »

H répondit « Vous croyez que j'vas apporter mes cordes, mes manivelles, et monter tout ça, et m'en aller là-bas avec mon garçon et m'faire mordre encore par votre maudit quin, pour l' plaisir de vous le r'donner? Fallait pas l' jeter.))- Elle s'en alla, indignée. Quatre francs!

Aussitôt rentrée, elle appela Rose et lui dit les prétentions du puisatier. Rose, toujours résignée, répétait « Quatre francs c'est de l'argent, Madame. »

Puis, elle ajouta « Si on lui jetait à manger, à ce pauvre qu'in, pour qu'il ne meure pas comme ça? » Mme Lefèvre approuva, toute joyeuse; et les voilà reparties, avec un gros morceau de pain beurré. Elles le coupèrent par bouchées qu'elles lançaient l'une après l'autre, parlant tour à tour à Pierrot. Et sitôt que le chien avait achevé un morceau, il jap-pait pour réclamer le suivant.

Elles revinrent le soir, puis le lendemain, tous les jours. Mais elles ne faisaient plus qu'un voyage. Or, un matin, au moment de laisser tomber la première bouchée, elles entendirent tout à coup un aboiement formidable dans le puits. Ils étaient deux! On avait précipité un autre chien, un gros!

Rose cria « Pierrot! » Et Pierrot jappa, jappa. Alors on se mit à jeter la nourriture; mais, chaque fois elles distinguaient parfaitement une bousculade terrible, puis les cris plaintifs de Pierrot mordu

PIERROT 125 par son compagnon, qui mangeait tout, étant le plus fort.

EUs avaient beau spécifier « C'est pour toi, Pierrot!)) Pierrot, évidemment, n'avait rien. Les deux femmes, interdites, se regardaient; et Mme Lefèvre prononça d'un ton aigre « Je ne peux pourtant pas nourrir tous les chiens qu'on jettera là-dedans. Il faut y renoncer.)) Et, suffoquée à l'idée de tous ces chiens vivant à ses dépens, elle s'en alla, emportant même ce qui restait du pain qu'elle se mit à manger en marchant. Rose la suivit en s'es-suyant les yeux du coin de son tablier bleu.

A JS<Mvy Alis.

charrue qui fait en même temps monter l'épaule gauche et dévier la taille, par le fauchage des blés qui fait écarter les genoux

UR toutes les routes autour de
Goderville, les paysans et leurs
femmes s'en venaient vers le
bourg; car c'était jour de
marché. Les mâles allaient, à
pas tranquilles, tout le corps
en avant à chaque mouve-
ment de leurs longues jambes
torses, déformées par les rudes

travaux, par la pesée sur la pour prendre un aplomb solide, par toutes les besognes lentes et pénibles de la campagne. Leur blouse bleue, empesée, brillante, comme vernie, ornée au col et aux poignets d'un petit dessin de fil blanc, gontlée autour de leur torse osseux, semblait un, ballon prêt à s'envoler, d'où sortaient une tête, deux bras et deux pieds.

Les uns tiraient au bout d'une corde une vache, un veau. Et leurs femmes, derrière l'animal, lui fouettaient les reins d'une branche encore garnie de feuilles, pour hâter sa marche. Elles portaient au bras de larges paniers d'où sortaient des têtes de poulets par-ci, des têtes de canards par-là. Et elles marchaient d'un pas plus court et plus vif que leurs hommes, la taille sèche, droite et drapée dans un petit châle étriqué, épingle sur leur poi-

trine plate, la tête enveloppée d'un linge blanc collé sur les cheveux et surmontée d'un bonnet.

Puis, un char à bancs passait, au trot saccadé d'un bidet, secouant étrangement deux hommes assis côte à côte et une femme dans le fond du véhicule, -dont elle tenait le bord pour atténuer les durs cahots. Sur la place de Goderville, c'était une foule, une cohue d'humains et de bêtes mélangés. Les cornes des bœufs, les hauts chapeaux à longs poils des pay-sans riches et les coiffes des paysannes émergeaient à la surface de l'assemblée. Et les voix criardes, aiguës, glapissantes, formaient une clameur continue et sauvage que dominait parfois un grand éclat poussé par la robuste poitrine d'un campagnard en gaité, ou le long meuglement d'une vache attachée au mur d'une maison.

Tout cela sentait rétable, le lait et le fumier, le foin et la sueur, dégageait cette saveur aigre, affreuse, humaine et bestiale, particulière aux gens des champs.

Maître Hauchecorne, de Bréauté, venait d'arriver à Goderville, et il se dirigeait vers la place, quand il aperçut par terre un petit bout de ficelle. Maître Hauchecorne, économe en vrai Normand, pensa que tout était bon à ramasser qui peut servir; et il se baissa péniblement, car il souffrait de rhumatismes. Il prit, par terre, le morceau de corde mince, et il se disposait à le rouler avec soin, quand il remarqua sur le seuil de sa porte, maître Malandain, le bour-relier, qui le regardait. Ils avaient eu des affaires ensemble au sujet d'un licol, autrefois, et ils étaient restés fâchés, étant rancuniers tous deux. Maître Hauchecorne fut pris d'une sorte de honte d'être vu ainsi, par son ennemi, cherchant dans la crotte un bout de ficelle. Il cacha brusquement sa trouvaille sous sa blouse, puis dans la poche de sa culotte; puis il fit semblant de

chercher encore par terre quelque chose qu'il ne trouvait point, et il s'en alla 130 CONTES CHOtSIS vers le marché, la tête en avant, courbé en deux par ses douleurs.

Il se perdit aussitôt dans la foute criarde et lente,

>0. "l_L - _uu

agitée parler interminables

marchandages.

Les paysans tâtaient les

vaches, s'en: allaient, re--

venaient, perplexes, tou--

jours dans la crainte d'être

mis dedans, n'osant jamais

se décider, épiant l'œil du

vendeur, cherchant sans

fin à découvrir la ruse de

l'homme et le défaut de la

bête.

Les femmes, ayant posé

à leurs pieds leurs grands

paniers, en, avaient tiré

leurs volailles qui gisaient

par terre, liées par les
pattes, l'œitenaré, ia crête
écartate.

Elles écoutaient les propositions, maintenaient leurs prix, l'air sec, le visage impassible, ou bien tout à coup, se décidant au rabais proposé, criaient au client qui s'éloignait lentement – C'est dit, ma~ Anthime. J' voj~s l'donne.

LA FICELLE t3t Puis, peu à peu, la place se dépeupla, et F~M~M~ sonnant midi, ceux qui demeuraient trop loin se répandirent dans les auberges.

Chez Jourdain, la grande salle était pleine de mangeurs, comme la vaste cour était pleine de véhi-cules de toute race, charrettes, cabriolets, chars à bancs, tilburys, carrioles innombrables, jaunes de crotte, déformées, rapiécées, levant au ciel, comme deux bras, leurs, brancards, ou bien le nez par terre et le derrière en l'air.

Tout contre les dîneurs attablés, l'immense che-minée, pleine de flamme claire, jetait une chaleur vive dans le dos de la rangée de droite. Trois bro-ches tournaient, chargées de poulets; de pigeons et de gigots et une délectable odeur de viande rôtie et de jus ruisselant sur la peau rissolée, s'envolait de l'âtre, allumaiUes gaietés, mouillait les bouches. Toute l'aristocratie de la charrue mangeait la, chez maït' Jourdain, aubergiste et maquignon, un .malin qui avait desecus.

Les plats passaient, se vidaient comme les brocs de cidre jaune. Chacun racontait ses affaires, ses achats et ses ventes. On

prenait des nouvelles des récoltes. Le temps était bon pour les verts, mais un peu mucre pour les blés.

Tout à coup, le tambour roula, :dans la cour, devant la thaison. Tout le monde aussitôt fut debout, sauf quelques indifférents, et on courut à la porte, aux fenêtres, la bouche encore pleine et la serviette à la main.

Après qu'il eut terminé son roulement, le crieur public lança d'une voix saccadée, scandant ses phrases à contre-temps – Il est fait assavoir aux habitants de Goderville, et en général à toutes les personnes présentes au marché, qu'il a été perdu ce matin, sur la route de Beuzeville, entre neuf heures et dix heures, un portefeuille en cuir noir, contenant cinq cents francs et des papiers d'affaires. On est prié de le rapporter à la mairie, incontinent, ou chez maître Fortuné Houibrèque, de Manneville. Il y aura vingt francs de récompense.

Puis l'homme s'en alla.

On entendit encore une fois au loin les battements sourds de l'instrument et la voix affaiblie du crieur.

Alors on se mit à parler de cet événement, en énumérant les chances qu'avait maître Houibrèque de retrouver ou de ne pas retrouver son portefeuille. Et le repas s'acheva.

On finissait le café, quand le brigadier de gendarmerie parut sur le seuil.

Il demanda – Maître Hauchecorne, de Bréauté, est-il ici? Le tambour roula devant la maison

fPaseiM.) Maître Hauchecorne, assis à l'autre bout de la table, répondit –Mev'tà.

Et le brigadier reprit Maître Hauchecorne, voulez-vous avoir la com-plaisance de m'accompagner à la mairie. M. le maire voudrait vous parler.

Le paysan, surpris, inquiet, avala d'un coup son petit verre, se leva et, plus courbé encore que le matin, car les premiers pas après chaque repos étaient particulièrement difficiles, il se mit en route en répétant Me v'là, me v'là.

Et il suivit le brigadier.

Le maire l'attendait, assis dans un fauteuil. C'était le notaire de l'endroit, homme gros, grave, à phrases pompeuses.

Maître Hauchecorne, dit-il, on vous a vu ce matin, ramasser, sur la route de BeuzeviHe, le por-tefeuille perdu par maître Houtbréque, de ManneviHe. Le campagnard, interdit, regardait le maire, apeuré déjà par. ce soupçon qui pesait sur lui, sans qu'il comprît pourquoi.

– Me, me, j'ai ramassé çu portefeuille?

– Oui, vous-même.

– Parole d'honneur, je n'en ai. seulement point eu connaissance. j34 CONTES CHIOISIS S On vous a vu.

On m'a vu, mé? Qui ça qui m'a: vu?

M. Malandain, le bourrelier. 1 Alors le vieux se rappela; comprit et, rougissant de colère – Ah i m'a vu, eu manant! t m'a vu ramasser c'te ficelle-là, tenez, m'sieu le maire.

Et, fouillant au fond de sa poche, il en retira le petit bout de corde. ` Mais le maire, incrédule, remuait la tête.

Vous ne me ferez pas accroire, maître Hauche-corne, que M. Malandain, qui est un homme digne de foi, a pris ce fil pour un portefeuille.

Le paysan, furieux, leva la main, cracha de côté pour attester son honneur, répétant C'est pourtant la vérité du bon Dieu, la sainte vérité, m'sieu le maire. Là, sur mon âme et mon salut, je l' répète.

Le maire reprit:

Après avoir ramassé l'objet, vous avez même encore cherché longtemps dans là boue, si quelque pièce de monnaie ne s'en était pas échappée.

Le bonhomme suffoquait d'indignation et de peur. – Si on peut dire! si on peut dire. des men-teries comme ça pour dénaturer un honnête homme Sion_peutdif& Il eut beau protester, on ne le crut pas.

LA FICELLE 13:i Il fut confronté avec M. Malandain, qui répéta et soutint son affirmation. Ils s'injurièrent une heure durant. On fouilla, sur sa demande, maître Hauche-corne. On ne trouva rien sur lui.

Enfin, le maire, fort perplexe, le renvoya, en le prévenant qu'il allait .aviser le parquet et demander des ordres.

La nouvelle s'était répandue. A sa sortie de la mairie, le vieux fut entouré, interrogé avec une curiosité sérieuse ou goguenarde,

mais où n'entrait aucune indignation. Et il se mit à raconter l'histoire de la ficelle. Oa ne le crut pas. On riait.

Il allait, arrêté par tous, arrêtant ses connais-sances, recommençant sans fin son récit et ses pro-testations, montrant ses poches retournées, pour prouver qu'il n'avait rien.

On lui disait – Vieux malin, va Et il se fâchait, s'exaspérant, enfiévré, désolé de n'être pas cru, ne sachant que faire, et contant tou-jours son histoire.

La nuit vint. Il fallait partir. Il se mit eh route avec trois voisins à qui il montra la place où il, avait t ramassé le bout de corde et tout le long du chemin il parla de son aventure.

Le soir, il fit une tournée dans le village de Bréauté, afin de la dire à-tout Je monder

Il ne rencontra que des incrédules.

Il en fut malade toute la nuit.

Le lendemain, vers une heure de l'après-midi, Mari us Pau-melle, valet de ferme de maître Breton, cultivateur à Ymauville, rendait le portefeuille et son contenu à maître Houtbréque, de Manneville.

Cet homme prétendait avoir, en effet, trouvé l'objet sur la route; mais, ne sachant pas lire, il l'avait rap-porté à la maison et donné à son patron.

La nouvelle se répandit aux environs. Maître Hau-checorne en fut informé. Il se mit aussitôt en tournée et commença à narrer son histoire complétée du dé-nouement. Il triomphait. – Ç' qui m' faisait deuil, disait-il, c'est point tant la chose, comprenez-

vous; mais c'est la menterie. Y a rien qui vous nuit comme d'être en réprobation pour une menterie.

Tout le jour il parlait de son aventure, il la contait sur les routes aux gens qui passaient, au cabaret aux gens qui buvaient, à la sortie de l'église le dimanche suivant. Il arrêtait des inconnus pour la leur dire. Maintenant, il était tranquille, et pourtant quelque chose le gênait sans qu'il sût au juste ce que c'était. On avait l'air de plaisanter en l'écoutant. On ne pa-raissait pas convaincu. Il lui semblait sentir des propos derrière son dos.

Le mardi, de l'autre semaine, il se rendit au marché de'Goder-ville, uniquement poussé par le besoin de conter son cas.

Malandain, debout sur sa porte, se mit à rire en le voyant passer. Pourquoi ?

Il aborda un fermier de Criquetot, qui ne le laissa pas achever et, lui jetant une tape dans le creux de son ventre, lui cria par la figure « Gros malin, va!)) Puis lui tourna les talons.

Maître Hauchecorne demeura interdit et de plus en plus inquiet. Pourquoi l'avait-on appelé « gros malin))? Quand il fut assis à table, dans l'auberge de Jour-dain, il se remit à expliquer l'affaire.

Un maquignon de Montivilliers lui cria

Allons, allons, vieille pratique, je la connais, ta ficelle!

Ilauchecorne balbutia

Puisqu'on l'a retrouvé, çu .portafeuille!

Mais l'autre reprit

Tais-té, mon pé, y en a un qui trouve, et y en a un qui r'porte.
Ni vu ni connu, je t'embrouille.

Le paysan resta suffoqué. Il comprenait enfin. On l'accusait d'avoir fait reporter le portefeuille par un compère, par un complice.

Il voulut protester. Toute la table se mit à rire.

Il ne put achever son dîner et s'en alla, au milieu des moqueries.

Il rentra chez lui, honteux et indigné, étranglé par la colère, par la confusion, d'autant plus atterré qu'il était capable, avec sa finaudeur de Normand, de faire ce dont on l'accusait, et même de s'en vanter comme d'un bon tour. Son innocence lui apparaissait confusément comme impossible à prouver, sa malice étant connue. Et il se sentait frappé au cœur par l'in-justice du soupçon.

Alors il recommença à conter l'aventure, en allongant chaque jour son récit, ajoutant chaque fois des 'raisons nouvelles, des protestations plus énergiques, des serments plus solennels qu'il imaginait, qu'il préparait dans ses heures~ de solitude, l'esprit uniquement occupé de l'histoire de la ficelle. On le

LA FICELLE JM croyait d'autant moins que sa défense était plus compliquée et son argumentation plus subtile.

Ça, c'est des raisons d' menteux, disait-on derrière son dos.

Il le sentait, se rongait les sangs, s'épuisait en efforts inutiles.

Il dépérissait à vue d'œil. Les plaisants maintenant lui faisaient conter « la Ficelle)) pour s'amuser, comme on fait conter

sa bataille au soldat qui a fait campagne. Son esprit, atteint à fond, s'affaiblissait.

Vers la fin de décembre, il s'alita.

Il mourut dans les premiers jours de janvier, et, dans le délire de l'agonie, il attestait son innocence, répétant Une 'tite ficelle. une 'tite ficelle. t'nez, la voilà, m'sieu le maire.

~1 Zeo~ C/OM.

LJ ON siEUR Marambot ouvrit la

lettre que lui remettait Denis,

son serviteur, et i[sourit.

Denis, depuis vingt ans

dans la maison, petit homme

trapu et jovial, qu'on citait dans

toute la contrée comme le modèle

des domestiques, demanda

Monsieur est content, mon-sieur a reçu une bonne nouvelle?

M. Marambot n'était pas riche. Ancien pharmacien de village, célibataire, il vivait d'un petit revenu acquis avec peine en vendant des drogues aux paysans. Il répondit Oui, mon garçon. Le père Malois recule devant le procès dont'je le menace; je recevrai demain mon argent. Cinq mille francs ne font pas de mal dans la caisse d'un vieux garçon.

Et M. Marambot se frottait les mains. C'était un homme d'un caractère résigné, plutôt triste que gai, incapable d'un effort prolongé, nonchalant dans ses affaires.

Il aurait pu certainement gagner une aisance plus considérable en profitant du décès de confrères établis en des centres importants, pour aller occuper leur place et prendre leur clientèle. Mais l'ennui de déménager, et la pensée de toutes les démarches qu'il lui faudrait accomplir, l'avaient sans cesse retenu; et il se contentait de dire après deux jours de réflexion:

– Bast! ce sera pour la prochaine fois. Je ne perds rien à attendre.

Je trouverai mieux peut-être.

Denis, au contraire, poussait son maître aux entreprises. D'un caractère actif, il répétait sans cesse: –Oh moi, si j'avais eu le premier capital, j'au-raais fait fortune. Seulement mille francs, et je tenais monnaie.. M. Marambot souriait sans répondre et sortait dans son petit jardin, où il se promenait, les mains derrière le dos, en rêvassant.

Denis, tout le jour, chanta, comme un homme en joie, des refrains et des rondes du pays. 11 montra même une activité inusitée, car il nettoya les carreaux de toute la maison, essuyant le verre avec ardeur, en entonnant à plein gosier ses couplets.

M. Marambot, étonné de son zèle, lui dit à plusieurs reprises, en souriant Si tu travailles comme ça, mon garçon, tu ne garderas rien à faire pour demain.

Le lendemain, vers neuf heures du matin, le facteur remit à Denis quatre lettres pour son maître, dont une très lourde. M.

Marambot s'enferma aussitôt dans sa chambre jusqu'au mi--

~ lieu de l'après-midi. Il confia alors à son domestique quatre enveloppes pour la poste. Une d'elles était adressée à M. Malois, c'était sans doute un reçu de l'argent.

Denis ne posa point de questions à son maître; il parut aussi triste et sombre ce jour-là, qu'il avait été joyeux la veille.

La nuit vint. M. Marambot se coucha à son heure ordinaire et s'endormit.

Il fut réveillé par un bruit singulier. Il s'assit aus--

sitôt dans son lit

et écouta. Mais

brusquement sa

porte s'ouvrit, et

Denis parut sur

le seuil, tenant

une bougie d'une

main, un couteau

de cuisine de l'au--

tre, avec de gros

yeux fixes, la lèvre

et les joues con--

tractées, comme
celles des gens
qu'agite une hor--
rible émotion, et
si pâle, qu'il sem--
blait un revenant.

M. Marambot,

interdit, le crut devenu somnambule, et il allait se lever pour cou-rir au-devant de lui, quand le domestique souffla la bougie en se ruant vers le lit. Son maître tendit les mains en avant pour recevoir le choc qui le renversa sur le dos; et il cherchait à saisir les bras de son domestique qu'il pensait maintenant atteint de folie, afin de parer les coups précipités qu'il lui portait.

Il fut atteint une première fois à l'épaule par le couteau, une seconde fois au front, une troisième fois à la poitrine. Il se débattait éperdument, agitant ses mains dans l'obscurité, lançant aussi des coups de pied et criant –Denis! Denis! es-tu fou, voyons/Denis! i Mais l'autre, haletant, s'acharnait, frappait tou-jours, repoussé tantôt d'un coup de pied, tantôt d'un coup de poing, et revenant furieusement. M. Ma-rambot fut~encore blessé/deux fois à la jambe et t une fois au ventre. Mais soudain une pensée rapide lui traversa l'esprit et il se mit à crier – Finis donc, finis donc, Denis, je n'ai pas reçu mon argent.

L'homme aussitôt s'arrêta; et son maître entendait, dans l'obscurité, sa respiration sifflante.

M. Marambot reprit aussitôt Je n'ai rien reçu. M. Malois se dédit, le procès va avoir lieu c'est pour ça que tu as porté les lettres à la poste. Lis plutôt celles qui sont sur mon secrétaire.

Et, d'un dernier effort, il saisit les allumettes sur sa table de nuit et alluma sa bougie. Il était couvert de sang. Des jets brûlants avaient éclaboussé le mur. Les draps, les rideaux, tout était rouge. Denis, sanglant aussi des pieds à la tête, se tenait debout au milieu de la chambre.

Quand il vit cela, M. Marambot se crut mort, et il perdit connaissance.

Il se ranima au point du jour. Il fut quelque temps avant de reprendre ses sens, de comprendre, de se rappeler. Mais soudain le souvenir de l'attentat et de ses blessures lui revint, et une peur si véhémence l'envahit, qu'il ferma les yeux pour ne rien voir. Au bout de quelques minutes son épouvante se calma, et il réfléchit. Il n'était pas mort sur le coup, il pouvait donc en revenir. Il se sentait faible, très faible, mais sans souHrance vive, bien qu'il éprouvât en divers points du corps une gêne sensible, comme des piqûres. Il se sentait aussi glacé, et tout mouillé, et serré, comme roulé, dans des bandelettes. Il pensa que cette humidité venait du sang répandu; et des frissons d'angoisse le secouaient à la pensée affreuse de ce liquide rouge sorti de ses veines et dont son lit était couvert. L'idée de revoir ce spectacle épou-vantable le bouleversait et il tenait ses yeux fermés avec force comme s'ils allaient s'ouvrir malgré lui. Qu'était devenu Denis? Il s'était sauvé, probable-ment.

Mais qu'allait-il faire, maintenant, lui, Marambot? Se lever? appeler du secours? Or, s'il faisait un seul mouvement, ses bles-

sures se rouvriraient sans aucun doute; et il tomberait mort au bout de son sang. Tout à coup, il entendit pousser la porte de sa chambre. Son cœur cessa presque de battre. C'était Denis qui venait l'achever, certainement. Il retint sa respiration pour que l'assassin crût tout bien fini, l'ouvrage terminé.

Il sentit qu'on relevait son drap, puis qu'on lui palpait le ventre. Une douleur vive, près de la hanche, le fit tressaillir. On le lavait maintenant avec de l'eau fraîche, tout doucement. Donc on avait découvert le forfait et on le soignait, on le sauvait. Une joie éperdue le saisit; mais, par un reste de prudence, il ne voulut pas montrer qu'il avait repris connaissance, et il entr'ouvrit un œil, un seul, avec les plus grandes précautions.

Il reconnut Denis debout près de lui, Denis en personne! Miséricorde! Il referma son œil avec précipitation.

Denis! Que faisait-il alors? Que voulait-il? Quel projet affreux nourrissait-il encore?

Ce qu'il faisait? Mais il le lavait pour effacer les traces Et il allait l'enfouir maintenant dans le jardin, à dix pieds sous terre, pour qu'on ne le découvrit pas? Ou peut-être dans la cave, sous les bouteilles de vin fin? Et M. Marambot se mit à trembler si fort que tous ses membres palpitaient.

Il se disait « Je suis perdu, perdu » Et il serrait désespérément les paupières pour ne pas voir arriver le dernier coup de couteau. Il ne le reçut pas. Denis, maintenant, le soulevait et le ligaturait dans un linge. Puis il se mit à panser la plaie de la jambe avec soin, comme il avait appris à le faire quand son maître était pharmacien.

Aucune hésitation n'était plus possible pour un homme du métier son domestique, après avoir voulu le tuer, essayait de le sauver.

Alors M. Marambot, d'une voix mourante, lui donna ce conseil pratique Opère les lavages et les pansements avec de l'eau coupée de coaltar saponiné Denis répondit – C'est ce que je fais, monsieur, M. Marainbot ouvrit les deux yeux.

Il n'y avait plus trace de sang ni sur le lit, ni dans la chambre; ni sur l'assassin. Le blessé était étendu en des draps bien blancs.

Les deux hommes se regardèrent.

Enfin, M. Marambot prononça avec douceur Tu as commis un grand crime..

Denis répondit Je suis en train de le réparer, monsieur. Si vous ne me dénoncez pas, je vous servirai fidèlement comme par le passé.

Ce n'était pas le moment de mécontenter son domestique. M. Marambot articula en refermant les yeux:

Je te jure de ne pas te dénoncer. Denis sauva son maître. Il passa les nuits et les jours sans sommeil, ne quitta point la chambre du malade, lui prépara les drogues, les tisanes, les

potions, lui tâtant le pouL, comptant

anxieusement les pulsations, le maniant

avec une habileté de garde-malade et

un dévouement de fils.

A tout moment il deman--

dait

Eh bien, monsieur, com--

ment vous trouvez-vous?

M. Marambot répondait d'une

voix faible/:

Un peu mieux, mon garçon, je te remercie.

Et quand le blessé s'éveillait la nuit, il voyait sou-vent son gardien qui pleurait dans son fauteuil et s'essuyait les yeux en silence.

Jamais l'ancien pharmacien n'avait été si bien soi-gné, si dorloté, si câliné. Il s'était dit tout d'abord Dès que je serai guéri, je me débarrasserai de ce garnement.

DEMS ~5~ 1 Il entraînait maintenant en convalescence et remettait de jour en jour le moment de se séparer de son meurtrier. Il songeait que personne n'aurait pour lui autant d'égards et d'attentions, qu'il tenait ce garçon par la peur; et il le prévint qu'il avait déposé chez un notaire un testament le dénonçant à la justice s'il arrivait quelque accident nouveau.

Cette précaution lui paraissait le garantir dans l'avenir de tout nouvel attentat; et il se demandait alors s'il ne serait même pas plus prudent de con-server près de lui cet homme, pour le surveiller attentivement.

Comme autrefois, quand il hésitait à acquérir quelque pharmacie plus importante, il ne se pou-vait décider à prendre une

résolution.

– Il sera toujours temps, se disait-il.

Denis continuait à se montrer un incomparable serviteur. M. Marambot était guéri. Il le garda. Or, un matin, comme il achevait de déjeuner, il entendit tout à coup un grand bruit dans la cuisine. Il y courut. Denis se débattait, saisi par deux gendarmes.

Le brigadier prenait gravement des notes sur son carnet.

Dès qu'il aperçut son maître, le domestique se mit à sangloter, criant Vous m'avez dénoncé, monsieur; ce n'est pas bien, après ce que vous m'aviez promis. Vous man-quez à votre parole d'honneur, monsieur Marambot; ce n'est pas bien, ce n'est pas bien M. Marambot, stupéfait et désolé d'être soupçonné, leva la main – Je te jure devant Dieu, mon garçon, que je ne t'ai pas dénoncé.

J'ignore absolument comment messieurs les gen-darmes ont pu connaître la tentative d'assassinat sur moi.

Le brigadier eut un sursaut Vous dites qu'il a voulu vous tuer, monsieur Marambot?

Le pharmacien, éperdu, répondit Mais, oui. Mais je ne l'ai pas dénoncé. Je n'ai rien dit. Je jure que je n'ai rien dit. Il me servait très bien depuis ce moment-là.

Le, brigadier articula sévèrement Je prends note de votre déposition.

La justice appréciera ce nouveau motif dont elie ignorait, monsieur Marambot.

Je suis chargé d'arrêter votre domestique pour vol de deux canards enlevés subrepticement par lui chez M. Duhamel, pour lesquels il y a des témoins du délit.

Je vous demande pardon, monsieur Marambot.

Je rendrai compte de votre déclaration. Et, se tournant vers ses hommes, il commanda Allons, en route Les deux gendarmes entraînaient Denis. L'avocat venait de plaider la folie, appuyant les deux délits l'un sur l'autre pour fortifier son argumentation. Il avait clairement prouvé que le vol des deux canards provenait du même état mental que les huit coups de couteau dans la personne de Marambot. Il avait finement analysé toutes les phases de cet état passager d'aliénation mentale, qui céderait, sans aucun doute, à un traitement de quelques mois dans une excellente maison de santé. Il avait parlé en termes enthousiastes du dévouement continu de cet honnête serviteur, des soins incomparables dont il avait entouré son maître blessé par lui dans une seconde d'égarement.

Touche jusqu'au cœur par ce souvenir, M. Marambot se sentit les yeux humides.

L'avocat s'en aperçut, ouvrit les bras d'un geste large, déployant ses longues manches noires comme des ailes de chauve-souris. Et, d'un ton vibrant, il cria Regardez, regardez, regardez, messieurs les jurés, regardez ces larmes. Qu'ai-je à dire mainte-

~EKtS s JM ~-) nant pour mon client? Quel discours, quel argument, quel raisonnement vaudraient ces larmes de son maître! Elles parlent plus haut que moi, plus haut que la loi; elles crient « Pardon pour l'insensé d'une heure!)) Elles implorent, elles absolvent, elles bénissent!

Il se tut, et s'assit.

Le président, alors se tournant vers Marambot, dont la déposition avait été excellente pour son domestique, lui demanda Mais enfin, monsieur, en admettant même que vous ayez considéré cet homme comme dément, cela n'explique pas que vous l'ayez gardé. Il n'en était pas moins dangereux.

Marambot répondit en s'essuyant les yeux – Que voulez-vous, monsieur le président, on a tant de mal à trouver des domestiques par le temps qui court. je n'aurais pas rencontré mieux.

Denis fut acquitté et mis, aux frais de son maître, dans un asile d'aliénés.

A Fe~ry Ce~'af.

N lisait dernièrement dans les journaux les

lignes suivantes « Bou-- MGNE-SUR-MER, 22 janvier.

On nous écrit:

« Un affreux malheur vient de jeter la consternation par-mi notre population mari-time déjà si éprouvée depuis deux années. Le bateau de pêche commandé par le 'patron Javel, entrant dans le port, a été jeté à l'ouest et est venu se briser sur les roches du brise-lames de la jetée.

« Malgré les efforts du bateau de sauvetage et des lignes envoyées au moyen du fusil porte-amarre, quatre hommes et le mousse ont péri.

« Le mauvais temps continue. On craint de nouveaux sinistres. »

Quel est ce patron, Javel? Est-il le frère du man-chot ?

Si le pauvre homme roulé par la vague, et mort peut-être sous les débris de son bateau mis en pièces, est celui auquel je pense, il avait assisté, voici dix-huit ans maintenant, à un autre drame, terrible et simple comme sont toujours ces drames formidables des flots.

Javel aîné était alors patron d'un chalutier. Le chalutier est le bateau de pêche par excellence. Solide à ne craindre aucun temps, le ventre rond, roulé sans cesse par les lames comme un bouchon, toujours dehors, toujours fouetté par les vents durs et salés de la Manche, il travaille la mer, infatigable, la voile gonflée, traînant par le flanc un grand filet qui racle le fond de l'Océan, et détache et cueille toutes les bêtes endormies dans les roches, les pois-sons plats collés au sable, les crabes lourds aux pattes crochues, les homards aux moustaches pointues.

EN MER ig<j Quand la brise est fraîche et la vague courte, le bateau se met à pêcher. Son filet est fixé tout le long d'une grande tige de bois garnie de fer qu'il laisse descendre au moyen de deux câbles glissant sur deux rouleaux aux deux bouts de l'embarcation. Et le bateau, dérivant sous le vent et le courant, tire avec lui cet appareil qui ravage et dévaste le sol de la mer.

Javel avait à son bord son frère cadet, quatre hommes et un mousse. H était sorti de Boulogne par un beau temps clair pour jeter le chalut. Or, bientôt le vent s'éleva, et une bourrasque survenant força le chalutier à fuir. JI gagna les côtes d'Angleterre; mais la mer démontée battait les falaises, se ruait contre la terre, rendait impossible l'entrée des ports. Le petit bateau reprit le large et revint sur les côtes de France. La tempête continuait a

faire infranchissables les jetées, enveloppant d'é-cume, de bruit et de danger tous les abords des refuges.

Le chalutier repartit encore, courant sur le dos des flots, bal-lotté, secoué, ruisselant, souffleté par des paquets d'eau, mais gaillard, malgré tout, accou-tumé à ces gros temps qui le tenaient parfois cinq ou six jours errant entre les deux pays voisins sans pouvoir aborder l'un ou l'autre.

Puis enfin l'ouragan se calma comme il se trouvait en pleine mer, et bien que la vague fût encore forte, le patron commanda de jeter le chalut.

Donc le grand engin de pêche fut passé par dessus bord, et deux hommes à l'avant, deux hommes à l'arrière, commencèrent à filer sur les rouleaux les amarres qui le tenaient. Soudain il tou-cha le fond; mais une haute lame inclinant le bateau, Javel cadet, qui se trouvait à l'avant et dirigeait la descente du filet, chancela, et son bras se trouva saisi entre la corde un instant détendue par la secousse et le bois où elle glissait. Il fit un effort désespéré, tâ-chant, de l'autre main, de soulever l'amarre, mais le chalut traî-nait déjà et le câble roidi ne céda point. L'homme, crispé par la douleur, appela. Tous accoururent. Son frère quitta la barre. Ils se jetèrent t sur la corde, s'efforçant de dégager le membre qu'elle broyait. Ce fut en vain. « Faut couper »), dit un ma-telot, et il tira de sa poche un large couteau, qui pouvait, en deux coups, sauver le bras de Javel cadet.

Mais couper, c'était perdre le chalut, et ce chalut valait de l'ar-gent, beaucoup d'argent, quinze cents francs; et il appartenait à Javel aîné, qui tenait à son avoir.

Il cria, le cœur torturé « Non, coupe pas, attends, je vas lofer.
)) Et il courut au gouvernail, mettant toute la barre dessous.

EN MER iôt Le bateau n'obéit qu'à peine, paralysé par ce filet qui immobilisait son impulsion, et entraîne d'auteurs par la force de la dérive et du vent.

Javel cadet s'était laisse tomber sur les genoux, les dents serrées, tes yeux hagards. Il ne disait rien. Son frère revint craignant toujours le couteau du marin « Attends, attends, coupe pas, faut mouiller l'ancre. »

L'ancre fut mouillée, toute la chaîne filée, puis on se mit a virer au cabestan pour détendre les amarres du chalut. Elles s'amollirent, enfin, et on dégagea le bras inerte, sous la manche de laine ensanglantée.

Javel cadet semblait idiot. On lui retira sa vareuse et on vit une chose horrible, une bouillie de chairs dont le sang jaillissait à flots qu'on eût dit poussés par une pompe. Alors l'homme regarda son bras et murmura « Foutu ».

Puis, comme l'hémorragie faisait une mare sur le pont du bateau, un des matelots cria « Il va se vider, faut nouer la veine. »

Alors ils prirent une ficelle, une grosse ficelle brune et goudronnée, et enlaçant le membre au-dessus de la blessure, ils serrèrent de toute leur force.

Les jets de sang s'arrêtaient peu à peu; ils finirent par cesser tout à fait.

Javel cadet se leva, son bras pendait à son côté. JI le prit de l'autre main, le souleva, le tourna, le secoua. Tout était rompu,

les os cassés; les muscles seuls retenaient ce morceau de son corps. Il le considérait d'un ceil morne, réfléchissant. Puis il s'assit sur une voile pliée, et les camarades lui conseillèrent de mouiller sans cesse la blessure pour empêcher le mal noir.

On mit un seau auprès de lui, et, de minute en minute, il puisait dedans au moyen d'un verre, et baignait l'horrible plaie en laissant couler dessus un petit filet d'eau claire.

Tu serais mieux en bas, lui dit son frère. Il descendit, mais au bout d'une heure il remonta, ne se sentant pas bien tout seul. Et puis; il préférait le grand air. 164 CONTES CHOISIS S Il se rassit sur sa voile et recommença à bassiner son bras.

La pêche était bonne. Les larges poissons à ventre blanc gisaient à côté de lui, secoués par des spasmes de mort; il les regardait sans cesser d'arroser ses chairs écrasées.

Comme on allait regagner Boulogne, un nouveau coup de vent se déchaîna; et le petit bateau recommença sa course folle, bondissant et culbutant, secouant le triste blessé.

La nuit vint. Le temps fut gros jusqu'à l'aurore. Au soleil levant on apercevait de nouveau l'Angle-terre, mais comme la mer était moins dure, on re-partit pour la France en louvoyant.

Vers le soir, Javel cadet appela ses camarades et leur montra des traces noires, toute une vilaine apparence de pourriture sur la partie du membre qui ne tenait plus à lui.

Les matelots regardaient, disant leur avis.

– « Ça pourrait bien être le Noir », pensait l'un.

« Faudrait de l'iau salée là-dessus », déclarait un autre.

On appona donc de l'eau salée'et on en versa sur le mal. Le blessé devint livide, grinça des dents, se tordit un peu; mais il ne cria pas. w Puis, quand la brûlure se fut calmée « Donne-moi ton couteau)), dit-il à son frère. Le frère tendit son couteau.

« Tiens-moi le bras en l'air, tout drait, tire dessus. »

On fit,ce qu'il demandait.

Alors il se mit à couper lui-même. Il coupait dou-cement, avec réflexion, tranchant les derniers ten-dons avec cette lame aiguë comme un fil de rasoir; et bientôt il n'eut plus qu'un moignon. Il poussa un profond soupir et déclara « Fallait ça. J'étais foutu.)) Il semblait soulage et respirait avec force. Il re-commença à verser de l'eau sur le tronçon de membre e qui lui restajt.

La nuit fut mauvaise encore et on ne put atterrir. Quand le jour parut, Javel cadet prit son bras détaché et l'examina longuement. La putréfaction se déclarait. Les camarades vinrent aussi l'examiner, et ils se le passaient de main en main, le tâtaient, le retournaient, le flairaient.

Son frère dit « Faut jeter ça à la mer à c't'heure. » Mais Javel cadet se fâcha « Ah mais non, ah mais non. J'veux point. C'est à moi, pas vrai, pisque c'est mon bras.)) Il le reprit et le posa entre ses jambes.

– Il va pas moins pourrir)), dit l'aîné. Alors une idée vint au blessé. Pour conserver le poisson quand on tenait longtemps la mer, on l'empilait en des barils de sel.

Il demanda « J' pourrions-t'y point l'mettre dans la saumure?

« Ça, c'est vrai », déclarèrent les autres.

Alors on vida un des barils, plein déjà de la pêche des jours derniers; et tout au fond, on déposa le bras. On versa du sel dessus, puis on remplaça, un à un, les poissons.

Un des matelots fit cette plaisanterie « Pourvu que je l' vendions point à la criée.)) Et tout le monde rit, hormis les deux Javel.

Le vent soufflait toujours. On louvoya encore en vue de Boulogne jusqu'au lendemain dix heures. Le blessé continuait sans répit à jeter de l'eau sur sa plaie.

De temps en temps il se levait et marchait d'un bout à l'autre du bateau.

Son frère, qui tenait la barre, le suivait de l'ceit en hochant la tête.

On finit par rentrer au port.

Le médecin examina la blessure et la déclara en bonne voie. Il fit un pansement complet et ordonna le repos. Mais Javel ne voulut pas se coucher sans avoir repris son bras, et il retourna bien vite au port pour retrouver le baril qu'il avait marqué d'une croix.

On le vida devant lui et il ressaisit son membre, bien conservé dans la saumure, ridé, rafraîchi. Il l'enveloppa dans une serviette emportée à cette intention, et rentra chez lui.

Sa femme et ses enfants examinèrent longuement ce débris du père, tâtant les doigts, enlevant les brins de sel restés sous les ongles puis on fit venir le menuisier qui prit mesure pour un petit cer-cueil.

Le lendemain, l'équipage complet du chalutier suivit l'enterrement du bras détaché. Les deux frères, côte à côte; conduisaient le deuil. Le sacristain de la paroisse tenait le cadavre sous son aisseDe. Javel cadet cessa de naviguer. Il obtint un petit emploi dans le port, et quand il parlait plus tard de son accident, il confiait tout bas à son auditeur « Si le frère avait voulu couper le chalut, j'aurais encore mon bras, pour sûr. Mais il était regardant à son bien.))

A diligence du Havre allait

1 quitter Criquetot, et tous les
voyageurs attendaient l'appel de
leur nom dans la cour de l'hôtel
du Commerce, tenu par Malan--
dain fils.

C'était une voiture jaune, mon--
tée sur des roues jaunes aussi au--
trefois, mais rendues presque grises

o"" par l'accumulation des boues. Celles de

devant étaient toutes petites; celles de der-riere, hautes et frêles, portaient le coffre difforme et enfté comme un ventre de bête.

Trois rosses blanches, dont on remarquait, au premier coup d'œi!, les têtes énormes et les gros genoux ronds, attelées en ar-balète, devaient traîner cette carriole qui avait du monstre dans

sa structure et son allure. Les chevaux semblaient endormis déjà devant l'étrange véhicule.

Le cocher Césaire Horlaville, un petit homme à gros ventre, souple cependant, par suite de l'habitude constante de grimper sur ses roues et d'escalader l'impériale, la face rougie par le grand air des champs, les pluies, les bourrasques et les petits verres, les yeux devenus clignotants sous les coups de vent et de grêle, apparut sur la porte de l'hôtel en s'essuyant la bouche d'un revers de main. De larges paniers ronds, pleins de volailles effarées, attendaient devant les paysannes immobiles. Césaire Horlaville les prit l'un après l'autre et les posa sur le toit de sa voiture; puis il y plaça plus doucement ceux qui contenaient des œufs; il y jeta ensuite, d'en bas, quelques petits sacs de grain, de menus paquets enveloppés de mouchoirs, de bouts de toile ou de papier. Puis il ouvrit la portière de derrière et, tirant une liste de sa poche, il lut en appelant – Monsieur le curé de Gorgeville.

Le prêtre s'avança, un grand homme puissant, large, gros, violacé et d'air aimable. Il retroussa sa soutane pour lever le pied, comme les femmes

LACÈTE A MAT' BELHOMME i7i

retroussent leurs jupes, et grimpa dans la guimbarde.

– L'instituteur de Rollebosc-les-Gri--
nets.

L'homme se hâta, long, timide, enredé jusqu'aux genoux et il disparut à

son tour. dans la porte ouverte.

– Mail' Poiret, deux places.

Poiret s'en vint, haut et tortu, courbé

par la charrue, maigri par l'abstinence,

osseux, la peau sèche par l'oubli des lavages. Sa femme le suivait, petite et maigre, pa-reille à une bique fatiguée, portant à deux mains un immense .parapluie vert. “ –Mait Rabot, deux places.

Rabot hésita, étant de nature per-plexe. H demanda « C'est ben mé qu' t'appelles?)) Le cocher, qu'on avait surnommé <f-- « Dégourdi))), allait répondre une facétie, quand Rabot piqua une tête 1 vers la portière, lancé en avant par une poussée de sa femme, une gaillarde haute et carrée dont le ventre était vaste et rond comme une fu-taille, les mains larges comme des battoirs. Et Rabot fila dans la voiture à la façon d'un rat qui rentre dans son trou.

– Mait' Caniveau.

Un gros paysan, plus lourd qu'un bœuf, fit plier

les ressorts et s'engouera à son tour dans

l'intérieur du coffre jaune.

Mait' Belhomme.

Belhomme, un grand maigre,

s'approcha, le cou de travers, la

face dolente, un mouchoir appli--

S qué sur l'oreille comme s'il souf--

frait d'un fort mal de dents.

? Tous portaient la blouse bleue

par-dessus d'antiques et singu--

lières vestes de drap noir ou

verdâtre, vêtements de cérémonie

qu'ils découvriraient dans les

rues du Havre; et leurs chefs

étaient coiffés de casquettes de

soie, hautes comme des tours,

suprême élégance dans la campagne normande. Césaire Horlaville referma la portière de sa boîte, puis monta sur son siège et fit claquer son fouet.

Les trois chevaux parurent se réveiïïer, remuant le cou, firent entendre un vague murmure de grelots. Le cocher, alors, hurlant « Hue! » de toute sa poitrine, fouailla les bêtes à tour de bras. Elles s'a-gitèrent, firent un effort, et se mirent en route d'un petit trot boiteux et lent. Et derrière elles, la voi-ture, secouant ses carreaux branlants et toute la ferraille de ses ressorts, faisait un bruit surprenant de ferblanterie et de verre--

~a~ rie, tandis que chaque ligne de voyageurs, ballottée et balancée par les secousses, avait des reflux de flots à tous les remous des cahots.

On se tut d'abord, par respect pour le curé, qui gênait les épanchements. Il se mit à parler le premier, étant d'un caractère loquace et familier.

– Eh bien, mait' Caniveau, dit-il, ça va-t-il comme vous voulez?

L'énorme campagnard, qu'une sympathie de taille, d'encolure et de ventre liait à l'ecclésiastique, répon-dit en souriant – Tout d'même, m'sieu l'curé, tout d'même, et d'votepart?

Oh d'ma part, ça va toujours.

– Et vous, maît' Poirot? demanda l'abbé. ~74 CONTE& CHOISIS Oh! me, ça irait, n'étaient les cossards (colzas) qui n'donneront guère c't'année; et, vu les affaires, c'est là-dessus qu'on s' rattrape.

– Que voulez-vous, les temps sont durs.

– Que oui, qu'i sont durs, affirma d'une voix de gendarme la grande femme de mait' Rabot.

Comme elle était d'un village voisin, le curé ne la connaissait que de nom. y – C'est vous, la Blondel ? dit-il.

– Oui, c'est mé, qu'a épousé Rabot.

Rabot, fluet, timide et satisfait, salua en souriani il salua d'une grande inclinaison. de tête :en avant, comme pour dire ((C'est bien moi Rabot, qu'a épousé la Blondel. »

Soudain, mait' Belhomme, qui tenait toujours son mouchoir sur son oreille, se mit à gémir d'une façon lamentable. Il faisait « .gniau. gniau. gniau)) en tapant du pied pour exprimer son affreuse souffrance.

– Vous avez donc bien mal aux dents? demanda Je curé.

Le paysan cessa un instant de geindre pour répondre – Non point. m'sieu le curé. C'est point des dents. c'est d'l'oreille, du fond d'l'oreille. Qu'est-ce que vous avez donc dans l'oreille. Un dépôt?

– JT sais point si c'est un dépôt, mais j'sais ben qu" c'est eûnë bête, un' grosse bête, qui m'a entre d'dans, vu que j' dormais su l' foin dans l' grenier. --Un'bête. Vous êtes..sûr?

–Si j'en suis sûr? Comme du Paradis~ m'sieu le curé, vu qu'a tn' grignote 1' fond d' ForeUle. 1 J d' A. ~!E ` A m'mange la tête, pour sûr a m'mange la tête? Oh! gniaù.

gniau. gniau. Et il se remit à taper du j pied. t Un grands intérêt s'était éveïUé dans l'as-sistance. Chacun don-nait son avis. Poiret voulait que ce fût une araignée, l'instituteur que ce fût une che-nille. Il avait.vu ça une fois déjà à Campemuret, dans l'Orne, où:

il était resté six ans; même la chenille était entrée dans la tête et sortie par le nez. Mais l'homme était demeuré sourd dé cette oreille-là, puisqu'il avait le tympan crevé.

C'est plutôt un ver, déclara le curé.

Mais Belhomme, la tête renversée de côté et appuyée contre la portière, car il était monté le dernier, gémissait toujours.

Oh! gniau. gniau. gniau. j' crairais ben qu' c'est eune frémi, eune grosse frémi, tant qu'a mord. T'nez, m'sieu le curé. a galope. a galope. Oh! gniau. gniau. gniau. que misère!

T'as point vu l'médecin? demanda Caniveau.

Pour sûr, non.

– D'où vient ça?

La peur du médecin sembla guérir Be!homme.

H se redressa, sans toutefois lâcher son mouchoir. D'où vient ça? T'as des sous pour eusse, té, pour ces fainéants-là ? Y s'rait v'nu eune fois, deux fois, trois fois, quat' fois, cinq fois! Ça fait, deusse écus de cent sous, deusse écus, pour sûr. Et qu'est-ce qu'il aurait fait, dis, çu fainéant, dis, qu'est-ce qu'il aurait fait? Sais-tu, té?

Caniveau riait.

Non j'sais point? Ousqu' tu vas, comme ça?

– J' vas t' au Havre vé Chambrelan.

Qué Chambrelan?

f/guérisseux, donc.

– Qué g'uérisseux?

– L' guérissëux qu'a guéri mon pé.

Ton pé ?

Oui, mon pé, dans'l' temps.

– Que qu'il avait, ton pé ?

LA DËTE A MAJT' BELHOMME ~7 Un vent dans l' dos, qui n'en pouvait pu r'muer piednigambe.

Qué qui H a fait, ton Chambrelan?

Il y a manié l' dos comm' pou' fé du pain, avec les deux mains donc Et ça y a passé en une couple d'heures Belhomme pensait bien aussi que Chambrelan avait prononcé des paroles, mais il n'osait pas dire ça devant le curé.

Caniveau reprit en riant C'est-il point quéque lapin qu'tas dans l'oreille? Il aura pris çu trou-là pour son terrier, vu la ronce. Attends, j' vas l' lë sauver.

Et Caniveau, formant un porte-voix de ses mains, commença à imiter les aboiements des chiens cou-rants en chassé. Il jappait, hurlait, piaulait, aboyait. Et tout le monde se mit à rire dans la voiture, même l'instituteur qui ne riait jamais.

Cependant, comme Belhomme paraissait fâché qu'on se moquât de lui, le curé détourna la conversation.

Mais Belhomme se mit à gémir Oh! gniau. gniau. gniau. a me trifouille dans l'fond. Oh misère La voiture s'arrêtait au café Polyte. Le curé dit « Si on vous coulait un peu d'eau dans l'oreille, on la ferait peut-être sortir. Voulez-vous essayer? » n8 CONTES CHOISIS Pour sûr J'veux ben.

Et tout le monde descendit pour assister à l'opé-ration. Le prêtre demanda une cuvette, une serviette et un verre d'eau; et il chargea l'instituteur détenir bien inclinée la tête du patient; puis, dès que le liquide aurait pénétré dans le canal, de la renverser brusquement. Mais Caniveau, qui regardait déjà dans l'oreille de Belhomme pour voir s'il ne découvrirait pas la bête à l'œil nu, s'écria:

– Cré nom d'un nom, qué marmelade Faut dé-boucher ça, mon vieux. Jamais ton lapin sortira dans c'te confiture-là. Il s'y

collerait les quat' pattes. Le curé examina à son tour le passage et le recon-nut trop étroit et trop embourbé pour tenter l'expul-sion de la bête. Ce fut l'instituteur qui débarrassa cette voie au moyen d'une, allumette et d'une loque. Alors, au milieu de l'anxiété générale, le prêtre versa, dans ce conduit nettoyé, un demi-verre d'eau qui coula sur le visage, dans les cheveux et dans le cou de Belhomme. Puis l'instituteur retourna vivement la tête sur la cuvette, comme s'il eût voulu la dévis-ser. Quelques gouttes retombèrent dans le vase blanc. Tous les voyageurs se précipitèrent. Aucune bête n'était sortie.

Cependant Belhomme déclarant « Je sens pus rien))~ le curé, triomphant, s'écria « Certainement elle est noyée. » Tout le monde était content. On remonta dans la voiture.

Mais à peine se fut-elle remise en route que Bel-homme poussa des cris terribles. La bête s'était réveillée et était devenue furieuse. Il affirmait même qu'elle était entrée dans !a tête maintenant, qu'elle lui dévorait la cervelle, Il hurlait avec de telles contorsions que la femme de Poiret, le croyant possédé du diable, se mit à pleurer en faisant le signe de croix. Puis, la douleur se calmant un peu, le malade raconta qu'ELLE faisait le tour de son oreille. H imitait avec son doigt les mouvements de la bête, semblait la voir, la suivre du regard « Tenez, v'la qu'a r'monte. gniau. gniau. gniau. que mi-sère » »

Caniveau s'impatientait « C'est l'iau qui l'a'en-ragée, c'te bête. All' est p't-être ben accoutumée au vin. »

On se mit à rire. Il reprit « Quand j'allons arri-ver au café Bourbeux, donne-li du fil en six et ail' n' bougera pu, j' te le jure. »

Mais Belhomme n'y tenait plus de douleur. Il se mit à crier comme si on lui arrachait l'âme. Le curé fut obligé de lui soutenir la tête. On pria Césaire Horlaville d'arrêter à la première maison rencontrée.

C'était une ferme en bordure sur la route. Belhomme y fut transporté; puis on le coucha sur la table de cuisine pour recommencer l'opération. Caniveau conseillait toujours de mêler de l'eau-de-vie à l'eau, afin de griser et d'endormir la bête, de la tuer peut-être. Mais le curé préféra du vinaigre. On fit couler le mélange goutte à goutte, cette fois, afin qu'il pénétrât jusqu'au fond, puis on le laissa quelques minutes dans l'organe habité. Une cuvette ayant été de nouveau apportée, Belhomme fut retourné tout d'une pièce par le curé et Caniveau, ces deux colosses, tandis que l'instituteur tapait avec ses doigts sur l'oreille saine, afin de bien vider l'autre.

Césaire Horlaville, lui-même, était entré pour voir, son fouet à la main.

Et soudain, on aperçut au fond de la cuvette un petit point brun, pas plus gros qu'un grain d'oi-gnon. Cela remuait, pourtant. C'était une puce! Des cris d'étonnement s'élevèrent, puis des rires éclatants. Une puce! Ah! elle était bien bonne, bien bonne! Caniveau se tapait sur la cuisse, Césaire Horlaville fit claquer son fouet; le curé s'esclaffait à la façon des ânes qui braient, l'instituteur riait comme on éternue, et les deux femmes poussaient de petits cris de gaieté pareils au gloussement des poules.

Belhomme s'était assis sur la table, et ayant pris sur ses genoux la cuvette, il contemplait avec une attention grave et une colère joyeuse dans l'œil la bestiole vaincue qui tournait dans sa

goutte d'eau. H grogna <x Te v'là, charogne, » et cracha dessus. Le cocher, fou de gaieté, répétait « Eune puce, eune puce, ah! te v'là, sacré puçot, sacré puçot, sacré puçot! » j83 CONTES CHOISIS Puis, s'étant un peu calme, il cria « Allons, en route! Via assez de temps perdu. »

Et les voyageurs, riant toujours, s'en allèrent vers
la voiture. Cependant Belhomme,
venu le dernier, déclara « Me,
j' men r'tourne à Criquetot. J'ai
pu que fé au Havre à cette
heure. »

Le cocher lui dit N'im--
porte, paye ta place
– Je t'en dé que la moitié,
pisque j'ai point passé mi-che--
min.

–Tu dois tout, pisque t'as
r'tenu jusqu'au bout.
Et une dispute commença qui
devint bientôt une querelle fu--
rieuse Belhomme jurait qu'il ne

donnerait que vingt sous, Césaire

HortaviUe affirmait qu'il en re--

cevrait quarante. Et ils criaient,

nez contre nez, les yeux dans

les~yeux.

Caniveau redescendit.

– D'abord, tu dés quarante sous au curé/t'en-tends, et pi une tournée à tout le monde, ça fait chiquante-chinq, et pi t'en donneras vingt à Césaire.

LA BÊTE A MA!T' BELHOMME 183 Ça va-t-il, dégourdi?

Le cocher, enchanté de voir Belhomme déboursier trois francs soixante et quinze, répondit – Ça va! Allons, paye.

J' payerai point. L' curé n'est pas médecin, d'abord.

– Si tu n' payes point, j'te r'mets dans la voiture à Césaire et j't'emporte au Havre.

Et le colosse, ayant saisi Belhomme par les reins, l'enleva comme un enfant.

L'autre vit bien qu'il faudrait céder. Il tira sa bourse, et paya.

Puis la voiture se remit en marche vers le Havre, tandis que Belhomme retournait à Criquetot, et tous les voyageurs, muets à présent, regardaient sur la route blanche la blouse bleue du paysan, balancée sur ses longues jambes.

LA FOLLE

~1 7?o~ de jSo?!M!'o'es.

au moment de l'arrivée des Prussiens.

J'avais alors pour voisine une espèce de folle, dont l'esprit s'était égaré sous les coups du malheur. Jadis, à l'âge de vingt-cinq ans, elle avait perdu, en un seul mois, son père, son mari et son nouveau-né. Quand la mort est entrée une fois dans une mai-

-

ENEz, dit M. Mathieu d'En--

dolin, les bécasses me rap--

pellent une bien sinistre

j. anecdote de la guerre.

Vous connaissez ma propriété dans

le faubourg de Corneil. Je l'habitais son, elle y revient presque toujours immédiatement, comme si elle connaissait la porte.

La pauvre jeune femme, foudroyée par le chagrin, prit le lit, délira pendant six semaines. Puis, une sorte de lassitude calme succédant à cette crise vio-lente, elle resta sans mouvement, mangeant à peine, remuant seulement les yeux. Chaque fois qu'on vou-lait la faire lever, elle criait comme si on l'eût tuée. On la laissa donc toujours couchée, ne la tirant de ses draps que pour les soins de sa toilette et pour retourner ses matelas.

Une vieille bonne restait près d'elle, la faisant boire de temps en temps ou mâcher un peu de viande froide. Que se passait-il

dans cette âme déses-pérée ? On ne le sut jamais; car elle ne parla plus. Songeait-ette aux morts? Rêvassait-ette tristement, sans souvenirs précis? Ou bien sa pensée anéantie restait-elle immobile comme de l'eau sans courant ? Pendant quinze années', elle demeura ainsi fermée et inerte.

La guerre vint; et, dans les premiers jours de décembre, les Prussiens pénétrèrent à Gormeit.- Je me rappelle cela comme d'hier. Il gelait; à fendre les pierres; 'et j'étais étendu moi-même dans un fauteuil, immobinsé par la goutte, quand j'en-tendis te battement lourd etrythmé de leurs pas. Dé ma fenêtre, je les vis passer.

LA FOLLE)8" Ils défilaient interminablement, tous pareils, avec ce mouvement de pantins qui leur est particulier. Puis les chefs distribuèrent leurs hommes aux habi-tants. J'en eus dix-sept. La voisine, la folle, en avait douze, dont un commandant, vrai soudard, violent, bourru. Pendant les premiers jours tout se passa normalement.

On avait dit a l'onMer d'à côte que la dame était malade; et il ne :s'en inquiéta guère. Mais bientôt cette femme qu'on ne voyait jamais l'irrita. Il s'informa de la maladie; on répondit que son 188 CONTES CHIO-ISIS S hôtesse était couchée depuis quinze ans par suite d'un violent chagrin. Il n'en crut rien sans doute, et s'imagina que la pauvre insensée ne quittait pas son lit par fierté, pour ne pas voir les Prussiens, et ne leur point parler, et ne les point frôler. Il exigea qu'elle le reçût; on le fit entrer dans sa chambre. Il demanda d'un ton brusque Je vous prierai, madame, de fous lever et de tescentre pour qu'on fous foie.

Elle tourna vers lui ses yeux vagues, ses yeux vides, et ne répondit pas.

Il reprit Che ne tolérerai bas d'insolence. Si fous ne fous levez bas de bonne Monté, che trouferai pien un moyen de fous faire promener toute seule.

Elle ne fit pas un geste, toujours immobile comme si elle ne l'eût pas vu.

Il rageait, prenant ce silence calme pour une marque de mépris suprême. Et il ajouta – Si vous n'êtes pas tescentue temain.

Puis, il sortit.

Le~iendemain, la vieille bonne, éperdue, la vou-lut habiller; mais la folle se mit à hurler en se débat tant. L'officier monta bien vite; et la servante, se jetant à ses genoux, cria:

--Elle ne veut pas, monsieur, elle ne veut pas. Pardonnez-lui; elle est si malheureuse!

LA FOLLE 189 mand.

Et bientôt on vit sor-tir un détachement qui soutenait un matelas comme on porte un blessé. Dans ce lit qu'on n'avait point défait, h folle, toujours silen-cieuse,, restait tran-quille, indifférente aux événements tant qu'on la laissait couchée. Un homme par derrière por-tait un paquet de vê-te-ments féminins.

Et l'officier prononça en se frottant les mains Nous ferrons pien si vous ne poufez bas vous hapiller toute seule et faire une bétite bro-menate.

Le soldat restait embarrassé n'osant, malgré sa colère, la faire retirer du lit par ses hommes.

Mais soudain il se mit à rire et donna des ordres en attendant
CONTES CHOISIS S Puis on vit s'éloigner le cortège dans la direction de la forêt d'Imauville.

Deux heures plus tard les soldats revinrent tout seuls.

On ne revit pas la folle. Qu'en avaient-ils fait? Où l'avaient-ils portée On ne le sut jamais.

La neige tombait maintenant jour et nuit, ensevelissant la plaine et les bois sous un linceul de mousse glacée. Les loups venaient hurler jusqu'à nos portes.

La pensée de cette femme perdue me hantait; et je fis, plusieurs démarches auprès de l'autorité prussienne afin d'obtenir des renseignements. Je faillis être fusillé.

LA FOLLE 191 Le printemps revint. L'armée d'occupation s'éloigna. La maison de ma voisine restait fermée; l'herbe drue poussait dans les allées. La vieille bonne était morte pendant l'hiver. Personne ne s'occupait plus de cette aventure; moi seul y songeais sans cesse. Qu'avaient-ils fait de cette femme? s'était-elle enfuie à travers les bois? L'avait-on recueillie quelque part, et gardée dans un hôpital sans pouvoir obtenir d'elle aucun renseignement? Rien ne venait alléger mes doutes; mais, peu à peu, le temps apaisa le souci de mon cœur.

Or, à l'automne suivant, les bécasses passèrent en masse; et, comme ma goutte me laissait un peu de répit, je me traînai jusqu'à la forêt. J'avais déjà tué quatre ou cinq oiseaux à long bec, quand j'en abattis un qui disparut dans un fossé plein de

branches. Je fus obligé d'y descendre pour y ramasser ma bête. Je la trouvai tombée auprès d'une tête de mort. Et brus-quement le souvenir de la folle m'arriva dans la poi-trine comme un coup de poing. Bien d'autres avaient expiré dans ces bois, peut-être, en cette année sinistre mais, je ne sais pourquoi, j'étais sûr, sûr, vous dis-je, que je rencontrais la tête de cette misé-rable maniaque.

Et soudain je compris, je devinai tout. Ils l'avaient abandon-née sur ce matelas, dans la forêt froide et déserte; et, fidèle à son idée fixe, elle s'était laissé mourir sous l'épais et léger duvet des neiges et sans remuer le bras ou la jambe.

Puis les loups l'avaient dévorée.

Et les oiseaux avaient fait leur nid avec la laine de son lit déchiré.

J'ai gardé ce triste ossement. Et je fais des vœux pour que nos fils ne voient plus jamais de guerre.

A M. ~c/~7<c ~e?ïoz<?/e.

cent sous. Je fus surpris. Il me dit – Ce misérable m'a rappelé une histoire que je vais te dire et dont le souvenir me poursuit sans cesse. La voici Ma famille, originaire du Havre, n'était pas riche. On s'en tirait, voilà tout. Le père travaillait, rentrait tard du bureau et ne gagnait pas grand'chose. J'avais deux sœurs.

Ma mère souffrait beaucoup de la gêne où nous

N vieux pauvre, à barbe blanche,

nous demanda l'aumône. Mon ca--

marade J oseph Davranche lui donna iM CONTES CHIOISIS S vivions, et elle trouvait souvent des paroles aigres pour son mari, des reproches voilés et perfides. Le pauvre homme avait alors un geste qui me navrait. il se passait la main ouverte sur le front, comme pour essuyer une sueur qui n'existait pas, et il ne répondait rien.

Je sentais sa douleur impuissante.

On économisait sur tout; on n'acceptait jamais un diner, pour n'avoir pas à le rendre; on achetait les provisions au rabais, les fonds de boutique. Mes sœurs faisaient leurs robes elles-mêmes et avaient de longues discussions sur le prix d'un galon qui valait quinze centimes le mètre. Notre nourriture ordinaire consistait en soupe grasse et bœuf accommodé à toutes les sauces. Cela est sain et réconfortant, pa-raît-il j'aurais préféré autre chose.

On me faisait des scènes abominables pour les boutons perdus et les pantalons déchirés.

Mais chaque :dimanche nous allions faire notre tour de jetée en grande tenue. Mon père, en redin-gote, en grand chapeau, en gants, offrait le bras à ma mère, pavoisée comme un navire un jour de fête. Mes sœurs, prêtes les premières, attendaient le signal du départ; mais, au dernier moment, on dé-couvrait toujours une tache oubliée sur la redingote du père de famille, et il fallait bien vite l'effacer avec un chinbn mouillé de benzine.'

MON ONCLE JULES t9H Mon père, gardant son grand chapeau sur la tête, attendait, en -manches de chemise, que l'opération fut terminée, tandis que ma mère se-hâtait, ayant ajusté ses lunettes de myope, et ôté ses gants pour ne tes pas gêter.

Oh se mettait en route avec cérémonie.

Mes sœurs marchaient devant, en se donnant le bras. Elles étaient en' âge de mariage, et on en faisait montre, en ville. Je me tenais à gauche de ma mère, dont mon père' gardait la droite. Et je me rappelle l'airpompeux.de mes pauvres parents, dans ces promenades du dimanche, la rigi-dité de leurs traits, la sévérité de leur allure. Ils avançaient d'un pas grave, le corps droit, les jambes raides, comme si une affaire d'une importance extrême eût dépendu de leur tenue.

Et chaque dimanche, en voyant entrer les grands navires qui revenaient de pays inconnus et lointains, mon père prononçait invariablement les mêmes pa-roles –Hein! si Jules était là-de-dans, quelle surprise! Mon oncle Jules, le frère, de mon père, était le seul espoir de la famille, après en avoir été la ter-reur.'J'avais entendu parler de' lui depuis mon enfance, et il me semblait que je l'aurais reconnu du premier coup, tant sa pensée m'était devenue fami-lière. Je savais tous les détails de son existence jusqu'au jour de son départ pour l'Amérique, bien qu'on ne parlât qu'à voix basse de cette période de sa vie.

Il avait eu, paraît-il, une mauvaise conduite, c'est-,à-dire qu'il avait mangé quelque argent, ce qui est bien le plus grand des crimes pour les familles pauvres. Chez les riches; un homme qui s'amuse /at< des bêtises. Il est ce qu'on appelle, en souriant, un noceur. Chez les nécessiteux, un garçon qui force les parents à écorner le capital devient un mauvais sujet, un gueux, un drôle Et cette distinction est juste, bien que le fait soit le même, car les conséquences seules déterminent la gravité de l'acte.

Enfin l'oncle Jules avait notablement diminué l'héritage sur lequel comptait mon père; après avoir d'ailleurs mangé sa part jusqu'au dernier sou. On l'avait embarqué pour l'Amérique, comme on faisait alors, sur un navire marchand allant du Havre à New-York.

Une fois là-bas, mon oncle Jules s'établit marchand de je ne sais quoi, et il écrivit bientôt qu'il gagnait un peu d'argent et qu'il espérait pouvoir dédommager mon père du tort qu'il lui avait fait. Cette lettre causa dans la famille une émotion profonde. Jules, qui ne valait pas, comme on dit, les quatre fers d'un chien, devint tout à coup un honnête homme, un garçon de cœur, un vrai Davranche, intègre comme tous les Davranche.

Un capitaine nous apprit en outre qu'il avait loué une grande boutique et qu'il faisait un commerce important.

Une seconde lettre, deux ans plus tard, disait: « Mon cher Philippe, je t'écris pour que tu ne t'inquiètes pas de ma santé, qui est bonne. Les affaires aussi vont bien. Je pars demain pour un long voyage dans l'Amérique du Sud. Je serai peut-être plusieurs années sans te donner de mes nouvelles. Si je ne t'écris pas, ne sois pas inquiet. Je reviendrai au Havre une fois fortune faite. J'espère que ce ne sera pas trop long, et nous vivrons heureux ensemble.)) » Cette lettre était devenue l'évangile de la famille. On la lisait à tout propos, on la montrait à tout le monde.

Pendant dix ans, en effet, l'oncle Jules ne donna plus de nouvelles mais l'espoir de mon père grandissait à mesure que le temps marchait; et ma mère aussi disait souvent 1 Quand ce bon Jules, sera là, notre situation changera. En voilà un qui a su. se tirer d'affaire Et chaque dimanche, en regardant venir de l'ho-ri-

zon les gros vapeurs noirs vomissant sur le ciel des serpents de fumée, mon père répétait sa phrase éternue:

– Hein Si Jules était là-dedans,,quelle surprise Et on s'attendait presque à le voir agiter un mou choir, et ccier -r-Ohé! Philippè.

On avait échafaudé milie.

projets .sur ce retour assuré;

on devait même acheter, avec

l'argent de l'oncle, une petite

maison de campagne près d'In--

) gouvillè. Je n'affirmerais pas

que mon père n'eût point'en--

tamé déjà des négociations a

ce. sujet.

L'amende mes sœurs avait

alors vingt-huit ans; l'autre

vingt-six. Elles ne semariaient

pas, et c'était là un gros cha--

grin pour tout le monde.

Un prétendant enfin se présenta pour la seconde. Un employé, pas riche, mais honorable.

J'ai toujours eu la conviction que la)e).tre. de Uoncle Jules, montrée un; soir, savait terminé les hésitations et, emporté la résolution du jeune homme.

On~l'accepta avec empressement, et il fut déjcidé qu'après le mariage toute ta famille ferait ensemble un petit voyage à Jersey. w Jersey est l'idéal du voyage pour les gens pauvres. Ce n'est pas loin on passe la mer dans un paquebot et on est en terre étrangère, cet îlot appartenant aux Anglais. Donc, un Français, avec deux heures de navigation, peut s'offrir la vue d'un peuple voisin chez lui et étudier les~mœurs, déplorables d'ailleurs, de cette île couverte par le pavillon britannique, comme disent les gens qui parlent avec simplicité. Ce voyage de Jersey devint notre préoccupation, notre unique attente, notre rêve de tous les instants. On partit enfin. Je vois cela comme si c'était d'hier le vapeur chauffant contre le quai de Gran-ville mon père, effaré, surveillant l'embarquement de nos trois colis ma mère inquiète ayant pris le bras de ma sœur non mariée, qui semblait perdue depuis le départ de l'autre, comme un: poulet resté seul de sa couvée; et, derrière nous, les nouveaux époux qui restaient toujours en arrière, ce qui me taisait souvent tourner la tête:

Le bâtiment sifUa. Nous voici montés, et le navire; quittant la jetée, s'éloigna sur une mer plate comme une table de marbre vert. Nous regardions les côtes s'enfuir, heureux et fiers comme tous ceux qui voyagent peu.

Mon père tendait son ventre, sous sa redingote dont on avait, le matin même, effacé avec soin toutes les taches, et il répandait autour de lui cette odeur de benzine des jours de sortie, qui me faisait recon-naître les dimanches.

Tout à coup, il avisa deux dames élégantes à qui deux messieurs offraient des huîtres. Un vieux ma-telot dégueniHé ouvrait d'un coup de couteau les coquilles et les passaient aux messieurs, qui les ten-naient ensuite aux dames. Elles mangeaient d'une manière délicate, en tenant l'écaille sur un mouchoir fin et en avançant la bouche pour ne point tacher leurs robes. Puis elles buvaient l'eau d'un petit mouvement rapide et jetaient la coquille à la mer. Mon père, sans doute, fut séduit par cet acte dis-tingué de manger des huîtres sur un navire en marche. H trouva cela bon genre, raffiné, supérieur, et il s'approcha de ma mère et de mes sœurs en demandant – Voulez-vous que je vous oure quelques huî-tres?

Ma mère hésitait, à cause de la dépense; mais mes deux sœurs acceptèrent tout de suite. Ma mère dit, d'un ton contrarié – J'ai peur de me faire ma! à l'estomac. Offre ça aux enfants seulement, mais pas trop, tu les rendrais malades.

Puis se tournant vers moi, elle ajouta

MON ONCLE JUKE.a~ Un vieux matelot déguenillé ouvrait les huîtres

(PageMO.)

MON ONCLE JULES 2ot – Quant à Joseph, il n'en a pas besoin; il ne faut point gâter les garçons.

Je restai à côté de ma mère, trouvant injuste cette dictinction. Je suivais de l'œil mon père, qui conduisait pompeusement ses deux filles et son gendre vers le vieux matelot déguenillé.

Les deux dames venaient de partir, et mon père indiquait à mes sœurs comment il fallait s'y prendre pour manger sans lais-

ser couler l'eau; il voulut t même donner l'exemple et il s'empara d'une huître. En essayant d'imiter les dames, il renversa immédiatement tout le liquide sur sa redingote et j'entendis ma mère murmurer Il ferait mieux de se tenir tranquille.

Mais tout à coup mon père me parut inquiet il s'éloigna de quelques pas, regarda fixement sa famille pressée autour de l'écailleur, et, brusquement, il vint vers nous. Il me sembla fort pâle, avec des yeux sin-guliers. Il dit, à mi-voix, à ma mère:

– C'est extraordinaire, comme cet homme qui ouvre des huîtres ressemble à Jules.

Ma mère, interdite, demanda Quel Jules?.

Mon père reprit – Mais. mon frère. Si je ne le savais en bonne position, en Amérique, je croirais que c'est lui Ma mère enarée balbutia – Tu es fou! Du moment que tu sais bien que ce n'est pas lui, pourquoi dire ces bêtises-là?

Mais mon père insistait Va donc le voir, Clarisse j'aime mieux que tu t'en assures toi-même, de tés propres yeux.

Elle se leva et alla rejoindre
ses filles. Moi aussi, je regardais
l'homme. Il était vieux, sale,
tout ridé, et ne détournait pas
le regard de sa besogne.

Ma mère revint. 'Je m'aperçus

S qu'elle tremblait. Elle prononça

très vite

Je crois que c'est lui.. Va

donc demander des renseigne--

ments au capitaine. Surtout sois

prudent, pour que ce garnement

ne nous retombe pas sur les

bras, maintenant!

Mon père s'éloigna, mais je le suivis. Je me sentais étrangement ému.. ` Le capitaine, un grand monsieur, maigre, à longs favoris, se promenait sur la passerelle d'un air important, comme s'U eut commandé le courrier des Indes.

Mon père l'aborda avec cérémonie, en l'interro-géant sur son, métier avec_ accompagnement de compliments – Quelle était l'importance de Jersey? Ses productions ? Sa population? Ses mœurs?: Ses coutumes? La nature du sot, etc., été.

On eût cru qu'il s'agissait au moins des Etats-- Unis d'Amérique.

Puis on parla du bâtiment qui nous portait, l'Ex-p)'e~; puis on vint à l'équipage. Mon père, enfin, d'une voix troublée Vous avez là un vieil écaïUeur d'huitres qui paraît bien intéressant. Savez-vous quelques détails sur ce bonhomme?

Le capitaine, que cette conversation finissait par irriter, répondit sèchement – C'est un vieux vagabond français que j'ai trouvé en Amérique l'an dernier, et que j'ai rapatrié. Il a, paraît-il, des parents au Havre, mais il ne veut pas retourner près d'eux,

parce qu'il leur doit de l'ar-gent. Il s'appelle Jules. Jules Darman-chè ou Dan-vanche, quelque chose comme ça, enfin. Il paraît qu'il a été riche un moment là-bas, mais vous voyez où il en est réduit maintenant.

Mon père, qui devenait livide, articula, la gorge serrée, les yeux hagards:. ` –Ah! ah! très bien. fort bien. Cela ne m'é-tonne pas. Je vous remercie beaucoup, capitaine. Et il s'en alla, tandis que le. marin le regardait s'éloigner avec stupeur.

Il revint auprès de ma mère, tellement décomposé, qu'elle lui dit Assieds-toi; on va s'apercevoir de quelque chose.

Il tomba sur le banc en bégayant –C'est lui, c'est bien lui!

Puis il demanda.:

Qu'allons-nous faire?.

Elle répondit vivement – Il faut éloigner les enfants. Puisque Joseph sait tout, il va aller les chercher. Il faut prendre garde surtout que notre gendre ne se doute de rien. Mon père paraissait atterré. Il murmura Quelle catastrophe!

Ma mère ajouta, devenue tout à coup furieuse -- Je me suis toujours doutée que ce voleur ne ferait rien, et qu'il nous retomberait sur le dos! Comme si on pouvait attendre quelque chose d'un Davranche' Et mon père se passa la main sur le front, comme il faisait sous les reproches dé sa femme.

Elle ajouta;; – Donne de l'argent à: Joseph pour qu'il aille payer ceshuîtres, à~présent.Il~ne manquerait plus que d'être reconnus par ce mendiant. Cela ferait un joli effet sur le navire. Al-lons-nous-en à l'autre bout, et fais en sorte que cet homme n'ap-

proche pas de nous! w Elle se leva, et ils s'éloignèrent après m'avoir remis une pièce de cent sous.

Mes sœurs, surprises, attendaient leur père. J'affirmai que maman s'était trouvée un peu gênée par la mer, et je demandai à l'ouvreur d'huitres – Combien est-ce que nous vous devons, monsieur ? 1 J'avais envie de dire mon oncle.

Il répondit Deux francs cinquante.

Je tendis mes cent sous et il me rendit la monnaie.

Je regardais sa main, une pauvre main de matelot toute plissée, et je regardais son visage, un vieux et misérable visage, triste, accablé, en me disant: – C'est mon oncle, le frère de papa, mon oncle Je lui laissai dix sous de pourboire. Il me remercia – Dieu vous bénisse, mon jeune monsieur Avec l'accent d'un pauvre qui reçoit l'aumône. Je pensai qu'il avait dû mendier; là-bas!

Mes sœurs me contemplaient, stupéfaites de ma générosité.

Quand je remis les deux francs à mon père, ma mère, surprise, demanda Il y en avait pour trois francs?, Ce n'est pas possible. Je déclarai d'une voix ferme:

– J'ai donné dix sous de pourboire.

Ma mère eut un sursaut et me regarda dans les yeux – Tu es fou! Donner dix sous à cet homme, à ce

gueux!

Elle s'arrêta sur un regard de mon

père, qui désignait son gendre. `

Puis on se tut.

.Devant nous, à l'horizon, une
)fi ombre violette semblait sortir de
la mer.,
C'é'tait Jersey.'

Lorsqu'on approcha des jetées,
un désir violent me vint au cœur
dé voir encore une fois mon oncle
Jules, de m'approcher, de lui dire
quelque chose'de consolant, de
tendre.

Mais, comme personne ne mangeait plus d~hu!-tres, il avait
disparu, descendu sans doute au fond de la cale infecte où logeait
ce miséraMe.

Et nous sommes ~revenus par le bateau de Saint-- Malo, pour
ne pas le rencontrer. Ma mère était dé-vorée d'inquiétude. Je n'ai
jamais revu le frère de mon père!

Voilà pourquoi tu me verras quelquefois donner cent sous aux
vagabonds. dur sur la terre inféconde pour élever tous leurs pe-
tits. Chaque ménage en avait quatre. Devant les deux portes voi-
sines, toute la marmaille grouillait du matin au soir. Les deux
âmes avaient six ans

C

A Octave Mirbeau.

î Es deux chaumières

~)~~ Es deux chaumières

étaient côte à côte, au

pied d'une colline, proches

d'une petite ville de bains.

Les deux paysans besognaient et les deux cadets quinze mois environ; les mariages, et ensuite les naissances, s'étaient produits à peu près simultanément dans l'une et l'autre maison. Les deux mères distinguaient à peine leurs pro-duits dans le tas; et les deux pères confondaient tout t à fait. Les huit noms dansaient dans leur tête, se mêlaient sans cesse; et, quand il fallait en appeler un, les hommes souvent en criaient trois avant d'ar-river au véritable.

Le première des deux demeures, en venant de la station d'eaux de Rolleport, était occupée par les Tuvache, qui avaient trois filles et un garçon; l'autre mesure abritait les Vallin, qui avaient une fille et trois garçons.

Tout cela vivait péniblement de soupe, de pommes de terre et de grand air. A sept heures, le matin, puis à midi, puis à six heures, le soir, les ménagères réunissaient leurs mioches pour donner la pâtée, comme des gardeurs d'oies rassemblent leurs bêtes. Les enfants étaient assis, par rang d'âge, devant la table en bois, vernie par'cinquante ans d'usage. Le dernier moutard avait

à peine la bouche au niveau de la planche. On posait devant eux l'assiette creuse pleine de pain molli dans l'eau oùavaient cuit les pommes de. terre, un demi-chou et trois oignons; et toute ta ligne mangeait jusqu'à plus faim. La mère empâtait elle-même le petit. Un peu de viande

AUX CHAMPS 21t i au pot-au-feu, le dimanche, était une fête pour tous; et le père, ce jour-là, s'attardait au repas en répé-tant « Je m'y ferais bien tous les jours.)) Par un après-midi du mois d'août, une Jégère voiture s'arrêta brusquement devant les deux chau-mières, et une jeune femme, qui conduisait elle-même, dit au monsieur assis à côté d'elle Oh! regarde, Henri, ce tas d'enfants! Sont-ils jolis, comme ça, à grouiller dans la poussière! L'homme ne répondit rien, accoutumé à ces admi-rations qui étaient une douleur et presque un re-proche pour lui.

La jeune femme reprit Il faut que je les embrasse! Oh! comme je voudrais en avoir un, celui-là, le tout petit. Et, sautant de la voiture, elle courut aux enfants, prit un des deux derniers, celui des Tuvache, et, l'enlevant dans ses bras, elle le baisa passionné-ment sur ses joues sales, sur ses cheveux blonds frisés et pomma-dés de terre, sur ses menottes qu'il agitait pour se débarrasser des caresses ennuyeuses. Puis elle remonta dans sa voiture et partit au grand trot. Mais elle revint la semaine suivante, s'assit elle-même par terre, prit le moutard dans ses bras, le bourra de gâteaux, donn,a des bonbons à tous les autres; et joua avec eux comme une ga-mine, tandis que son mari attendait patiemment dans sa frêle voiture.

Elle revint encore, fit connaissance avec les pa-rents, reparut tous les jours, les poches pleines de friandises et de sous.

Elle s'appelait Mme Henri d'Ilubières.

Un matin, en arrivant, son mari descendit avec elle; et, sans s'arrêter aux mioches, qui la connais-saient bien maintenant, elle pénétra dans la demeure des paysans.

Ils étaient là, en train de fendre du bois pour la soupe; ils se redressèrent tout surpris, donnèrent des chaises et attendirent. Alors la jeune femme, d'une voix entrecoupée, tremblante, commença Mes braves gens, je viens vous trouver parce que je voudrais bien. je voudrais bien emmener avec moi votre. votre petit garçon.

Les campagnards, stupéfaits et sans idée, ne répondirent pas.

Elle reprit haleine et continua:

—Nous n'avons pas d'enfants; nous sommes seuls, mon mari et moi. Nous le garderions.

voulez-vous?

La paysanne commençait à comprendre. Elle demanda 1.

Vous voulez nous prend'e Charlot? Ah ben non, pour sûr. Alors M. d'Hubières intervint Ma femme s'est mal expliquée. Nous voulons l'adopter, mais il reviendra vous voir. S'il tourne bien, comme tout porte à le croire, il sera notre héritier. Si nous avons, par hasard, des enfants, il partagerait également avec eux. Mais, s'il ne répon-dait pas à nos soins, nous lui donnerions, à sa ma-jorité, une somme de. vingt mille francs, qui sera immédiatement déposée en son nom chez un no-taire. Et, comme on a aussi pensé à vous, on vous servira jusqu'à votre mort une rente de cent francs par mois. Avez-vous bien compris?

La fermière s'était levée, toute furieuse.

Vous voulez que j' vous vendions Chariot? Ah mais non; c'est pas des choses qu'on d'mande à une mère, ça! Ah!,mais non! Ce s'rait une abomination. L'homme ne disait rien, grave et réfléchi; mais il approuvait sa femme d'un mouvement continu de la tête.

Mme d'Hubières, éperdue, se mit à pleurer, et, se tournant vers son mari, avec une voix pleine de sanglots, une voix d'enfant dont tous les désirs ordinaires sont satisfaits, elle balbutia Ils ne veulent pas, Henri, ils ne veulent pas! Alors, ils firent une dernière tentative.

Mais, mes amis, songez à l'avenir de votre enfant, à son bonheur, à. 2t4 CONTES CHIOISIS La paysanne, exaspérée, lui coupa la parole C'est tout vu, c'est tout entendu, c'est tout réfléchi. Allez-vous-en, et pî, que j' vous revoie point par ici. C'est-i permis d' vouloir prendre un éfant comme ça!

Alors,M"Md'Hubières,ensor--

tant, s'avisa qu'ils étaient deux

tout petits, et elle demanda, à

travers ses larmes, avec une té--

nacité de femmevolontaire etgâ--

tée, qui ne veut jamais attendre

-Mais l'autre petit n'est pas

à vous?

Le père Tuvache ré--

pondit

Non, c'est aux voi--

sins vous pouvez y aller,

si vous voulez.

Et il rentra dans sa

maison, où retentissait la

voix indignée de sa femme.

Les Vallin étaient à table, en train de manger avec lenteur des tranches de pain qu'ils frottaient parcimonieusement avec un peu de beurre piqué au couteau, dans une assiette entre eux deux.

M. d~Hubières recommença ses propositions,- mais avec plus d'insinuations, de précautions oratoires,

ALJX CHAMPS 215 d'astuce. Les deux ruraux hochaient la tête en signe de refus; mais, quand ils apprirent qu'Us auraient cent francs par mois, ils se considérèrent, se consultant de l'œil, très ébranlés.

Ils gardèrent longtemps le silence, torturés, hésitants. La femme enfin demanda Qué qu' t'en dis, l'homme?

Il prononça d'un ton sentencieux -J' dis -qu' c'est point méprisable.

Alors M^o = d'Hubières, qui tremblait d'angoisse, leur parla de l'avenir du petit, de son bonheur, et de tout l'argent qu'il pourrait leur donner plus tard. Le paysan demanda C'te rente de douze cents francs, ce s'ra promis d'avant l' notaire?

M. d'Hubières répondit Mais certainement, dès demain.

La fermière, qui méditait, reprit:

– Cent francs par mois, c'est point suffisant pour nous priver du p'tit; ça travaillera dans qué-qu'z'ans et' éfant; i nous faut cent vingtfrancs. Mme d'Hubières, trépignant d'impatience, les accorda tout de suite, et comme elle voulait enlever l'enfant, elle donna cent francs en cadeau pendant que son mari faisait un écrit. Le maire, et un voisin, appelés aussitôt, servirent de témoins complaisants.. Et la jeune femme, radieuse, emporta le marmot hurlant, comme on emporte un bibelot désiré d'un magasin.

Les Tuvache, sur leur porte, le regardaient partir, muets, sévères, regrettant peut-être leur refus. On n'entendit plus du tout parler du petit Jean Vallin. Les parents, chaque mois, allaient toucher leurs cent vingt francs chez le notaire; et ils étaient fâchés avec leurs voisins parce que la mère Tuvache les agonisait d'ignominies, répétant sans cesse de porte en porte qu'il fallait être dénaturé pour vendre son enfant, que c'était une horreur, une saleté, une corromperie.

Et parfois elle prenait en ses bras son Charlot avec ostentation, lui criant, comme s'il eût compris J' t'ai pas vendu, mé, j' t'ai pas vendu, mon p'tiot. J' vends pas m's éfants, mé. J' 1 sieus pas riche, mais je vends pas m's éfants.

Et, pendant des années et encore des années, ce fut ainsi chaque jour; chaque jour des allusions grossières étaient vociférées devant la porte, de façon à entrer dans la maison voisine. La mère Tuvache avait fini par se croire supérieure à toute la contrée parce qu'elle n'avait pas vendu Charlot. Et ceux qui parlaient d'elle disaient – J' sais ben que c'était engageant; c'est égal,

elle s'a conduite comme une bonne mère. Leur :nls aine partit au service. Le second mourut; Charlot resta seul à peiner avec le vieux père pour nour-rir la mère et deux autres sœurs ca-dettes qu'il avait.

Il prenait vingt et un ans, quand, un < matin, une brillante voiture s'arrêta devant les deux chaumières. Un jeune monsieur, avec une chaîne de montre en or, descendit, donnant la main à une vieille dame en cheveux blancs.

La vieille dame lui dit C'est là, mon enfant, à la seconde maison.

Les Vallin vivotaient à leur aise, grâce à la pen-sion. La fureur inapaisable des Tuvache, restés mi-sérables, venait de là.

M

On la citait; et

Charlot, qui prenait
dix-huit ans, élevé
avec cette idée qu'on
lui répétait sans ré--
pit, se jugeait lui--
même supérieur à
ses camarades parce

qu'on ne l'avait pas

vendu. Et il entra comme chez lui dans la mesure des Vallin.

La vieille mère lavait ses tabliers; le père infirme sommeillait près de l'âtre.

Tous deux levèrent la tête, et le jeune homme dit Bonjour, papa; bonjour, maman.

Ils se dressèrent, effarés. La paysanne laissa tomber d'émoi son savon dans son eau et bal-butia C'est-i té, m'n éfant? C'est-i té, m'n éfant? Il la prit dans ses bras et l'embrassa, en répétant « Bonjour, maman.)) Tandis que le vieux, tout tremblant, disait, de son ton calme qu'il ne perdait jamais « Te v'ia-t-il revenu, Jean ?)) Comme s'il l'avait vu un mois auparavant.

Et, quand ils se furent reconnus, les parents vou-lurent tout de suite sortir le fieu dans le pays pour le montrer.

On le conduisit chez le maire, chez l'adjoint, chez le curé, chez l'instituteur.

Charlot, debout sur lefeuil de sa chaumière, le regardait passer.

Le soir, au souper, il dit aux vieux –Faut-il qu' vous ayez été sots pour laisser prendre le p'tit aux Vallin..

Sa mère répondit obstinément J' voulions point vendre not'éfant.

Le père ne disait rien. Le fils reprit C'est-il pas malheureux d'être sacrifié comme ça. Alors le père Tuvache articula d'un ton coléreux Vas-tu pas nous r'procher d' t'avoir gardé?

Et le jeune homme, brutalement Oui, j' vous le r'proche, que vous n'êtes que des niants. Des parents comme vous ça fait l' malheur des étants. Qu' vous mériteriez que j' vous quitte r La bonne femme pleurait dans son assiette. Elle gémit tout en avalant des cuillerées de soupe dont elle répandait la moitié Tuez-vous donc pour élever d's éfants.

Alors le gars, rudement J'aimerais mieux n'être point né que d'être c' quej' suis. Quand j'ai vu l'autre, tantôt, mon sang n'a fait qu'un tour. Je m' suis dit – Via c' que j' serais maintenant.

Il se leva.

Tenez, j' sens bien que je ferai mieux de n' pas rester ici, parce que j'vous le reprocherais du matin au soir, et que j' vous ferais une vie d' misère. Ça, voyez-vous, j' vous l' pardonnerai jamais Les deux vieux se taisaient, atterrés, larmoyants. Il reprit Non, c't' idée-là, ce serait trop dur. J'aime mieux m'en aller chercher ma vie aut' part. Il ouvrit la porte. Un bruit de voix entra. Les Vallin festoyaient avec l'enfant revenu.

Alors Charlot tapa du pied et, se tournant vers ses parents, cria Manants, va Et il disparut dans la nuit.

'JETAIT hier, 31 décembre.

Je venais de déjeuner

avec mon vieil ami Georges

Garin. Le domestique lui

apporta une lettre couverte

de cachets et de timbres

étrangers.

Georges me dit

Tu permets?

Certainement.

Et il se mit à lire

huit pages d'une grande

écriture anglaise, croi-sée dans tous les sens. Il les lisait lentement, avec une attention sérieuse, avec cet intérêt qu'on met aux choses qui vous touchent le cœur.

Puis il posa la lettre sur un coin de la cheminée, et il dit – Tiens, en voilà une drôle d'histoire que je ne t'ai jamais racontée, une histoire sentimentale pour-tant, et qui m'est arrivée! Oh! ce fut un singulier jour de l'an, cette année-là. Il y a de cela vingt ans. puisque j'avais trente ans et que j'en ai cinquante! « J'étais alors inspecteur de la Compagnie d'as-surances maritimes que je dirige aujourd'hui. Je me disposais à passer à Paris la fête du der janvier, puisqu'on est convenu de faire de ce jour un jour de fête, quand je reçus une lettre du directeur me donnant l'ordre de partir immédiatement pour l'île de Ré, où venait de s'échouer un trois-mâts de Saint-Nazaire, assuré par nous. Il était alors huit heures du matin. J'arrivai à la Compagnie, à dix heures, pour recevoir des instructions; et, le soir même, je prenais l'express, qui me déposait à La Rochelle le lendemain 31 décembre.

« J'avais deux heures avant de monter sur le bateau de Ré, le JeaH-CM~o~. Je fis un tour en ville. C'est vraiment une ville bizarre et de grand caractère que La Rochelle, avec ses rues mêlées

comme un labyrinthe et dont les trottoirs courent sous des galeries sans fin, <les galeries à arcades comme celles de la rue de Rivoli, mais basses, ces galeries et ces arcades écrasées, mystérieuses, qui semblent construites et demeurées comme un décor de conspirateurs, le décor antique et saisissant des

L'ÉPAVE ggg guerres d'autrefois, des guerres de religion héroïques et sauvages. C'est bien la .vieille cité huguenote, grave, discrète, sans art superbe, sans aucun de ces admirables monuments qui font Rouen si magnifique, mais remarquable par toute sa physionomie sévère, un peu surnoise aussi, une cité de batailleurs obstinés, où doivent éclore les fanatismes, la ville où s'exalta la foi des calvinistes et où naquit le com-plot des quatre sergents.

« Quand j'eus erré quelque temps par ces rues singulières, je montai sur un petit bateau à vapeur, noir et ventru, qui devait me conduire à l'île de Ré. Il partit en soufflant, d'un air de colère, passa entre les deu~ tours antiques qui gardent le port, traversa la rade, sortit de la digue construite par Richelieu, et dont on voit à fleur d'eau les pierres énormes, enfermant la ville comme une immense collier; puis il obliqua vers la droite.

« C'était un de ces jours tristes qui oppressent, écrasent la pensée, compriment le cœur, éteignent en nous toute force et toute énergie un jour gris, glacial, sali par une brume lourde, humide comme de la pluie, froide comme de la gelée, infecte à respirer,comme-une buée d'égout.

Sousce plafond de brouillard bas et sinistre, la mer jaune, la mer peu profonde et sablonneuse de ces plag6s illimitées, restait sans une ride, sans un 224 CONTES CHOISJS S mouvement,

sans vie, une mer d'eau trouble, d'eau grasse, d'eau stagnante. Le J~M-GM~OM passait des-sus en roulant un peu, par habitude, coupait cette nappe opaque et lisse, puis laissait derrière lui quelques vagues, quelques clapots, quelques ondulations qui se calmaient bientôt.

« Je me mis à causer avec le capitaine, un petit homme presque sans pattes, tout rond comme son bateau et balancé comme lui. Je voulais quelques détails sur le sinistre que j'allais constater. Un grand trois-mâts carré de Saint-Nazaire, le Mf~!e-Jo~ep/~ avait échoué, par une nuit d'ouragan, sur les sables de l'île de Ré.

« La tempête avait jeté si loin ce bâtiment, écri-vait l'armateur, qu'il avait été impossible de le ren-flouer et qu'on avait dû enlever au plus vite tout ce qui pouvait en être détaché. Il me fallait donc constater la situation de l'épave, apprécier quel devait être son état avant le naufrage, juger si tous les efforts avaient été tentés pour le remettre à flot. Je venais comme agent de la Compagnie, pour témoi-gner ensuite contradictoirement, si besoin était, dans le procès.

« Au reçu de mon rapport, le directeur devait prendre les mesures qu'il jugerait nécessaires pour sauvegarder nos intérêts.

« Le capitaine du Jeo~-G'Mt~ connaissait parfai-tement l'affaire, ayant été appelé à prendre part, avec son navire, aux tentatives de sauvetage. Il me raconta le sinistre, très simple d'aiiiiëurs. Le Fane~-ep/~ poussé par un coup de vent furieux, perdu dans la nuit, naviguant au hasard sur une mer d'écume, « une mer de soupe au lait », disait le capitaine, était venu s'échouer sur ces

immenses bancs de sable qui changent les côtes de cette région en Saharas illimités, aux heures de la marée basse.

« Tout en causant, je regardais autour de moi et devant moi. Entre l'océan et le ciel pesant restait un espace 4ibre où l'œil voyait au loin.

Nous suivions une terre. Je deman-dai « C'est l'île de Ré?

<(Oui, monsieur.

.(Et tout à coup le capitaine, étendant la main droit devant nous, me montra, en pleine mer, une chose presque imperceptible, et me dit < Tenez, voilà votre navire!

« Le ~r!'e-</o~ Mais, oui.

– J'étais stupéfait. Ce point noir, à peu près invisible, que j'aurais pris pour un écueil, me parais-sait placé à trois kilomètres au moins des côtes. « Je repris:

« Mais, capitaine, il doit y avoir cent brasses d'eau à l'endroit que vous me désignez?

« Il se mit à rire.

« Cent brasses, mon ami! Pas deux brasses, je vous dis « C'était un Bordelais. Il continua « Nous sommes marée haute, neuf heures qua-rante minutes. Allez-vous-en par la plage, les mains dans vos poches, après le déjeuner de l'hôtel du DotM-p/MM, et je vous promets qu'à deux heures cinquante ou trois heures au plusse vous toucherez l'épave, pied sec, mon ami, et vous aurez une heure quarante-cinq à deux heures pour rester dessus, pas plusse, par exemple; vous seriez pris. Plusse la mer elle va loin et plusse elle revient vite. C'est plat comme une punaise, cette côte

Remettez-vous en route à quatre heures cinquante, croyez-moi; et vous remontez à sept heures et demie sur le .TiMM-GM~oM, qui vous dépose ce soir même sur le quai de La Rochelle. « Je remerciai le capitaine et j'allai m'asseoir à l'avant du vapeur, pour regarder la petite ville de Saint-Martin, dont nous approchions rapidement. « Elle ressemblait à tous les ports en miniature qui servent de capitales à toutes les maigres îles semées le long des continents. C'était un gros village « Après avoir déjeuné, je franchis un petit promontoire; puis, comme la mer baissait rapidement, je m'en allai, à travers les sables, vers une sorte de roc noir que j'apercevais au-dessus de l'eau, là-bas, là-bas.

« J'allais vite sur cette plaine jaune, élastique comme de la chair, et qui semblait suer sous mon pied. La mer, tout à l'heure, était là; maintenant, je l'apercevais au loin, se sauvant à perte de vue, et je ne distinguais plu~ la ligne qui séparait le sable de l'Océan. Je croyais assister à une féerie gigantesque et surnaturelle. L'Atlantique était devant moi tout à l'heure, puis il avait disparu dans la grève, comme font les décors dans les trappes, et je marchais à pré-sent au milieu d'un désert. Seuls, la sensation, le souffle de l'eau salée demeuraient en moi. Je sentais l'odeur du varech, l'odeur de la vague, la rude et bonne odeur des côtes. Je marchais vite; je n'avais plus froid; je regardais l'épave échouée, qui grandis-sait à mesure que j'avançais et ressemblait à présent à une énorme baleine naufragée.

de pêcheurs, un pied dans l'eau, un piedsur terre, vivant de poisson et de volailles, de légumes et de coquilles, de radis et de moules. L'île est fort basse, peu cultivée, et semble cependant très peuplée; mais je ne pé-nétraï pas dans l'intérieur. « Elle semblait sortir du sol et prenait, sur cette immense étendue plate et

jaune, des proportions surprenantes. Je l'atteignis enfin, après une heure de marche. Elle gisait sur le flanc, crevée, brisée, montrant, comme les côtes d'une bête, ses os rompus, ses os de bois goudronné, percés de clous énormes. Le sable déjà l'avait envahie, entré par toutes les fentes, et il la tenait, la possédait, ne la lâcherait plus. Elle paraissait avoir pris racine en lui. L'ayant été entré profondément dans cette plage douce et perfide, tandis que l'arrière, relevé, sem-blait jeter vers le ciel, comme un cri d'appel désespéré, ces deux mots blancs sur le bordage noir Maw-J<M~pA.

« J'escaladai ce cadavre de navire par le côté le plus bas; puis, parvenu sur le pont, je pénétrai dans l'intérieur. Le jour, entré par les trappes défoncées et par les fissures des flancs, éclairait tristement ces sortes de caves longues et sombres, pleines de boiseries démolies. Il n'y avait plus rien là-dedans que du sable qui servait de sol & ce souterrain de planches. « Je me mis à prendre des notes sur l'état du bâtiment. Je m'étais assis sur un, baril vide et brisé, et j'écrivais à la lueur d'une large fente par où je pouvais apercevoir l'étendue illimitée de la grève. Un singulier frisson de froid et de solitude me cou-raait sur la peau de moment en moment; et je cessais d'écrire parfois pour écouter le bruit vague et mystérieux de l'épave bruit des crabes grattant les bordages de leurs griffes crochues, bruit de mille bêtes toutes petites de la mer, installées déjà sur ce mort, et aussi le bruit doux et régulier du taret qui ronge sans cesse, avec son grincement de vrille, toutes les vieilles charpentes, qu'il creuse et dévore.

« Et, soudain, j'entendis des voix humaines tout près de moi. Je fis un bond comme en face d'une apparition. Je crus vraiment, pendant une seconde, que j'allais voir se lever, au fond de

la sinistre cale, deux noyés qui me raconteraient leur mort. Certes, il ne me fallut pas longtemps pour grimper sur le pont à la force des poignets et j'aperçus debout, à l'arrière du navire, un grand monsieur avec trois jeunes filles, ou plutôt, un grand Anglais avec trois misses. Assurément, ils eurent encore plus peur que moi en voyant surgir cet être rapide sur le trois-mâts abandonné. La plus jeune des fillettes se sauva; les deux autres saisirent leur père à pleins bras; quant à lui, il avait ouvert la bouche: ce fut le seul signe qui laissât voir son émotion.

« Puis, après quelques secondes, il parla & – Aoh, môtieu, vos été la propriétaire de cette bâtiment?

« Oui, monsieur.

« Est-ce que je pôvé la visiter?

« Oui, monsieur.

« Il prononça alors une longue phrase anglaise, où je distinguai seulement ce mot gracieux, revenu pk.ieursfois.

« Comme il cherchait un endroit pour grimper, je lui indiquai le meilleur et je lui tendis la main. Il monta; puis nous aidâmes les trois fillettes, rassurées. Elles étaient charmantes, surtout l'aînée, une blondine de dix-huit ans, fraîche comme une fleur, et si fine, si mignonne! Vraiment, les jolies Anglaises ont bien l'air de tendres fruits de la mer. On aurait dit que celle-là venait de sortir du sable et que ses cheveux en avaient gardé la nuance. Elles font penser, avec leur fraîcheur exquise, aux couleurs délicates des coquilles roses et aux perles nacrées, rares, mystérieuses, écloses dans les profondeurs inconnues des océans.

« Elle parlait un peu mieux que son père; et elle nous servit d'interprète. Il fallut raconter le naufrage dans ses moindres détails, que j'inventai, comme si j'eusse assisté à la catastrophe. Puis, toute la famille descendit dans l'intérieur de l'épave. Dès qu'ils eurent pénétré dans cette sombre galerie, à peine éclairée, ils poussèrent des cris d'étonnement et d'admiration; et soudain le père et les trois filles tinrent en leurs mains des albums, cachés sans doute dans leurs grands vêtements imperméables, et ils commencèrent en même temps quatre croquis au crayon de ce lieu triste et bizarre. « Ils s'étaient assis, côte à côte, sur une poutre en saillie, et les quatre albums, sur les huit genoux, se couvraient de petites lignes noires qui devaient représenter le ventre entr'ouvert du ~rM-~b~A. « Tout en travaillant, l'aînée des fillettes causait avec moi, qui continuais à inspecter le squelette du navire.

« J'appris qu'ils passaient l'hiver à Biarritz et qu'ils étaient venus tout exprès à l'île de Ré pour contempler ce trois-mâts enlisé. Ils n'avaient rien de la morgue anglaise, ces gens; c'étaient de simples et braves toqués, de ces errants éternels dont l'Angleterre couvre le monde. Le père, long, sec, la figure rouge encadrée de favoris blancs, vrai sand-wich vivant, une tranche de jambon découpée en tête humaine entre deux coussinets de poils; les filles, hautes sur jambes, de petits échassiers en croissance, sèches aussi, sauf Famée, et gentilles toutes trois, mais surtout la plus grande.

« Elle avait une si drôle de manière de parler, de raconter, de rire, de comprendre et de ne pas com-prendre, de lever les yeux pour m'interroger, des yeux bleus comme l'eau profonde, de cesser de des-siner pour deviner, de se remettre au travail et de dire

« yes)) ou « nô)), que je serais demeuré un temps indéfini à l'écouter et à la regarder.

« Tout à coup, elle murmura à cause des mares profondes que nous avions dû contourner en venant, et où nous tomberions au retour.

« Ce fut, dans nos cœurs, une minute d'horrible angoisse. Puis, la petite Anglaise se mit à sourire et murmura « Ce été nous les naufragés i « – J'entendal une petite mouvement sur cette bateau.

« Je prêtai l'oreille et je distinguai aussitôt un léger bruit, singulier, continu. Qu'était-ce? Je me levai pour aller regarder par la fente, et je poussai un cri violent.

La mer nous avait rejoints; elle alla nous entourer!

« Nous fûmes aussitôt sur le pont.

était trop tard. L'eau nous cernait, et e] courait vers la côte avec une prodigieu vitesse. Non, cela ne courait pas, cela glissait, rampait, s'allongeait comme~une tache démesurée. A peine quelques centimètres d'eau couvraient le sable; mais on ne voyait plus déjà la ligne fuyante de l'imperceptible flot.

« L'Anglais voulut s'élancer; je le retins la fuite était impossible,

lait i

ilie

Ise

#n « Je voulus rire; mais la peur m'étreignait, une peur tâche, affreuse, basse et sournoise comme ce flot. Tous les dangers que nous courions m'apparurent en même temps. J'avais envie de crier « Au secours! » Vers qui?

« Les deux petites Anglaises s'étaient blotties contre leur père, qui regardait, d'un œil consterné, la mer démesurée autour de nous.

« Et la nuit tombait, aussi rapide que l'Océan montant, une nuit lourde, humide, glacée « Je dis « Il n'y a rien à faire qu'à demeurer sur ce bateau.

« L'Anglais répondit « Oh yes 1 « Et nous restâmes là un quart d'heure, une demi-heure, je ne sais, en vérité, combien de temps, à regarder, autour de nous, cette eau jaune qui s'épais-sissait, tournait, semblait jouer sur l'immense grève reconquise.

« Une des fillettes eut froid, et l'idée nous vint de redescendre, pour nous mettre à l'abri de la brise légère, mais glacée, qui nous effleurait et nous piquait la peau.

« Je me penchai sur la trappe. Le navire était plein d'eau. Nous dûmes alors nous blottir contre le bordage d'arrière, qui nous garantissait un peu. « Les ténèbres, à présent, nous enveloppaient, et nous restions serrés les uns contre les autres, entourés d'ombre et d'eau. Je sentais trembler, contre mon épaule, l'épaule de la petite Anglaise, dont les dents claquaient par instants; mais je sentais aussi la chaleur douce de son corps à travers les étoffes, et cette chaleur m'était délicieuse comme un baiser. Nous ne parlions plus; nous demeurions immobiles, muets, accroupis comme 'des bêtes dans un fossé, aux heures d'ouragan. Et pourtant, malgré tout, malgré la nuit, malgré le danger terrible

et grandis-sant, je commençais à me sentir heureux d'être là, heureux du froid et du péril, heureux de ces longues heures~ d'ombre et d'angoisse à passer sur cette planche, si près de cette jolie et mignonne fillette. Je me demandais pourquoi cette étrange sensa-tion de bien-être et de joie qui me pénétrait. <.(Pourquoi? Sait-on? Parce qu'elle était là? Qui, elle? Une petite Anglaise inconnue? Je ne l'aimais pas, je ne la connaissais point, et je me sentais at-tendri, conquis! J'aurais voulu la sauver, me dévouer pour elle, faire mille folies? Étrange chose Comment se fait-il que la présence d'une femme nous boule-verse ainsi Est-ce la puissance de sa grâce qui nous enveloppe? la séduction de la joliesse et de la jeu-nesse qui nous grise comme ferait le vin?

« N'est-ce pas plutôt une sorte de toucher de 236 CONTES CHOtStS S l'amo~ du mystérieux amour qui cherche sans cesse à unir les êtres, qui tente sa puissance dès qu'il a mis face à face l'homme et la femme, et qui les pénètre d'émotion, d'une émotion confuse, se-crète, profonde, comme on mouille la terre pour y faire pousser des fleurs!

« Mais le silence des ténèbres devenait effrayant, le silence du ciel, car nous entendions autour de nous, vaguement, un bruissement léger, infini, la rumeur de la mer sourde qui montait et le mono-tone clapotement du courant contre le bateau. « Tout à coup, j'entendis des sanglots. La plus petite des Anglaises pleurerait. Alors son père voulut la consoler, et ils se mirent à parler dans leur langue, que je ne comprenais pas. Je devinai qu'il la rassurait et qu'elle avait toujours peur.

« Je demandai à ma voisine « Vous n'avez pas trop froid, miss?

« Oh! si. J'avé froid beaucoup.

« Je voulus lui donner mon manteau, elle le refusa; mais je l'avais ôté; je l'en couvris malgré elle. Dans la courte lutte, je rencontrai sa main, qui me fit passer un frisson charmant par tout le corps.

« Depuis quelques minutes, l'air devenait plus vif, le clapotis de l'eau plus fort contre les flancs du navire.

L'IMPAYE 237 « Je me dressai; un grand souffle me passa sur le visage. Le vent s'élevait!

« L'Anglais s'en aperçut en même temps que moi, et il dit simplement « – C'était mauvaise pour nous, cette.

« Assurément c'était mauvais, c'était la mort certaine si des lames, même de faibles lames, venaient attaquer et secouer l'épave, tellement brisée et dis-jointe que la première vague un peu rude l'emporterait en bouillie.

« Alors notre angoisse s'accrut de seconde en seconde avec les rafales de plus en plus fortes. Maintenant, la mer brisait un peu, et je voyais dans les ténèbres des lignes blanches paraître et disparaître, des lignes d'écume, tandis que chaque flot heurtait la carcasse du ~)'M-Jo~cp/~ l'agitait d'un court frémissement qui nous montait jusqu'au cœur.

« L'Anglaise tremblait; je la sentais frissonner contre moi, et j'avais une envie folle de la saisir dans mes bras.

« Là-bas, devant nous, à gauche, à droite, derrière nous, des phares brillaient sur les côtes, des phares blancs, jaunes, rouges, tournants, pareils à des yeux énormes, à des yeux de géant qui

nous regardaient, nous guettaient, attendaient avidement que nous eussions disparu. Un d'eux surtout m'irritait. Il s'éteignait toutes les trente secondes pour se 3:J8 CONTES CHOISIS rallumer aussitôt; c'était bien un œil, celui-là, avec sa paupière sans cesse baissée sur son regard de feu. « De temps en temps, l'Anglais frottait une allumette pour regarder l'heure; puis il remettait sa montre dans sa poche. Tout à coup, il me dit, par-dessus les têtes de ses filles, avec une souveraine gravité « Mûsieu, je vous souhaite bon année.

« Il était minuit. Je lui tendis ma main, qu'il serra; puis il prononça une phrase d'anglais, et soudain ses filles et lui se mirent à chanter le Go~ save <Ae QMee~~ qui monta dans l'air noir, dans l'air muet, et s'évapora à travers l'espace.

« J'eus d'abord envie de rire; puis je fus saisi par une émotion puissante et bizarre.

« C'était quelque chose de sinistre et de superbe, ce chant de naufragés, de condamnés, quelque chose comme une prière, et aussi quelque chose de plus grand, de comparable à l'antique et sublime Ave, Ceemr, MM~M)'~ te m~M<a~.

« Quand ils eurent fini, je demandai à ma voisine de chanter toute seule une ballade, une légende, ce. qu'elle voudrait, pour nous faire oublier nos angoisses. Elle y consentit et aussitôt sa voix claire et jeune s'envola dans la nuit. Elle chantait une chose triste sans doute, car les notes traînaient longtemps, sortaient lentement de sa bouche, et voletaient, comme des oiseaux blessés, au-dessus des vagues.

« La mer grossissait, battait maintenant notre épave. Moi, je ne pensais plus qu'à cette voix. Et je pensais aussi aux sirènes. Si

une barque avait passé près de nous, qu'auraient dit les matelots? Mon esprit tourmenté s'égarait dans le rêve! Une sirène! N'était-ce point, en effet, une sirène, cette fille de la mer, qui m'avait retenu sur ce navire vermoulu et 240 CONTES CHIOISIS S qui, tout à l'heure, allait s'enfoncer avec moi dans les flots?.

« Mais nous roulâmes brusquement tous les cinq sur le pont, car le Mane-~epA s'était affaissé sur son flanc droit. L'Anglaise était tombée sur moi, je l'avais saisie dans mes bras, et follement, sans savoir, sans comprendre, croyant venue ma dernière seconde, je baisais à pleine bouche sa joue, sa tempe et ses cheveux. Le bateau ne remuait plus; nous autres aussi ne bougions point.

« Le père dit « Kate! » Celle que je tenais répondit « yes », et fit un mouvement pour se dégager.

« Certes, à cet instant j'aurais voulu que le ba-teau s'ouvrît en deux pour tomber à l'eau avec elle.

« L'Anglais reprit « Une petite bascoule, ce n'été rien. J'avé mes trois filles conserves.

« Ne voyant point l'aînée, il l'avait crue perdue d'abord « Je me relevai lentement, et, soudain, j'aperçus une lumière sur la mer, tout près de nous. Je criai; on répondit. C'était une barque qui nous cherchait, le patron de l'hôtel ayant prévu notre imprudence.

« Nous étions sauvés/J'en fus désolé! On nous

L'ÉPAVE 24t cueillit sur notre radeau, et on nous ramena à Saint-- Martin.

« L'Anglais, maintenant, se frottait les mains et murmurait « Bonne souper! bonne souper!

« On soupa, en effet. Je ne fus pas gai, je regret-tais le Man'e~ep/t.

« Il fallut se séparer, le lendemain, après beau-coup d'étreintes et de promesses de s'écrire. Ils par-tirent vers Biarritz. Peu s'en fallut que je ne les sui-visse.

« J'étais toqué; je faillis demander cette fillette en mariage. Certes, si nous avions passé huit jours en-semble, je l'épousais! Combien l'homme, parfois, est faible et incompréhensible « Deux ans s'écoulèrent sans que j'entendisse parler d'eux; puis je reçus une lettre de New-York. Elle était mariée, et me le disait. Et, depuis lors, nous nous écrivons tous les ans, au 1^o janvier. Elle me raconte sa vie, me parle de ses enfants, de ses sœurs, jamais de son mari! Pourquoi? Ah! pour-quoi ?. Et, moi, je ne lui parle que du .Ms~e-- Jo~ep~ C'est peut-être la seule femme que j'aie aimée. non. que j'aurais aimée. Ah! voilà.

sait-on?. Les événements vous emportent. Et puis. et puis. tout passe. Elle doit être vieille, à présent, je ne la reconnaîtrais pas. Ah! celle d'au-trefois. celle de l'épave. quelle créature. divine! Elle m'écrivit que ses cheveux sont tout blancs. Mon Dieu! ça m'a fait une peine horrible. Ah! ses cheveux blonds. Non, la mienne n'existe plus. Que c'est triste. tout ça!)) L'AVENTURE DE WALTER SCHNAFFS

A ~o~' < P < MC / ! OM

Epuis son entrée en France

avec l'armée d'invasion, Wal--

ter Schnaffs se jugeait

le plus malheureux des

hommes. Il était gros,

marchait avec peine, souf--

rait beaucoup et souffrait

affreusement des pieds qu'il

avait plats et fort gras. Il

était en outre pacifique et bienveillant, nullement magna-- nime ou sanguinaire, père de quatre enfants qu'il adorait et marié avec une jeune femme blonde, dont il regrettait désespérément chaque soir les tendresses, les petits soins et les baisers. Il aimait se lever tard et se coucher tôt, manger lentement de bonnes choses et boire de la bière dans les brasseries. Il songeait en outre que tout ce qui est doux dans l'existence disparaît avec la vie; et il gardait au cœur une haine épouvantable, instinctive et raisonnée en même temps, pour les canons, les fusils, les revolvers et les sabres, mais surtout pour les baïonnettes, se sentant incapable de manœuvrer assez vivement cette arme rapide pour défendre son gros ventre.

Et quand il se couchait sur la terre, la nuit venue, roulé dans son manteau à côté des camarades qui ronflaient, il pensait lon-

guement aux siens laissés là-bas et aux dangers semés sur sa route – S'il était tué, que deviendraient les petits? Qui donc les nourrirait et les élèverait? A l'heure même, ils n'étaient pas riches, malgré les dettes qu'il avait con-tractées en partant pour leur laisser quelque argent. Et Walter Schnaffs pleurait quelquefois.

Au commencement des batailles il se sentait dans les jambes de telles faiblesses qu'il se serait laissé tomber, s'il n'avait songé que toute l'armée lui pas-serait sur le corps. Le sifflement des balles hérissait le poil sur sa peau. Depuis des mois il vivait ainsi dans la terreur et dans l'angoisse.

Son corps d'armée s'avancait vers la Normandie et il fut un jour envoyé en reconnaissance avec un faible détachement qui de-vait simplement explorer une partie du pays et se replier ensuite. Tout sem-blait calme dans la cam-pagne rien n'indiquait une résistance préparée.

Or, les Prussiens des-cendaient avec tranquil-lité dans une petite vallée que coupaient des ravins profonds, quand une fusillade violente les arrêta net, jetant bas une vingtaine des leurs; et une troupe de francs-tireurs, sortant brusquement d'un petit bois grand comme la main, s'élança en avant, la baïonnette au fusil.

Walter Schnaffs demeura d'abord immobile, telle-ment surpris et éperdu qu'il ne pensait même pas à fuir. Puis un désir fou de détalier le saisit; mais il songea aussitôt qu'il courait comme une tortue en comparaison des maigres Français qui arrivaient en bondissant comme un troupeau de chèvres. Alors, apercevant à six pas devant lui un large fossé plein de broussailles couvertes

de feuilles sèches, il y sauta à pieds joints, sans songer même à la profondeur, comme on saute d'un pont dans une rivière.

Il passa, à la façon d'une flèche, à travers une couche épaisse de lianes et de ronces aiguës qui lui déchirèrent la face et les mains, et il tomba lourde-ment assis sur un lit de pierres.

Levant aussitôt les yeux, il vit le ciel par le trou qu'il avait fait.

Ce trou révélateur le pouvait dénoncer, et il se traîna avec précaution, à quatre pattes, au fond de cette ornière, sous le toit de branchages enlacés, allant le plus vite possible, en s'éloignant du lieu du combat.

Puis il s'arrêta et s'assit de nouveau, tapi comme un lièvre au milieu des hautes herbes sèches. Il entendit pendant quelque temps encore des détonations, des cris et des plaintes. Puis les cœurs de la lutte s'affaiblirent, cessèrent. Tout redevint muet et calme.

Soudain quelque chose remua contre lui. Il eut un sursaut épouvantable. C'était un petit oiseau qui, s'étant posé sur une branche, agitait des feuilles mortes.

Pendant près d'une heure, le cœur de Walter Schnaffs en battit à grands coups pressés.

La nuit venait, emplissant d'ombre le ravin. Et le soldat se mit à songer. Qu'allait-il faire? Qu'allait-il devenir? Rejoindre son armée?. Mais comment?

Mais par où? Et il lui faudrait recommencer l'hor-rible vie d'angoisses, d'é-pouvantes, de fatigues et de souffrances qu'il menait depuis le commencement de la guerre Non Il ne se sentait

plus ce courage Il n'aurait plus l'énergie qu'il fallait pour supporter les marches et affronter les dangers de toutes les minutes.

Mais que faire? Il ne pouvait rester dans ce ravin et s'y cacher jusqu'à la fin des hostilités. Non, certes. S'il n'avait pas fallu manger, cette perspective ne l'aurait pas trop atterré; mais il fallait manger, manger tous les jours.

Et il se trouvait ainsi tout seul, en armes, en uni-forme, sur le territoire ennemi, loin de ceux qui le pouvaient défendre. Des frissons lui couraient sur la peau. 248 CONTES CHOISJS Soudain il pensa « Si seulement j'étais prison-nier)) Et son cœur frémit de désir, d'un désir vio-lent, immodéré, d'être prisonnier des Français. Pri-' sonnier! Il serait sauvé, nourri, logé, à l'abri des balles et des sabres, sans appréhension possible, dans une bonne prison bien gardée. Prisonnier! Quel rêve Et sa résolution fut prise immédiatement Je vais me constituer prisonnier.

Il se leva, résolu à exécuter ce projet sans tarder d'une minute. Mais il demeura immobile, assailli soudain par des réflexions fâcheuses et par des ter-reurs nouvelles.

Où allait-il se constituer prisonnier? Comment? De quel côté? Et des images affreuses, des images de mort, se précipitèrent dans son âme.

Il allait courir des dangers terribles en s'aventu-rant seul, avec son casque à pointe, par la cam-pagne.

S'il rencontrait des paysans? Ces paysans, voyant un Prussien perdu, un Prussien sans défense, le tueraient comme un chien er-rant Ils le massacre-raient avec leurs fourches, leurs pioches,

leurs faux, leurs pelles! Ils en feraient une bouillie, une pâtée, avec l'acharnement des vaincus exaspérés.

S'il rencontrait des francs-tireurs? Ces francs-tireurs, des enragés sans loi ni discipline, le fusille--

L'AVENTURE DE WALTER SCHNAFFS 249 raient pour s'amuser, pour passer une heure, histoire de rire en voyant sa tête. Et il se croyait déjà appuyé contre un mur en face de douze canons de fusils, dont les petits trous ronds et noirs semblaient le regarder.

S'il rencontrait l'armée française elle-même? Les hommes d'avant-garde le prendraient pour un éclai-reur, pour quelque hardi et malin troupier parti seul en reconnaissance, et ils lui tireraient dessus. Et il entendait déjà les détonations irrégulières des soldats couchés dans les broussailles, tandis que lui, debout au milieu d'un champ, s'affaissait, troué comme une écumoire par les balles qu'il sentait entrer, dans sa chair.

Il se rassit, désespéré. Sa situation lui paraissait sans issue.

La nuit était tout à fait venue, la nuit muette et noire. Il ne bougeait plus, tressaillant à tous les bruits inconnus et légers qui passent dans les ténè-bres. Un lapin, tapant du cul au bord d'un terrier, faillit faire s'enfuir Walter Schnaffs. Les cris des chouettes lui déchiraient l'âme, le traversant de peurs soudaines, douloureuses comme des blessures. Il écarquillait ses gros yeux pour tâcher de voir dans l'ombre; et il s'imaginait à tout moment entendre marcher près de lui.

Après d'interminables heures et des angoisses de damné, il aperçut, à travers son plafond de bran-chages, le ciel qui devenait

clair. Alors, un soulage-ment immense le pénétra; ses membres se déten-dirent, reposés soudain; son cœur s'apaisa; ses yeux se fermèrent. Il s'endormit.

Quand il se réveilla, le soleil lui parut arrivé à peu près au milieu du ciel; il devait être midi. Aucun bruit ne troublait la paix morne des champs; et Walter Schnaffs s'aperçut qu'il était atteint d'une faim aiguë.

Il bâillait, la bouche humide à la pensée du sau-cisson, du bon saucisson des soldats; et son estomac lui faisait mal.

Il se leva, fit quelques pas, sentit que ses jambes étaient faibles, et se rassit pour réfléchir. Pendant deux ou trois heures encore, il établit le pour et le contre, changeant à tout moment de résolution, combattu, malheureux, tirailé par les raisons les plus contraires.

Une idée lui parut enfin logique et pratique, c'était de guetter le passage d'un villageois seul, sans armes, et sans outils de travail dangereux, de courir au-devant de lui et de se remettre en ses mains en lui faisant bien comprendre qu'il se ren-dait.

Alors il ôta son casque, dont la pointe le pouvait trahir, et il sortit sa tête au bord de son trou, avec des précautions infinies.

Aucun être isolé ne se montrait à l'horizon. Là-bas, à droite, un petit village envoyait au ciel la fumée de ses toits, la fumée des cuisines. Là-bas, à gauche, il apercevait, au bout des arbres d'une avenue, un grand château flanqué de tou-relles.

Il attendit ainsi jusqu'au soir, souffrant affreuse-ment, ne voyant rien que des vols de corbeaux, n'entendant rien que les plaintes sourdes de ses en-trailles.

Et la nuit encore tomba sur lui.

Il s'allongea au fond de sa retraite et il s'endormit d'un sommeil fiévreux, hanté de cauchemars, d'un sommeil d'homme affamé.

L'aurore de nouveau se leva sur sa tête. Il se remit en observation. Mais la campagne restait vide comme la veille; et une peur nouvelle entraînait dans l'esprit de Walter Schnaffs, la peur de mourir de faim! Il se voyait étendu au fond de son trou, sur le dos, les yeux fermés. Puis des bêtes, des petites bêtes de toute sorte s'approchaient de son cadavre et se mettaient à le manger, l'attaquant partout à la fois, se glissant sous ses vêtements pour mordre sa peau froide. Et un grand corbeau lui piquait les yeux de son bec effilé.

Alors, il devint fou, s'imaginant qu'il allait s'évanouir de faiblesse et ne plus pouvoir marcher. Et déjà, il s'apprêtait à s'élancer vers le village, résolu

L'AVENTURE DE WALTER SCHNAFFS 253 à tout oser, à tout braver, quand il aperçut trois paysans qui s'en allaient aux champs avec leurs fourches sur l'épaule, et il replongea dans sa cachette.

Mais, dès que le soir obscurcit la plaine, il sortit lentement du fossé, et se mit en route, courbe, craintif, le cœur battant, vers le château lointain, préférant entrer là-dedans plutôt qu'au village qui lui semblait redoutable comme une tanière pleine de tigres.

Les fenêtres d'en bas brillaient. Une d'elles était même ouverte; et une forte odeur de viande cuite 254 CONTES CHOISIS s'en échappait, une odeur qui pénétra brusquement dans le nez

et jusqu'au fond du ventre de Walter Schnaffs, qui le crispa, le fit haleter, l'attirant irrésistiblement, lui jetant au cœur une audace désespérée.

Et brusquement, sans réfléchir,
il apparut, casqué, dans le cadre
de la fenêtre.

Huit domestiques dînaient au--
tour d'une grande table. Mais soudain
une bonne demeura béante,
laissant tomber son verre, les
yeux fixes. Tous les regards suivirent
le sien!

On aperçut l'ennemi!
Seigneur! les Prussiens attaquaient
le château

Ce fut d'abord un cri, un seul
cri, fait de huit cris poussés sur

huit tons différents, un cri d'épouvante horrible, puis une levée tumultueuse, une bousculade, une mêlée, une fuite éperdue vers la porte du fond. Les chaises tombaient, les hommes renversaient les femmes et passaient dessus. En deux secondes, la pièce fut vide, abandonnée, avec la table couverte de mangaille

en face de Walter Schnaffs stupéfait, toujours debout dans sa fenêtre. Après quelques instants d'hésitation, il enjamba le mur d'appui et s'avança vers les assiettes. Sa faim exaspérée le faisait trembler comme un fiévreux; mais une terreur le retenait, le paralysait encore. Il écouta. Toute la maison semblait frémir; des portes se fermaient, des pas rapides couraient sur le plancher du dessus. Le Prussien inquiet tendait l'oreille à ces confuses rumeurs; puis il en-

si des

a terre tendit des bruits sourds comme si des corps fussent tombés dans la terre molle, au pied des murs, dei corps humains sautant du premier étage.

Puis tout mouvement, toute agitation cessèrent, et le grand château devint silencieux comme un tombeau.

Walter Schnaffs s'assit devant une assiette restée intacte, et il se mit à manger.

Il mangeait par grandes bouchées comme s'il eût craint d'être interrompu trop tôt, de n'en pouvoir engloutir assez. Il jetait à deux mains les morceaux dans sa bouche ouverte comme une trappe et des paquets de nourriture lui descendaient coup sur coup dans l'estomac, gonflant sa gorge en passant. Parfois, il s'interrompait, prêt à crever à la façon d'un tuyau trop plein. Il prenait alors la cruche au cidre et se déblayait l'œsophage comme on lave un conduit bouche.

Il vida toutes les assiettes, tous les plats et toutes les bouteilles; puis, saoul de liquide et de mangaille, abruti, rouge, secoué par des hoquets, l'esprit troublé et la bouche grasse, il dé-

boutonna, son uniforme pour souffler, incapable d'ailleurs de faire un pas. Ses yeux se fermaient, ses idées s'engourdissaient; il posa son front pesant dans ses bras croisés sur la table, et il perdit doucement la notion des choses et des faits.

Le dernier croissant éclairait vaguement l'horizon au-dessus des arbres du parc. C'était l'heure froide qui précède le jour.

Des ombres glissaient dans les fourrés, nombreuses et muettes; et parfois, un rayon de lune faisait re-luire dans l'ombre une pointe d'acier.

La château tranquille dressait sa grande silhouette noire. Deux fenêtres seules brillaient encore au rez-de-chaussée.

Soudain, une voix tonnante hurla – En avant! nom d'un nom! à l'assaut! mes enfants Alors, en un instant, les portes, les contre-vents et les vitres s'enfoncèrent sous un flot d'hommes qui

L'AVENTURE DE WALTER SCHNAFFS 257 s'élança, brisa, creva tout, envahit la maison. En un instant cinquante soldats armes; jusqu'aux cheveux, bondirent dans la cuisine où reposait pacifique-ment Walter Schnans, et lui posant sur la poi-trine cinquante fusils chargés, le culbutèrent, le roulèrent, le saisirent, te lièrent des pieds à la tête.

Il haletait d'ahurissement, trop abruti pour com-prendre, battu, crossé et fou de peur.

Et tout d'un coup, un gros militaire chamarré d'or lui planta son pied sur le ventre en vociférant Vous êtes mon prisonnier, rendez-vous 1 Le Prussien n'entendit que ce seul mot « prisonnier », et il gémit :((<)).

Il fut relevé, ficelé sur une chaise, et examiné avec une vive curiosité par ses vainqueurs qui soufflaient comme des baleines. Plusieurs s'assirent, n'en pouvant plus d'émotion et de fatigue.

Il souriait, lui, il souriait maintenant, sûr d'être enfin prisonnier!

Un autre officier entra et prononça Mon colonel, les ennemis se sont enfuis; plu-sieurs semblent avoir été blessés. Nous restons maî-tres de la place.

Le gros militaire qui s'essuyait le front vociféra « Victoire »

Et il écrivit sur un petit agenda de commerce tiré de sa poche « Après une lutte acharnée, les Prussiens ont du battre en retraite, emportant leurs morts et leurs blessés, qu'on évalue à cinquante hommes hors de combat. Plusiems sont restés entre nos mains. » Le jeune officier reprit:

– Quelles dispositions dois-je prendre, mon co-lonel ?

Le colonel répondit -- Nous allons nous replier pour éviter un retour offensif avec de l'artillerie et des forces supérieures. El il donna l'ordre de repartir.

L'AVENTURE DE WALTER SCIINAFFS M9 9 La colonne se reforma dans l'ombre, sous les'murs du château, et se mit en mouvement, enveloppant de partout Walter Schnaffs garrotté, tenu par six guerriers le revolver au poing.

Des reconnaissances furent envoyées pour éclairer la route. On avançait avec prudence, faisant halte de temps en temps.

Au jour levant, on arrivai à la sous-préfecture de La Roche-Oysel, dont la garde nationale avait accom-pli ce fait d'armes.

La population anxieuse et surexcitée attendait. Quand on aperçut le casque du prisonnier, des cla-meurs formidables éclatèrent. Les femmes levaient les bras; des vieilles pleuraient; un aïeul lança sa béquille au Prussien et blessa le nez d'un de ses gardiens. Le colonel hurlait Veillez à la sûreté du captif!

On parvint enfin à la maison de ville. La prison fut ouverte, et Walter Schnans jeté dedans, libre de liens. Deux cents hommes en armes montèrent la garde autour du bâtiment.

Alors, malgré des symptômes d'indigestion qui le tourmentaient depuis quelque temps, le Prussien, fou de joie, se mit à danser, à danser éperdument, enlevant les bras et les jambes, danser en poussant t des rires frénétiques, jusqu'au moment où il tomba, épuisé, au pied d'un mur. Il était prisonnier! Sauvé!

C'est ainsi que le château de Champignet fut re-pris à l'ennemi après six heures seulement d'occu-pation.

Le colonel Ratier, marchand de drap, qui enleva cette affaire à la tête des gardes nationaux de La Roche-Oysel, fut décoré. un homme de trente à quarante ans, qui était bien le type le plus curieux que j'eusse jamais vu.

C'était un vieux canotier, mais

'AVAIS loué, l'été dernier,

une petite maison de cam--

pagne au bord de la Seine,

à plusieurs lieues de Paris,

et j'allais y coucher tous

les soirs. Je fis au bout de

quelques jours la connais--

sance d'un de mes voisins, 262 CONTES CtIOJSIS un canotier enragé, toujours près de l'eau, toujours sur l'eau, toujours dans l'eau. Il devait être né dans un canot, et il mourra bien certainement dans le canotage final.

Un soir que nous nous promenions au bord de la Seine, je lui demandai de me raconter quelques anecdotes de sa vie nautique. Voilà immédiatement mon bonhomme qui s'anime, jse transfigure, devient éloquent, presque poète. Il avait dans le cœur une grande passion, une passion dévorante, irrésistible la rivière.. –Ah! me dit-il, combien j'ai de souvenirs sur cette rivière que vous voyez là près de nous. Vous autres, habitants des rues, vous ne savez pas ce qu'est la rivière. Mais écoutez un pêcheur prononcer ce mot. Pour lui, c'est la chose mystérieuse, profonde, inconnue, le pays des mirages et des fantas-magories, où l'on voit, la nuit, des choses qui ne sont pas, où l'on entend des bruits que l'on ne con-naît point, où l'on tremble sans savoir pourquoi, comme en traversant un cimetière et c'est en effet le plus sinistre des cimetières, celui où l'on n'a point de tombeau. »

La terre est bornée pour le pêcheur, et dans l'ombre/quand il n'y a pas de lune, la rivière est illimitée. Un marin n'éprouve pas la même chose pour la mer. Elle est souvent dure et méchante, c'est vrai, mais elle crie, elle hurle, elle est loyale, la grande mer; tandis que la rivière est silencieuse et perfide. Elle ne gronde pas, elle coule toujours sans bruit, et ce mouvement éternel de l'eau qui coule est plus effrayant pour moi que les hautes vagues de l'Océan.

Des rêveurs prétendent que la mer cache dans son sein d'immenses pays bleuâtres, où les noyés rou-lent parmi les grands poissons, au milieu d'étranges forêts et dans des grottes de cristal. La rivière n'a que des profondeurs noires où l'on pourrit dans la vase. Elle est belle pourtant quand elle brille au soleil.levant et qu'elle clapote doucement entre ses berges couvertes de roseaux qui murmurent.

Le poète a dit, en parlant de l'Océan

o îlots, que vous savez de lugubres histoires

Flots profonds, redoutés des mères.à genoux,

Vous vous les racon~z en montant les marées

Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées

Que vous avez, le soir, quand vous venez vers nous. Eh bien, je crois que les histoires chuchotées par les roseaux minces avec leurs petites voix si douces doivent être encore plus sinistres que les drames lugubres racontés par les hurlements des vagues. Mais puisque vous me demandez quelques-uns de mes souvenirs, je vais vous dire une singulière aventure qui m'est arrivée ici, il y a une dizaine d'années.

J'habitais comme aujourd'hui la maison de la mère Lafon, et un de mes meilleurs camarades, Louis Bernet, qui a maintenant renoncé au canotage, à ses pompes et à son débraillé pour entrer au Conseil d'État, était installé au village de C. deux lieues plus bas. Nous dinions tous les jours ensemble, tantôt chez lui, tantôt chez moi.

Un soir, comme je revenais tout seul et assez fatigué, traînant péniblement mon gros bateau, un

SUR L'EAU Ma océan de douze pieds, dont je me servais toujours la nuit, je m'arrêtai quelques secondes pour reprendre haleine auprès de la pointe des roseaux, là-bas, deux cents mètres environ avant le pont du chemin de fer. Il faisait un temps magnifique; la lune res-plendissait, le fleuve brillait, l'air était calme et doux. Cette tranquillité me tenta; je me dis qu'il ferait bien bon fumer une pipe en cet endroit. L'action suivit la pensée; je saisis mon ancre et la jetai dans la rivière.

Le canot, qui redescendait avec le courant, fila sa chaîne jusqu'au bout, puis s'arrêta; et je m'assis à l'arrière sur ma peau de mouton, aussi commodément qu'il me fut possible. On n'entendait rien, rien parfois seulement, je croyais saisir un petit clapotement presque insensible de l'eau contre la rive, et j'apercevais des groupes de roseaux plus élevés qui prenaient des figures surprenantes et semblaient par moment s'agiter.

Le fleuve était parfaitement tranquille, mais je me sentis ému par le silence extraordinaire qui m'en-tourait. Toutes les bêtes, grenouilles et crapauds, ces chanteurs nocturnes des marécages, se taisaient. Soudain, à ma droite, contre moi, une grenouille coassa; je tressaillis; elle se tut; je n'entendis plus rien, et je résolus de fumer un peu pour me distraire. Cependant, quoique je fusse un culotteur de pipes renommé, je ne pus pas; dès la seconde bouffée, Je

je cessai. Je me

son de ma voix

je m'étendis au

regardai le ciel.

coeur me tourna et mis à chantonner: le m'était pénible; alors fond du bateau et je Pendant quelque temps, je demeurai tranquille, mais bientôt les légers mouvements de la barque m'inquiétèrent. Il me sembla qu'elle faisait des em-bardées gigantesques, touchant tour à tour les deux berges du fleuve; puis je crus qu'un être ou qu'une force invisible l'attirait doucement au fond de l'eau et la soulevait ensuite pour la laisser retomber. J'étais ballotté comme au milieu d'une tempête; j'entendis des bruits autour de moi; je me dressai d'un bond l'eau brillait, tout était calme.

Je compris que j'avais les nerfs un peu ébranlés et je résolus de m'en aller. Je tirai sur ma chaîne; le canot se mit en mouvement, puis je sentis une résistance, je tirai plus fort, l'ancre ne vint pas; elle avait accroché quelque chose au fond de l'eau et je ne pouvais la soulever. Je recommençai à tirer, mais inutilement. Alors avec mes avirons, je fis tourner mon bateau et je le portai en amont pour changer la position de l'ancre. Ce fut en vain, elle tenait toujours je fus pris de colère et je secouai la chaîne rageusement. Rien ne remua. Je m'assis découragé et je me mis à réfléchir sur ma position. Je ne pouvais songer à casser cette chaîne ni à la séparer de l'embarcation, car elle était énorme et rivée à l'avant dans un morceau de bois plus gros que mon bras; mais comme le temps demeurerait fort beau, je pensai que je ne tarderais point, sans doute, à rencontrer quelque pêcheur qui viendrait à mon secours. Ma mésaventure m'avait calmé; je m'assis et je pus enfin fumer ma pipe. Je possédais une bouteille de rhum, j'en bus deux ou trois verres, et ma situation me fit rire. Il faisait

très chaud, de sorte qu'à la rigueur je pouvais, sans grand mal, passer la nuit à la belle étoile.

Soudain, un petit coup sonna contre monbordage. Je fis un soubresaut, et une sueur froide me glaça des pieds à la tête. Ce bruit venait sans doute de quelque bout de bois entraîné par le courant, mais cela avait suffi et je me sentis envahi de nouveau par une étrange agitation nerveuse. Je saisis ma chaîne et je me roidis dans un'effort désespéré. L'ancre tint bon. Je me rassis épuisé.

Cependant, la rivière s'était peu à peu couverte d'un brouillard blanc très épais qui rampait sur l'eau fort bas, de sorte que, en me dressant debout, je ne

voyais plus le fleuve, ni mes pieds

ni mon bateau, mais j'apercevais

seulement les pointes des

roseaux; puis, plus loin, la

plaine toute pâle de la lu--

mière de la lune, avec de

grandes taches noires qui

montaient dans le ciel, for--

mées par des groupes de peu--

pliers d'Italie. J'étais comme

enseveli jusqu'à la ceinture dans une nappe de coton d'une blancheur

singulière, et il me venait des imaginations fantastiques. Je me figurais qu'on essayait de monter dans ma barque que je ne pouvais plus distinguer, et que la rivière, cachée par ce brouillard opaque, devait être pleine d'êtres étranges qui nageaient autour de moi. J'éprouvais un malaise horrible, j'avais les tempes serrées, mon cœur battait à m'étourner; et, perdant la tête, je pensai à me sauver à la nage; puis aussitôt cette idée me fit frissonner d'épouvante. Je me vis, perdu, allant à l'aventure dans cette brume épaisse, me débattant au milieu des herbes et des roseaux que je ne pourrais éviter, râlant de peur, ne voyant pas la berge, ne retrouvant plus mon bateau, et il me semblait que je me sentirais tiré par les pieds tout au fond de cette eau noire.

En effet, comme il m'eût fallu remonter le courant au moins pendant cinq cents mètres avant de trouver un point libre d'herbes et de joncs où je pusse prendre pied, il y avait pour moi neuf chances sur dix de ne pouvoir me diriger dans ce brouillard et de me noyer, quelque bon nageur que je fusse. J'essayai de me raisonner. Je me sentais la volonté bien ferme de ne point avoir peur, mais il y avait en moi autre chose que ma volonté, et cette autre chose avait peur. Je me demandai ce que je pouvais redouter; mon moi brave railla mon moi poltron, et jamais aussi bien que ce jour-là je ne saisis l'opposition des deux êtres qui sont en nous, l'un voulant, l'autre résistant, et chacun l'emportant tour à tour. Cet effroi bête et inexplicable grandissait toujours et devenait de la terreur. Je demeurais immobile, les yeux ouverts, l'oreille tendue et attendant. Quoi? Je n'en savais rien, mais ce devait être terrible; Je crois que si un poisson se fût avisé de sauter hors de l'eau, comme cela arrive souvent, il n'en aurait pas fallu davantage pour me faire tomber roide, sans connaissance.

Cependant, par un effort violent, je finis par res-saisir à peu près ma raison qui m'échappait. Je pris de nouveau ma bouteille de rhum et je bus à grands traits. Alors une idée me vint et je me mis à crier de toutes mes forces en me tournant successivement vers les quatre points de l'horizon. Lorsque mon gosier fut absolument paralysé, j'écoutai.— Un chien hurlait, très loin.

Je bus encore et je m'étendis tout de mon long au fond du bateau. Je restai ainsi peut-être une heure, peut-être deux, sans dormir, les yeux ouverts, avec des cauchemars autour de moi. Je n'osais pas me lever et pourtant je le désirais violemment; je remettais de minute en minute. Je me disais -- « AHons, debout!)) et j'avais peur de faire un mouvement. A la fin, je me soulevai avec des précautions infinies, comme si ma vie eût dépendu du moindre bruit que j'aurais fait, et je regardai par-dessus le bord.

Je fus ébloui par le plus merveilleux, le plus étonnant spectacle qu'il soit possible de voir. C'était une de ces fantasmagories du pays des fées, une de ces visions racontées par les voyageurs qui reviennent de très loin et que nous écoutons sans les croire. Le brouillard qui, deux heures auparavant, flot-tait sur l'eau, s'était peu à peu retiré et ramassé sur les rives. Laissant le fleuve absolument libre, il avait formé sur chaque berge une colline ininter-rompue, haute de six ou sept mètres, qui brillait sous la lune avec l'éclat superbe des neiges. De sorte qu'on ne voyait rien autre chose que cette ri-vière lamée de feu entre ces deux montagnes blan-ches et là-haut, sur ma tête, s'étalait, pleine et large, une grande lune illuminante au milieu d'un ciel bleuâtre et laiteux.

Toutes les bêtes de l'eau s'étaient réveillées les grenouilles coassaient furieusement, tandis que, d'instant en instant, taritôt

à droite, tantôt à gauche, j'entendais cette note courte, monotone et triste, ~ue jette aux étoiles la voix cuivrée des crapauds. Chose étrange, je n'avais plus peur; j'étais au milieu d'un paysage tellement extraordinaire que les singularités les plus fortes n'eussent pu m'étonner. Combien de temps cela. dura-t-il, je n'en sais rien, car j'avais fini par m'assoupir. Quand je rouvris les yeux, la lune était couchée, le ciel plein de nuages. L'eau clapotait lugubrement; le vent soufflait, il faisait froid, l'obscurité était profonde.

Je bus ce qui me restait de rhum, puis j'écoutai en grelottant le froissement des roseaux et le bruit sinistre de la rivière. Je cherchai à voir, mais je ne pus distinguer mon bateau, ni mes mains elles-mêmes, que j'approchais de mes yeux.

Peu à peu cependant l'épaisseur du noir diminua. Soudain je crus sentir qu'une ombre glissait tout près de moi; je poussai un cri, une voix répondit c'était un pêcheur. Je l'appelai, il s'approcha et je lui racontai ma mésaventure. Il mit alors son bateau bord à bord avec le mien, et tous les deux nous tirâmes sur la chaîne. L'ancre ne remua pas. Le jour venait, sombre, gris, pluvieux, glacial, une de ces journées qui vous apportent des tristesses et des malheurs. J'aperçus une autre barque, nous la hélâmes. L'homme qui la montait unit ses efforts aux nôtres; alors, peu à peu, l'ancre céda. Elle montait, mais doucement, doucement, et chargée d'un poids considérable. Enfin nous aperçûmes une masse noire, et nous la tirâmes à mon bord. C'était le cadavre d'une vieille femme qui avait une grosse pierre au cou.

Pages.

Mademoiselle Perte. i Deux Amis. 33 Menuet. ~g Le Petit Fût. ~9 La Peur. ~} La. Mère Sauvage. 85 Acheva). ~oj[Pierrot. }{g

LaFiee)]e. ~7 Denis. ~i En mer ~57 LaBêteaMaît'Belhomme ~9
LaFo)!e. ~g

Pages.

Mon Oncle Mes. 193 Aux Champs. 209 L'Épave. 22t t L'Aven-
ture de Wa[te!-Sc!ma{r~ 243 Sur l'rau 261 Suri'Eau. 261

r Paris. Charges UsstNGEn, imprimeur, 83, rue du Bac

Sources et licence

Texte : <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k912416>. Domaine public ; numérisation Gallica / Bibliothèque nationale de France, réutilisation non commerciale avec mention de la source. Mise en forme : liregratuitement.-com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.